

## **CF8.6.1. Éléments de rhétorique (compétences linguistiques).**

### **Première partie, pp. 1 à 125**

#### **Introduction. (01/06)**

Le terme “éléments”, dans le langage platonicien, désigne les points que l’on doit mettre en avant si l’on veut comprendre quelque chose. Ici : les points qui régissent tout ce qui est linguistique doivent être mis en avant dans un traité sur l’utilisation de la langue si l’on veut comprendre la “compétence linguistique”.

Comme il s’agit d’une introduction, le terme “éléments” est utilisé dans le sens propédeutique (se limitant aux questions principales “élémentaires”).

#### **1.-- Une première esquisse. (01/04)**

##### **Une plainte croissante.**

“ Au collège, un jeune Français sur trois ne parle plus sa langue. Un rapport de l’Inspection générale nous apprend qu’au moment de l’admission en sixième, quatre élèves sur dix peuvent être qualifiés d’“illettrés”. En particulier, ils ne peuvent même pas lire ou écrire avec “compréhension” un compte rendu simple et bref de faits directement liés à leur vie.

Ce qui signifie qu’ils n’ont pas les acquis nécessaires pour s’intégrer, à un niveau minimum, dans notre société”. (*Anne Vallée, Expression écrite : zéro !*, dans : *Sélection du Reader’s Digest* (Zurich), 39 (1986) : avril, 5/14).

*G. Geerts, Enkele beschouwingen over taalvaardigheid en cultuur*, in : *Onze Alma Mater* 38 (1984) : 2, 87/99, dit entre autres choses : “Ici et ailleurs, dans le passé et maintenant, les gens se plaignent qu’“ils” ne peuvent pas “écrire”. (...). Je pourrais remplir des pages entières de textes dans lesquels j’ai trouvé les plaintes que je viens de mentionner. Donc “ils” ne peuvent pas “écrire”.

Ils ne peuvent pas non plus parler ! (Le “nouvel analphabétisme” a été analysé par *Christopher Lasch, dans The Culture of Narcissism* (1978), comme un aspect de l’anti-intellectualisme”. (A.c., 87v.).

##### **Les facteurs à l’œuvre.**

Que faut-il mettre en premier comme “éléments” (= facteurs) ? Certainement le Sturm-und-Drangaspect du Romantisme (1790+), avec son culte du “génie” et son individualisme ; -- le Positivisme plus ancien, avec son aversion pour les aspects linguistiques ;

Le phénomène des Beatniks et des Hippies (1950+), avec son anti-intellectualisme idiosyncratique (la soi-disant contre-culture);-- les confusions linguistiques babéliques des Nouveaux Rhéteurs (= linguistes) eux-mêmes, avec leurs terminologies de toutes sortes, parfois trop nouvelles et encore plus hypersophistiquées.

Ce sont quelques-uns des principaux “éléments-dans-la-phrase-négative”.

Mais l'élément le plus important au sens négatif est le fait que - au cours du XIX<sup>e</sup> siècle - l'intelligentsia (l'avant-garde) a commencé à démanteler, la "déconstruction", la rhétorique qui avait été transmise, -- au lieu de la mettre à jour, voire de la rétablir. On comprend maintenant, après le déclin linguistique, ce que l'on vient de faire en abolissant une rhétorique vieille de cinq à vingt-six siècles ! C'était une erreur culturelle.

### ***L'actualité de la rhétorique.***

Un échantillon de la bibliographie montre dans quel genre de frénésie rhétorique nous vivons aujourd'hui.

Jutta Müller-Bäznen, *Rhetorik (Riskieren sie die grosse Lippe)*, in : *Cosmopolitan (Für die Frau)* 1985 : 10 (oct.), 128/133, dans ce magazine féminin banal, casse une lance pour avoir appris à se produire en public, un des aspects de la rhétorique traditionnelle.

A.C., *La persuasion,-- cela s'apprend*, in : *Le Journal de Genève* 23.02.1989, nous informe que Gérard Mentha, professeur de marketing à l'Université de Genève, a mis sur pied un cours accéléré de rhétorique pour les étudiants non universitaires. *Modèles de discours pour les dirigeants et cadres d'entreprise*, Paris, WEKA, 1987, fournit un ensemble de modèles élaborés ('commons', 'lieux communs'), très traditionnels mais néanmoins actualisés.

***En conclusion***, les femmes, les non-diplômés, les cadres d'entreprise,... sont tous, aujourd'hui, présentés comme des "rhétoriciens", comme si, il y a cent ans, cette profession n'avait pas été abolie.

### ***"Van den Vos Reynaerde". (De la part du Renard)***

Nous, Flamands, avons une épopée animalière du Moyen Âge (= XIII<sup>e</sup> siècle), *Van den Vos Reynaerde*.

***Échantillon bibliographique:*** P. De Keyser, *Van den Vos Reynaerde*, Anvers, 1943 (un ouvrage scientifique) ;

R. van Daele, *Où a chanté Reinaert*, in : *Onze Alma Mater* 39 (1985) : 2, 169/ 183.

***D'ailleurs***, le professeur De Keyser dit que "l'esprit de notre chef-d'œuvre est l'esprit du conte animalier primitif - surtout germanique" (o.c., 8).

Cette remarque est importante : l'habileté linguistique dont le renard fait invariablement preuve est tout sauf biblique. Elle est clairement prébiblique.

Voici comment M.L. Tarsot, *intro/adaptation, Le roman du renard*, Paris, Renouard, s.d., s'exprime. "Ainsi - avec des mots mielleux - Reinaert quitta la cour du roi Nobel : pour la énième fois, il avait réussi à gagner la confiance générale de son seigneur. Ceux qui

possèdent les compétences linguistiques du renard, sont - encore aujourd'hui - accueillis partout où leurs paroles sont crues". (O.c., 116).

L'auteur résume : l'"esprit" humain - dans la mesure où il est identifié à la capacité de se montrer plus malin - l'emporte sur l'usage de la violence.

Cette thèse principale de *Van den Vos Reynarde* est réalisée dans les épisodes (sous-récits) dans un sens purement assertif ('positif'), c'est-à-dire sans beaucoup de remarques éthiques.

***Théorie du modèle*** : la satire qu'est l'œuvre du Moyen Âge met en scène toutes les classes de la société (l'original) avec ses figures de proue (le second original) en animaux (le modèle).

### ***La connotation péjorative.***

Gustave Lanson (1857/1934, littérateur français), cité par Tarsot, dit : "L'esprit sous toutes ses formes (...) - volonté industrielle, jeu habile, action rusée, mensonge, action hypocrite, argumentation avec des sophismes - .

L'"esprit", à l'œuvre tant dans la critique sérieuse que dans le badinage quotidien, entendu dans le sens précité, est plus fort que toute démonstration de force brutale : tel est le spectacle répété que nous offre Van den Vos Reynaerde (...).

Une telle chose suscite toutes sortes de sympathies (...). La sympathie non dissimulée que Reinaert le Renard suscite chez ses lecteurs (interprètes) montre qu'ils sont en avance sur l'indignation profonde et réelle éprouvée par les victimes des crimes de Reinaert (...).

C'est ainsi qu'ils pensent qu'il est "naturel" pour lui d'utiliser "l'esprit", cet "esprit" que la nature lui a donné". (Ibid.).

Avec ce que l'on appelle communément la "rhétorique creuse" (c'est-à-dire l'application servile et sans inspiration de règles rhétoriques rigides), la "reynastie" est une rhétorique au sens péjoratif du terme. Cette double dégénérescence de la compétence linguistique - l'une morale, l'autre stylistique - a contribué dans une large mesure à la désaffection pour la rhétorique.

### ***Définitions.***

La sémiologie (théorie du sens) peut être résumée par Roland Barthes, *L'aventure sémiologique*, Paris, Seuil, 1985, 85/165 (*L'ancienne rhétorique*).

### ***A. Rhétorique***

la praxis (l'action) est la "fluidité" (la capacité de dire et/ou d'écrire d'une manière qui crée la compréhension), -- "être bien doué" pour qu'un message (= ce que l'on préconise) soit accepté.

### **Rhétorique**

c'est aussi l'enseignement de la langue, l'accent étant parfois mis sur les techniques de persuasion (sur lesquelles Barthes semble mettre l'accent).

Les anciens "rhéteurs" (= professeurs de langues) ont lancé cette tradition, qui a ensuite été poursuivie par les professeurs ordinaires.

### **Rhétorique**

est, après tout, une "protoscience" (science dans sa phase initiale). Nous disons :

(i) sur le comportement linguistique (original)

(ii) parler en termes d'une théorie de ce même comportement linguistique (modèle). Dans la mesure où une telle théorie parle du langage et de son utilisation, elle est à la fois une métathéorie et un métalangage sur le langage.

**En passant**, ce cours est une rhétorique générale, mais il se concentre sur la théorie du discours (qui est une rhétorique spéciale ou appliquée).

### **Autres caractérisations.**

(1).- *P. Larousse, Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, 15 vol. 13, 1143, dit : "La R(h)etorique est la doctrine de l'éloquence, l'éloquence étant entendue comme "l'art de persuader", l'art de "persuader" ou de convaincre ". *Géruzez*, l'auteur de l'article, ajoute la double méthode des rhétoriciens.

**a.** La rhétorique est inductive : elle s'appuie sur les grands chefs-d'œuvre de la rhétorique au cours de l'histoire culturelle, ce qui permet d'obtenir un important matériel historique sur le sujet.

**b.** La rhétorique est également prescriptive (normative) car elle prescrit des règles, des maximes, qui, dans le langage platonicien, sont les hypothèses (axiomata) du "bon" discours et de l'écriture.

(*R.R. Bolger, Rhetoric*, dans : *Encyclopaedia Britannica*, Chicago, 1967, 19, 257/260.-- Contrairement à Géruzez, mais sans être contredit par lui, Bolger dit : "La rhétorique est le nom traditionnellement donné à

**a.** l'utilisation de la langue en tant que compétence (= "art"),

**b.** basé sur un système de connaissances ordonnées".

Bolger explique : le Positivisme ancien (*A. Comte* (1798/1857 ; *Cours de philosophie positive* (1830/1842)), étranger au langage et à la rhétorique, a progressivement évolué vers le Néo-Positivisme (=Positivisme linguistique) - 1930+ - "qui a attiré l'attention sur l'importance de l'analyse de l'usage du langage" (a.c., 259).

Nous avons maintenant ce que Platon appellerait une "hupografè", une esquisse, de ce que la rhétorique pourrait être à la fois comme pratique et comme théorie :

**a. la** maîtrise de la langue, **b. l'**enseignement des langues.

## **2.-- Un échantillon bibliographique. (04/06)**

Nous prélevons des échantillons dans une masse confuse de textes sur la rhétorique, fidèles à la méthode inductive.

### **2.a.-- Les Grecs anciens.**

Outre un *Hérodote d'Halikarnassos, Historiai*, dans lequel on trouve les traces évidentes d'une rhétorique (sa dualité "historia (la collecte de données)/logos (la rédaction du texte final)" le prouve), on mentionne le sophiste précoce *Anaximène de Lampsakos* (-380/-320), avec son *Peri rhètorikès* (Sur la rhétorique), un petit ouvrage paru juste avant la rhétorique d'Aristote. *Platon d'Athènes* mentionne régulièrement la rhétorique, mais par exemple, son dialogue *Gorgias* discute longuement de la rhétorique protosophe,

En ce qui concerne Aristote, qui a fait l'objet d'une quantité énorme d'écrits, il convient de mentionner : *E.E. Ryan, Aristote's Theory of Rhetorical Argumentation*, Montréal, Noësis, Ed. Bellarmin, 1984,

### **2.b.-- La rhétorique de l'Antiquité et du Moyen Âge.**

*Ch.G. Baldwin, Ancient Rhetoric and Poetic (Interpreted from Representative Works)*, Gloucester (Mass.), 1928 (ouvrage standard) ;

Plus loin : *H.I. Marrou, Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, 1948,-- 81/98 (*Les Sophistes*), 268/ 282 (*L'enseignement supérieur : la rhétorique*) ;

*J.W. Atkins, Greek Rhetoric*, in : *The Oxford Classical Dictionary*, 1950-2, 766f. ;

*E. von Tunk, Kurze Geschichte der altgriechischen Literatur*, Einsiedeln/ Cologne, 1942, 40/51 (*Die Redekunst*) ;

*R. Stock, Eloquence*, in : *Helicon (Anthologie des écrivains grecs et latins)*, Anvers, s.d., 243/306 ;

*C.Rehdantz, Demosthenes : Acht philippische reden, Hft 1*, Leipzig, 1865-2, 13/16 (*Kurze Geschichte der Redekunst*), 109/133 (*Rhetorischer und stilistischer Index*).

Sur la rhétorique médiévale : *E.R. Curtius, La littérature européenne et le Moyen Age*, latin, Paris, 1956 (l'original allemand de l'ouvrage de référence de Curtius date de 1948).

### **2.c.-- Travaux en cours.**

*O. Reboul, La rhétorique*, Paris, 1984;-- *L. Bellenger, La persuasion*, Paris, 1985;--

*M. Waller/ G. Stuiveling, Moderne welsprekendheid (Eloquence moderne) (Manuel de la langue orale)*, Amsterdam/Bruxelles, 1968-3 ;

*Chaim Perelman, Rhetoric and Argumentation*, Baarn, 1979 (thèse pionnière sur la néo-rhétorique) ;

*H. Morier, Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, 1981-3 (largement révisé).

*H. Lausberg, Elemente der literarischen Rhetorik, Munich, 1967-3 ;*

*H. Elentsen, Moderne Rhetorik (Rede und Gespräch in der Wirtschaft und im Öffentlichen Leben), Heidelberg, 1975.*

**Note : En référence** à la recherche fondamentale de l'analyse prépositionnelle) *H. Plett, Hrsg., Rhetorik (Kritische Positionen zum Stand der Forschung) Munich, 1977* (thème : la rhétorique transmise comme méthode de recherche (après le symposium d'Essen),

**1.** littéraire-théorique, **2.** pragmatique (= orienté vers le résultat), théorique de l'action **3.** (= praxéologique). **4.** culturel-historique.

*G. Vardaman, Effective Communication of Ideas, New York, 1970 ;*

*J. Kopperschmidt, Allgemeine Rhetorik (Einführung in die Theorie der persuasiven Kommunikation), Stuttgart, 1973 ;*

*G. Fauconnier, Algemene communicatietheorie (Une enquête sur les théories scientifiques de la communication), Utrecht/Antwerpen, 1981,-- (o.c. o.c., 19/27 (De la rhétorique à la théorie générale de la communication).*

Ce qui montre qu'aujourd'hui, la rhétorique classique peut être située dans une certaine théorie de la communication.

Plus loin : *Roulez. Barthes, L'aventure sémiologique, Paris, 1985,-- vrl. 85/165 (L'ancienne rhétorique),-- un ouvrage traitant de la sémiologie de F. de Saussure (1857/1913 ; Cours de linguistique générale (Payot, 1972)), le précurseur du structuralisme ;*

*Umberto Eco, La structure absente (Introduction à la sémiotique), Paris, 1972,-- vrl. o.c., 154/166 (Le message persuasif : la rhétorique), est un ouvrage dans lequel est discutée la deuxième théorie des signes, celle de Ch. S. Peirce (1839/1914 ; le fondateur du pragmatisme), qui montre qu'aujourd'hui la rhétorique peut se situer dans une théorie des signes (soit sémiologique structuraliste, soit sémiotique - pragmatique).*

Encore : *K. Lehrer/C. Wagner, Rational Consensus in Science and Society (A Philosophical and Mathematical Study), Dordrecht, 1981 ;*

*H.W. Schmitz, ed., Essays on Significa (Papers Presented on the Occasion of the 150th Anniversary of the Birth of Victoria Lady Welby (1837/1912)), Amsterdam/Philadelphia, J. Benjamin, 1990 ; -*

*H.W. Schmitz, De Hollandse Significa (La signification néerlandaise) (Une reconstruction de l'histoire de 1892 à 1926), Assen/Maastricht, Van Gorcum, 1990. Ce qui montre que la rhétorique peut être située dans une sorte de théorie de la compréhension.*



### **Exemple 1.-- Les principaux éléments de l'acte rhétorique . (07/23)**

Nous disons “agir”. C’est un acte de langage. Après tout, toute rhétorique est une théorie appliquée de l’action ou praxéologie (grec ancien : “praxis”, action, acte).

(1) Quelqu’un - le messenger - a “quelque chose” à dire, un message (avis, information, annonce).

(2) Il veut faire accepter ce message par quelqu’un - le destinataire du message - par des moyens de compréhension.

L’action rhétorique consiste à agir activement sur son prochain.

Avec les Significi, entre autres, appelle-t-on cela un acte de langage ?

Quelles sont maintenant les composantes majeures - “ stoicheia “, elementa, constituants - d’une telle action ? Aristote en voyait quatre. Mais depuis les hippies protosophistes d’Elis (-470/-400), il y en a eu cinq. Ainsi *J.P. Vernant, Mythe et pensée chez les Grecs (Etudes de psychologie historique)*, I, Paris, 1970, 106s. (*Mnémotechnie d’Hippias*). Hippias a souligné le rôle de la mémorisation.

**A. Le texte** (rhétorique textuelle), basé sur l’invention (recherche d’information ; rhétorique heuristique), l’agencement (organisation du texte ; rhétorique harmonologique), la conception (stylisation ; rhétorique stylistique).

**B. La récitation du texte** (rhétorique dramaturgique), soutenue par la mémorisation (rhétorique mnémonique) et l’interprétation du texte (rhétorique hypocrite).

### **A.-- La rhétorique textuelle. (07/14)**

Prenons un cas limite.

Une célèbre affiche publicitaire représente un bol de soupe parfumée entouré d’un renard. En soi, sans texte, cela dit déjà quelque chose : le message passe.

Mais ajoutez deux parties de texte :

**a.** le bol porte la mention “Royco” (une marque), **b.** le renard dit : “Il y a du poulet là-dedans”. À l’impact, le message est beaucoup plus clair, c’est-à-dire plus net ! Grâce à l’élément de texte ! En d’autres termes, l’acte linguistique total de cette publicité comprend à la fois le signe image et le signe texte.

### **Échantillon bibliographique**

*P. Larousse, Grand dict.*, 1143;-- *A. Langlois, Le style (La chose et la manière) du XVIIe au XXe siècle*, Bruxelles, 1925, 56/ 58 ;

*R. Barthes, L’aventure sémiologique*, 4, 121, 123. Textuologie en deux parties.

“Hérodote de Thourioi (Lat. : Thurium) présente ici l’exposé (‘apodexis’) de ses recherches (‘historiè’)”.

C’est ainsi que commencent les Historiæ de ce journaliste.

Deux aspects sont mentionnés :

- a. Historia”, la collecte d’informations,
- b. le texte d’apodexis.

Il faut se référer à *G. Daniëls, Étude historico-religieuse sur Hérodote, Anvers/Nimègue, 1946, 16, 100*, où il est dit que l’historia est “la libre recherche de la connaissance dans tout ce qui concerne l’homme” et le logos (autre terme pour apodexis) “le récit lié”.

Ou encore : “historia “ est un “ matériau informatif non formé -“ et “ logos “ est un “ matériau narratif formé “ (Pohlenz ; Schadenwald), D’après *Claude Calame, Le récit en Grèce Ancienne*, Paris, Klincksieck, 1986, où une traduction dit : “ historia “ est “ Erkundung “ (Erbse) ; “ apodexis “ est “ Darlegung “ (idem) (o.c.), 202) ; ou encore : “historia” est “recherches” et “apodexis” est “exposé” (o.c., 187).

*D. Teuffen, Hérodote*, Vienne/Munich, 1979, 18, 20, confirme. En aucun cas, “historia” ne signifie ce que nous entendons par “histoire”, l’histoire. Si l’on appelle Hérodote “le père de l’historiographie”, ce titre ne reflète qu’une partie de ses rapports.

“Il n’écrit pas seulement de l’histoire. Son “historia” est plus large : il a voulu inclure tout ce qui pouvait être rapporté. Ce faisant, il n’a pas ménagé ses efforts. --

En effet, comme le fondateur de la philosophie grecque, Thalès de Miletos (-624/-545), le fondateur de la philosophie naturelle milésienne, Hérodote était “un véritable Ionien, une sorte de “Génie universel”“ (Teuffen, o.c., 20).

Comme c’est maintenant le principe de l’enseignement général de Harvard, son postulat était le suivant : “Il était un ethnologue, un folkloriste, un naturaliste et un géographe, un homme d’État et un érudit religieux, un écrivain et un conteur, et oui, un historien. (Teuffen, o.c., 20).

Totalement dans l’esprit d’un Thalès. La “nature” (“fusus”, lat. : natura), tant de l’homme que de la “nature” qui l’entoure, a maintenu son attention. Cfr Teuffen, o.c., 24.

Démokritos d’Abdère (-460/-370 : figure principale de la philosophie atomiste) - qui “ne souffrait apparemment pas d’excès de modestie” (*F. Farwerck, Les Mystères de l’Antiquité et leurs rites d’initiation*, Hilversum, 1960, 34) - écrit :

“J’ai parcouru plus de régions que n’importe lequel de mes contemporains, en vue de l’exploration de terres lointaines. En résumé, personne ne m’a surpassé. En guise de preuve, même l’arpenodaptai égyptien



(*note* : nom des sages ou philosophes égyptiens), avec lesquels j'ai vécu en exil pendant quatre-vingts ans". -- Il se distingue : (1) la recherche, (2) la représentation (avec des preuves).

### ***Texture en trois parties.***

Au fil du temps - notamment sous l'influence des Socrates - la "représentation" (le texte) s'est scindée en deux parties.

Géruzez (Larousse) justifie le triptyque sur la base d'une philosophie de l'"esprit" : " Tout travail mental se réalise par l'invention (heuresis, inventio), l'arrangement (taxis, aussi : diataxis, dispositio), la conception (lexis, elocutio) ".

Les Latins décrivent :

- a. "invenire quid dicas" (trouver ce que l'on va dire ; -- construire le message),
  - b.1. "inventari disponere" (disposer ce que l'on trouve de manière ordonnée ; -- l'ordre ou le "plan"),
  - b.2. "ornare verbis" (exprimer de manière stylisée ; -- le dessin de la formulation).
- On peut distinguer une partie métier (a) et une partie mot (b,1/2).

### **A.1.-- Rhétorique heuristique.**

Tous les éléments commerciaux - les données brutes, les "données" en langage informatique - sont fournis par l'invention.

S'il s'agit d'un traité, nous trouvons ici les matériaux logiques brutaux (= pisteis, probations, preuves) et pathétiques (= arguments émotionnels).

### ***"Hot off the press.***

Un exemple contemporain de matière première est fourni par la chaîne américaine CNN - Cable News Network, dirigée par Ted Turner - par exemple.

***Échantillon bibliographique.-- J. Maclean, L'actualité en direct, in : Reader's Digest (Sélection) (Zurich) 1989 : Nov., 45/48 ;***

***A. Borgognon, Golfe et médias aux Etats-Unis : 'l'effet CNN' sur le paysage médiatique américain, in : Journal de Genève 07.03.1991 ;***

***id., Golfe et médias aux Etats-Unis : CNN : Etre là ou se déroule l'évènement, in : Journal de Genève 08.03. 1991 ;***

***D. Wolton, CNRS, Guerre du Golfe : méfions-nous de l'information - spectacle, in : Reader's Digest (Sélection) (Zurich) 1991 : mars, 38/39.***

Depuis juin 1980, CNN, depuis son hub d'Atlanta, tente de faire connaître au monde tout ce qui fait l'histoire, de préférence 24 heures sur 24, pendant le déroulement des événements eux-mêmes, par le biais de reportages directs. "Information propre" est la devise (= définition).

Depuis la guerre du Golfe (02.08.1990/ 01.03.1991), plus d'un organisme a remis en question la validité même de ce slogan.

Non pas que CNN ne soit pas un succès mondial : plus de cent pays votent pour elle ou, depuis la guerre du Golfe, il est impossible d'imaginer les USA - les médias - sans CNN.

**a.1.** Les faits ne sont que très partiellement reproduits (en partie pour des raisons de censure militaire). Ils sont mis à jour par des commentaires (entre autres par des "spécialistes" du domaine). Ils sont répétés ad nauseam.

**a.2.** Une interprétation trop rapide accompagne les faits.

**b.1.** Le public spectateur poursuit son travail quotidien et n'est qu'indirectement impliqué.

**b.2.** Les spectateurs ne sont généralement pas des experts, de sorte que leurs observations de l'image et des signes textuels dégénèrent en ce que D. Walton, du CNRS, appelle du "voyeurisme". Avec toutes les conséquences désagréables que cela implique, c'est-à-dire des informations déformées de toutes sortes.

Avant tout, la conception du sens (= la perception de la réalité) distincte de la conception de la signification (= l'interprétation d'un point de vue ou d'un autre) souffre d'un rapport trop étroit. Le fait que le sens ne puisse être saisi que par des jugements restrictifs est démontré par les divisions radicales affichées par l'intelligentsia (l'avant-garde intellectuelle),-- les partis et les gouvernements au cours de la guerre du Golfe.

De nombreux téléspectateurs, par exemple, ont reproché aux Américains les "bombardements sauvages" - sans se souvenir que chaque bombe coûtait "une bombe d'argent" et devait être larguée avec une extrême prudence si le gouvernement américain ne voulait pas s'endetter davantage.

La "pensée" était trop absente du cours de la ruée vers le CNN. Le terme néerlandais dit tout : penser APRÈS les faits !

**Conclusion :** ce qu'Hérodote et Démokritos appellent recherche, c'est-à-dire la collecte des éléments d'information séparés, ils le distinguent du texte, la représentation liée. Avec raison, -- avec grande raison.

CNN ressemble trop à un étudiant qui a rassemblé une masse de données sur le sujet (notes, découpages, feuilles) pour un traité, sans arriver à un texte cohérent.

#### **A.2.-- Rhétorique harmologique.**

La formation du texte utilise des matériaux (matériel de recherche), mais dépasse ce stade grâce à - ce que le vieux néerlandais appelle - "l'arrangement". C'est la séquence logiquement ordonnée des parties du texte, l'élaboration fidèle de ce que l'on a à dire (message).

“ Dans son évaluation de l’*Erotikos* de Lusias, Platon trouve que la pire chose à critiquer, dans le cas d’un rhéteur, est l’absence de plan :

“Chaque déclaration doit être ordonnée comme s’il s’agissait d’un être vivant. Il a son propre “corps”, c’est-à-dire qu’il n’a ni tête ni jambes, mais...

(1) un milieu et

(2) “extrêmes

(*note* : début et fin), qui sont disposés de manière à s’accorder entre eux et avec l’ensemble”. (V. Goldschmidt, *Les dialogues de Platon (Structure et méthode dialectique)*, Paris, PUF, 1947, 1).

La citation est tirée du *Faidros* 264c de Platon.

La division classique en trois parties - début, milieu (= “corpus”, corps (littéralement)), fin - est paléopythagoricienne.

Hérodote parle exactement dans le même sens, mais appliqué davantage à l’ordre de l’histoire.

Cl. Calame, *Le récit en Grèce ancienne*, Paris 1986, 76, mentionne “le schéma préconçu du récit” chez Hérodote. Et, o.c., 73, il note que parfois Hérodote se réfère explicitement à l’arrangement, par exemple lorsqu’il introduit une digression (qui est précisément une violation de l’ordre correct) ou lorsqu’il reprend “le fil de l’histoire”.

**Digressions.** Le terme néerlandais “uitweiding”, qui signifie à l’origine “paître en dehors du pré”, a deux significations ;

a. s’écarter du sujet ;

b. traiter quelque chose “au sens large” (de manière extensive).

**Echantillon Bibl.** -- G. Aalders, *Étude critique : la critique moderne des Nomoi de Platon*, in : *Tijdschr. v. Philos.* 15 (1953) : 4, 607/636.

A.c., 609v., précise : Nomoi (Lois) n’est pas un texte strictement philosophique ;

**Conséquence :** l’ordre des parties du texte est plus lâche.

“ Platon se laisse à plusieurs reprises séduire par des digressions qui ne sont que vaguement liées au déroulement de l’argumentation dans son ensemble (...). Dans la littérature grecque ancienne, une telle forme de “composition” (*op.* : arrangement) (...) est tout sauf rare”. (Ibid.).

**Kunisme anecdotique.** Le kunisme (cynisme) est une philosophie grecque ancienne qui trouve son origine chez Anti-sthène d’Athènes (-455/-360), qui a fondé une sorte de “contre-culture”. Elle perdure aujourd’hui, par exemple dans *Peter Sloterdijk, Kritik der zynischen Vernunft*, Frankf.a.M., 1983, 960 S. (Nederl. : T. Davids, trad., P. Sl., *Kritiek van de cynische rede*, Amsterdam, 1984). - L’“anecdote” est un texte très court...

Les Artisans de l’Antiquité, dans leur culture antique, veulent rompre avec l’agencement établi, dans un “ fragmentarisme “ (fragments de texte). “Le style de Sloterdijk est rhapsodique et impressionniste. La longueur de l’argumentation logiquement développée lui est étrangère”.

(G. Groot, *Peter Sloterdijk, Cynique*, in : *Streven* 1985 : Jan., 334).

Nous retrouvons, au moins en partie, cet appétit de dispersion et d'arrangement dans de nombreuses œuvres postmodernes.

La différence avec la méthode d'échantillonnage inductive réside dans le fait que l'induction s'applique toujours soit à une collection, soit à un système (système). Le Kunieker(in) s'en tient à des fragments irrécupérables et/ou non systématiques.

### **A.3.-- Rhétorique sibylline.**

Nos esprits sont doués d'un sens de la beauté. De même, le traitement final des matériaux d'information sous forme de texte est appelé "mise en forme", stylisme.

**Échantillon bibliographique** - H. Suhamy, *Les figures de style*, Paris, 1983-2 :  
P. Barucco, *Éléments de stylistique*, Paris, 1979.

Le premier ouvrage expose les procédés stylistiques - notamment les tropes (métaphore/métonymie, synecdoque) - et le second les théories actuelles.

### **Définition.**

"Le style est la manière dont on exprime la pensée à travers la langue". (J. Broeckaert). La "lexis" (Lat. : elocutio) ou aussi "hermeneia" (Lat. : interpretatio) utilise des dictons.

**Modèle applicatif**-- Le "huperbaton", lat. : inversio.-- L'inversion des phrases est une "figure de style" (stylisation)-- Ex.

(1) le contenu purement logique-pathétique peut se lire : "Une belle fille est délicieuse" ;

(2) le contenu logico-pathétique stylisé ressemble à ceci, par exemple : "Délicieux ! Une belle fille" ou "Ravissante est une belle fille". C'est ainsi que les Grecs anciens ont découvert d'innombrables procédés stylistiques.

### **Définition.**

On appelle "style" l'ensemble des parties du texte qui ont été actualisées par des dictons stylisés.

**Echantillon Bibl** . R. Bruzina, *Eidos (Universalité dans l'image ou dans le concept ?)*, in : R. Bruzina / B. Wilshire, *Crosscurrents in Phenomenology*, The Hague/ Boston, 1978.

Le même "message" (message, contenu logico-pathétique) peut être "codé" (converti en texte) de plusieurs façons. Par exemple.

**Situation** : L'Afrique noire voit une nouvelle religion arriver avec les Blancs. Réaction : elle peut être exprimée de plusieurs manières. Cela donne deux "styles".

**(1). -- *Style négro-africain.***

Le grand prêtre informe un de ses fils qu'il est nécessaire de l'envoyer à l'église (nous sommes en Afrique occidentale).

“Je désire qu'un de mes fils se joigne à ces gens, pour être mes yeux... S'il n'y a rien là-dedans, reviens. Mais s'il y a quelque chose dedans, ramenez-moi ma part. -- Mon esprit me dit que ceux qui, aujourd'hui, ne sont pas les amis de “l'homme blanc” diront demain : “Si seulement nous avions su !

**(2) *Style occidental.***

“Je vous envoie en tant que mon représentant auprès de ces gens, afin que, si cette nouvelle religion se développe, vous soyez en sécurité. Il faut toujours aller avec le temps. Sinon, on continue à courir derrière. J'ai le vague sentiment que ceux qui n'acceptent pas les Blancs aujourd'hui regretteront amèrement, avec le temps, leur manque de perspectives. -

De : *Chi nua Achebe* (écrivain nigérian), *L'anglais et l'écrivain africain*, dans : *Transition* 4 (1965) : 18, 18/19), qui traite de deux styles d'anglais dans la mesure où ils sont écrits/parlés par les Négro-Africains.

**“*Traduttore traditore*”**. -- “Traduire, c'est trahir”.

*H. De Vos, Einl./ Erl., Ernst Jünger (1895/...), Lob der Vokale und Sizilianischer Brief an dem Mann im Mond*, Bruxelles, s.d., 19f.

Version latine : “Nulla unda tam profunda, Quam vis amoris furibunda”.

***Traduction allemande*** : “Keine Qualle/ So tief und schnelle/ Als der Liebe/ Reissende Welle”. Traduction littérale en néerlandais : “Aucune vague n'est aussi profonde que l'amour qui va au-delà de lui-même”.

Mais ni l'allemand ni le néerlandais ne transmettent l'atmosphère mystérieuse de l'Antiquité latine. Même s'ils traduisent aussi bien que possible le contenu logico-pathétique, la stylisation, le phrasé, est différent, - oui, intraduisible.

***Mise en forme d'un texte philosophique.***

Pour en revenir à *P. Sloterdijk, G. Groot, P. sl., Cynic, Streven* 52 (1985) : Jan., 322, note l'énorme succès de vente d'un Jaggernaut de 960 (allemand), 871 (néerlandais) pages de philosophie.

Selon M. Groot, “le fait que ce livre, malgré son caractère philosophique, soit pourvu de nombreuses illustrations, pour la plupart bien choisies, a-t-il peut-être contribué à son accueil enthousiaste ?

(1) **En tout cas**, les images surprenantes et pleines d'esprit incitent rapidement le lecteur (et l'acheteur potentiel) à feuilleter avec amusement et ont en même temps un effet intrigant : "Qu'est-ce qui peut se cacher derrière cette merveilleuse succession d'images et de gravures les plus diverses, les plus moqueuses, les plus démasquantes et parfois les plus scabreuses (*ndlr* : "inclinées", offensantes)".

(2) Cela ne veut pas dire que la réception de l'*opus magnum de Sloterdijk* a été entièrement dépourvue de critique. En particulier, en Allemagne, les avis étaient très divergents : ce qui était salué par certains comme "la nouvelle lumière dans le paysage philosophique allemand quelque peu flétri" était condamné par d'autres comme "un irrationalisme obscur et une confusion des genres".

**En conclusion**, le signe texte est renforcé à un pouvoir rhétorique par le biais de la stylisation à travers les signes images. Ici, la philosophie et la rhétorique se heurtent clairement, et encore plus délibérément !

### **B.-- La rhétorique dramaturgique (14/22)**

Le texte purement lisible est limité à ce qui le précède. Mais - surtout dans une culture de la communication orale comme celle des Grecs anciens - le texte récité nécessite d'autres éléments.

Le texte est une chose. La récitation et le jeu du texte sont au nombre de deux. Comme nous l'avons vu, réciter, c'est agir, c'est-à-dire agir sur un public, même s'il n'est composé que d'un seul auditeur.

La "dramaturgie" est la théorie du jeu d'acteur.

#### **B.1.- La rhétorique mnémonique...**

"*Memoriae mandare*" (mémoriser ; mémoriser le message).

**Echantillon Bibl** - Outre Géroze (Larousse), Langlois, Barthes, etc., *J.P. Vernant, Mythe et pensée chez les Grecs, I*, Paris, 1971, 80/123 (*Aspects mythiques de la mémoire et du temps*).

Des poètes comme Homère (Lat. : Homère (entre - 900 et - 700)) récitaient leurs textes - longs de milliers de vers - de mémoire.

Le sophiste Hippias d'Elis, qui attachait une grande importance à la mémorisation, possédait apparemment une telle mémoire phénoménale (exceptionnelle), même à son époque, déjà l'"ère classique".

Cfr *J.P. Dumont, Les sophistes*, Paris, 1969, 145s. *Mnemosunè, la déesse de la conscience élargie*.

Vernant, l'historien-psychologue, souligne que la mémoire des Hippias est une sécularisation



(sécularisation, -- désacralisation) du message qui émane de la déesse Mnèmosunè (Lat. : memoria) et de ses Muses.

La traduction correcte nous semble être moins “ mémoire “ que “ expansion de la conscience “ (l’un des “ états modifiés de la conscience “).

*Cl. Calame, Le récit en Grèce ancienne, 70s.*, dit que d’Homère à Pindaros de Kunoskefalai (-518/-438 ; poète lyrique) toute la littérature archaïque est inspirée par “Mnèmosunè” la Muse, les Muses, qui, ainsi, considèrent le parolier comme son interprète et garantissent son expertise.

Vernant explique ainsi . Le conteur et le voyant (surdoué de la mante) font preuve de la même capacité, par laquelle la divinité, source même de la connaissance, révèle des réalités qui échappent à l’esprit du commun des mortels.

De plus, la sagesse (‘sophia’) ou la connaissance, transmise par Mnèmosunè, a une portée universelle. “ La même formule qui, chez *Homère (Iliade 1, 70)*, caractérise l’habileté de la voyante Kalchas, est appliquée à Mnèmosunè chez *Hésiode d’Askra (-800/-600 ; poète), Theogonia 32, 38* : elle connaît et exprime en chant “ tout ce qui fut, tout ce qui est, tout ce qui sera “. (O.c., 82).

Cette formule englobante conduira les philosophes ultérieurs (pensons à Parménide d’Élée (-450/...)) à l’ontologie (la doctrine de “ l’être (le) “, qui est englobante).

Introduction : purification, élévation sur un plan supérieur. Les rationnels éclairés pensent facilement que le créateur du texte inspiré - reste passif. Écoutez Vernant, o.c.,84. La douance “divine” (comprenez : psychique) n’exclut pas la nécessité absolue d’un processus d’apprentissage du don de voyance, accompagné d’une formation rigoureuse.

**En conclusion**, la base naturelle (perspicacité, enquête) est mise en avant par la divinité, mais purifiée et élevée à un niveau supérieur (ce qui est une sorte de ‘catharsis’ (purificatio), de purification (pour parler avec W.B. Kristensen)).

En d’autres termes, la capacité surnaturelle par l’inspiration est une nature purifiée, élevée.

**La tradition...** explique encore Vernant. L’improvisation (parler à tort et à travers) du poète et du visionnaire n’exclut pas qu’ils restent fidèles à un héritage conservé de génération en génération. Au contraire, les règles mêmes de la récitation orale exigent à la fois une voix ferme et mature.

Un ensemble de sujets et d'histoires et une forme d'énonciation prédéterminée et standardisée (dictons transmis, mots-figures (= configurations de termes) déjà établis, vers établis).

En d'autres termes, avec Julia Kristeva, nous pouvons parler d'une "intertextualité" archaïque (le fait que les textes ultérieurs répètent les précédents, en tout ou en partie). Ainsi, l'inspiration et la tradition, traitées par une seule personne, vont de pair.

**Note.-** Comme on le sait, la Bible, Ancien et Nouveau Testament, présuppose également une structure analogue.

**Échant. bibliogr.:** C.A. Keller, *Inspiration*, in : B.Reicke/ L.Rost, *Dictionnaire d'histoire biblique ii*, Utr./Antw., 1969, 402/404. Les auteurs sacrés, par exemple, sont considérés comme ayant été inspirés par l'Esprit de Dieu, à tel point que le véritable créateur du texte n'est pas un homme mais une divinité.

**Note :** L'inspiration comprend la " médiumnité " (médiumnité, don médian), c'est-à-dire le fait que l'homme terrestre qui obtient une conscience élargie par la divinité est apte à la recevoir.

**Échantillon bibliographique** J.M. Verweyen, *Die Probleme des Mediumismus*, Stuttgart, 1928 (un travail approfondi) ;

Erik Pigani, *Channels (Les médiums du Nouvel Age)*, Paris, 1989 (*Le Nouvel Age* souligne, depuis l'actrice Shirley Mac Laine, le fait que le Nouvel Age, en dehors des médias "spritistes" ordinaires, montre un nouveau type de personnes médialement douées, qui sont inspirées par des "entités cosmiques").

**"Réécriture".** -- Michel Lafon, *Borges ou la réécriture*, Paris, Ed. du Seuil, introduit un concept intéressant : "réécrituré".

Lafon prend pour modèle Jorge Luis Borges (Buenos Aires 1899/Genève 1986). On sait depuis longtemps que Borges fait de nombreuses citations savantes ou moqueuses de textes. Lafon insiste sur le fait que Borges présente de nombreuses citations cachées, qu'il s'agisse de ses propres citations ou de celles d'autres personnes... Lafon appelle tout cela "réécriture".

**Note** - L'intertextualité (cf. Julia Kristeva (1941/... ; psychanalyste-semioticienne)) prend encore une autre forme, à savoir celle avancée par Jacques Derrida (1930/2004), le penseur ("grammatologue") du texte.

**Echantillon Bibl .** S.IJsseling, *Mon "favori" : Jacques Derrida*, in : *Streven* 1987 : avril, 594/ 606.

Derrida a un penchant pour les dictionnaires, tout comme M. Heidegger (1899/1976 ; existentialiste allemand), et il aime jouer à toutes sortes de jeux avec eux. Il est convaincu que les deux

La littérature, la philosophie et même les sciences, voire toute la culture, sont constituées de mots, -- qui sont susceptibles d'être combinés, c'est-à-dire reliés entre eux (pour former des figures, des configurations), et ce dans une chaîne de significations.

Derrida parle plutôt d'un type de "jeu avec les mots". Ce qui est une métaphore... Une de ces expressions est "citer".

Dit IJsseling, a.c., 603 : "Écrire implique de citer (...) et cela implique aussi de pouvoir citer. Cette citation s'accompagne toujours d'un retrait du contexte réel et linguistique, d'un arrachement au contexte, et donc aussi d'un changement de sens.

Cette citabilité ou répétabilité est essentielle pour qu'un texte soit un texte. Cela explique aussi pourquoi Platon et beaucoup d'autres après lui étaient si réticents à écrire et cela signifie qu'aucun auteur ne peut contrôler complètement son texte (...) ni dans sa création, ni dans sa compréhension, ni dans les effets qui sont produits. Ça devient toujours incontrôlable.

A quoi IJsseling fait référence à la signature, l'événement, le contexte de Derrida. IJsseling dit dans ce contexte : "Ainsi, d'une part, Derrida doit être très honoré par le fait qu'il est mentionné dans de nombreuses publications, mais d'autre part, ce doit être une horreur d'être confronté à des citations concrètes. Heidegger, selon son propre témoignage, en a beaucoup souffert". (Ibid.).

**Conclusion (1)** Il est vrai que nous ne cessons de citer - " réécrire " (Lafon) -. On le constate déjà dans les écoles primaires et secondaires dans les rédactions qui témoignent de la lisibilité et de la mémoire (les enfants qui lisent beaucoup ont plus de facilité à écrire car ils disposent d'un langage (termes, expressions et phrases, phrases complètes) dont ils se souviennent consciemment ou même plus inconsciemment).

**(2)** Nous laissons à Derrida le soin de décider si cette remémoration de la citation est " toujours " une " déconstruction " de ce qui est cité. Ce qui est certain, c'est que lorsque Derrida constate qu'il est incorrectement cité, il saisit encore lui-même le sens de ce qu'il a écrit ou dit, et qu'il doit donc aussi, en principe, mettre cette saisie du sens devant ceux qui le citent.

À mon avis, toute citation n'est pas forcément une trahison, un don de sens. Nous rencontrons donc deux types d'interprétation : donner du sens (saisir la réalité) et donner du sens (donner un autre sens à ce qui est cité).

*John Marenbon, Early medieval Philosophy (480/1150) (An Introduction)*, London, Routledge and Kegan Paul, 1983, semble être une élaboration de l'ouvrage de Marenbon, *From the Circle of Alcuin to the School of Auxerre*, Cambridge University Press, 1981, dans lequel l'auteur dissèque les textes plutôt rares de cette période sur

- a. la glosse ("glosse" ou "glos" est un texte écrit entre les lignes ou sur le côté),
- b. le mode de citation et de restitution,
- c. la manière dont les anthologies ont été constituées.

Marenbon a ainsi prouvé que le Moyen Âge était une époque beaucoup plus intellectuelle que ne l'imaginaient, par exemple, les rationalistes de la Renaissance ou des Lumières.

*En conclusion*, l'étude des citations donne des résultats.

### *Le poids du lectorat actuel.*

Cl. Calame, *Le récit en Grèce ancienne*, 69, dit ce qui suit.

Tout philologue classique (spécialiste de la culture antique, notamment gréco-latine) le sait : il est possible d'écrire une étude de vingt pages sur un poème de Sappho de Lesbos (-700/-500) ou de Theokritos de Syracuse (-315/-250) en se contentant de citer les interprétations des philologues précédents.

Une telle étude contient essentiellement **a. des** résumés, **b. des** explications avec quelques améliorations sur des points subordonnés. Nous sommes ici confrontés au phénomène d'accumulation inhérent à notre culture.

*Improviser* - c'est réciter un texte "au poing", au moment même où il se forme, se conçoit. Cela implique que l'on a en mémoire les points principaux - au moins - d'un message, mais que l'on récite le texte final (séquence de pensées et stylisation) sans préparation.

*Improvisation surréaliste...* En 1920, *André Breton* et *Philippe Soupault* publient conjointement *Les champs magnétiques*.

Les textes qu'il contient sont le produit d'une "écriture automatique". Mis en mouvement par la psychanalyse freudienne, les deux auteurs ont vu surgir en eux ce qu'on appelle "la parole ou la voix intérieure".

Toute personne qui écoute ce qui vient dans son être intérieur sous forme de mots, de phrases, peut créer des textes de cette manière,

En tant que freudien, ils interprétaient ces "inspirations" comme le langage des parties inconscientes et subconscientes de l'âme (pensez aussi à Lacan à ce sujet).

Cette technique des surréalistes se retrouve également dans le New Age.

## **B.2.- La rhétorique hypocrite.**

“Agere et pronuntiare” (agir et prononcer ; agir le message). Le terme grec ancien “hupokrisis” signifie “agir”. Mais il signifie aussi, très secondairement, “feindre” (hypocrisie).

Hupokritikos” signifie “tout ce qui a trait à l’action”. Les Latins, conscients de la nature praxéologique de la rhétorique, dans la mesure où elle est dramaturgique, ont traduit à juste titre “hupokritikos” par “actio”.

**Echantillon Bibl** . Outre les sources déjà citées - Géroze (Larousse), Langlois, Barthes - il faut se référer à *Charles Bell* (1774/1842 ; célèbre physiologiste des nerfs), *Anatomie et philosophie de l’expression en rapport avec les beaux-arts* (1806), dans lequel il parle des mouvements musculaires qui, habituellement, accompagnent les sentiments et les pulsions ;

*Charles Darwin* (1809/1882), *Expression des émotions de l’homme et des animaux* (1872), dans lequel - nos éthologues ont raison - l’“expression” est discutée, entre autres en relation - intertextuelle - avec Bell ;

*E.W. Straus*, *The Sigh (An Introduction to a Theory of Expression)*, in : *Tijdschr. v. Phil.* , 14(1952) : 4, 474/695, qui mentionne avec insistance Bell et Darwin. Bell, après tout, est connu pour un schéma analogique : “L’expression est à la passion ce que le langage est à la pensée”. Le schéma expression/passion = langage/pensée. Ce schéma est l’une des propositions fondamentales de l’action, bien sûr.

L’action comprend la diction (élocution) et la gesticulation (geste). Elle est soutenue par

1. l’apparence générale de l’acteur - par exemple, on peut être habillé de telle manière que cela change le jeu de l’acteur : regardez un Punk -,

2. l’infrastructure matérielle - un avocat, par exemple, dira : “Voici l’arme du crime !” ; les enseignants utilisent le tableau noir ; les tableaux, les images sur écran d’ordinateur sont éclairants. Tout cela forme un complexe, une “unité” (comme disaient les Grecs anciens).

### ***Woordheater” (théâtre de mots), (Tine Ruyschaert).***

Dans *Uit-Magazine* 5 (1990) : 12 (déc.), 15/16, un narrateur explique : “Le pouvoir du mot”.

Tine Ruyschaert se tient seule sur scène et ne prononce que des mots. Ce n’est ni un discours ni du théâtre, dit-elle. Je joue les différents rôles tout seul.

(...). Je joue maintenant à Tjil Uilenspiegel. La première partie se déroule au XVI<sup>e</sup> siècle. Il y a la torture. Les hérétiques sont brûlés sur le bûcher. Des filles sont jetées à l'eau sous l'accusation de "sorcellerie".

Pendant l'intervalle de l'essai, une femme est venue me voir et m'a dit : "C'est terrible ! -- J'ai tellement "vu" que je n'en peux plus (...)". Je lui ai dit qu'elle voyait tous les jours des images bien plus cruelles à la télévision.

"Oui" - a-t-elle répondu - "mais ça passe". Trente secondes plus tard, vous avez une autre image. Mais le mot a un pouvoir beaucoup plus grand - on ne le perd jamais".

À la télévision, vous pouvez travailler avec des effets - des situations imposées dans lesquelles votre propre imagination ne fonctionne plus - mais avec le mot, vous faites travailler l'imagination de vos auditeurs. Ils "voient" tout ce qui "se passe", même si je suis tout seul sur la scène et que je n'ai pratiquement pas de décor ou d'accessoires.

Bien sûr, Tine choisit ses textes. Tous les textes ne se prêtent pas à une mise en scène. Ils doivent contenir des "choses reconnaissables" : de vous-même, de la vie, de l'histoire. Mais surtout, il doit s'agir de "bons textes", de grands auteurs qui écrivent très bien. "De cette manière, je veux rendre la littérature accessible. Non pas en récitant le texte de manière statique mais en jouant les personnages. Pour chaque rôle, j'ai une attitude différente, une voix différente. Il ne s'agit donc pas d'agir au sens classique du terme. Je les joue tous en une seule personne, avec un costume. J'apporte du "théâtre de mots". Ce qu'un mime fait avec des gestes, je le fais avec des mots".

Les textes longs sont appris par cœur -- "C'est une question de mémoire entraînée. (...). J'ai lu Tjil Uilenspiegel de Charles De Coster (...) trois ou quatre fois. J'ai indiqué les passages que je voulais absolument y trouver. Au final, je me suis retrouvé avec quarante-deux pages de texte dactylographié. Avec le réalisateur, Ronnie Commissaris, je les ai lus et relus, j'ai essayé des interprétations, des poses et des mouvements.

Après un certain temps, il est facile à lire. Puis vient la vraie vie. Le texte commence à prendre racine dans votre esprit. Le moment venu, je vais souvent me promener dans les bois ou au bord de la mer : je répète alors le texte encore et encore. Je prends note de tous les contretemps. Ainsi, le moment arrive où le texte est "prêt".



### ***Théâtre mathématique.***

On sait que les Paléopythagoriciens (-550/ -300) étaient des penseurs de la musique : la choreia, danse, musique instrumentale et chant (poésie) en un, était centrale.

Ils l'ont disséqué en une matière, le "mousike" (lat. : musica), la théorie musicale. -

***D'ailleurs***, "mousikè" fait référence à "mousa", une muse, c'est-à-dire un être divin (c'est-à-dire psychique) qui permet une expansion de la conscience. -

Mais les pythagoriciens situaient l'activité musicale dans l'ensemble de la nature, qu'ils interprétaient comme un "cosmos" (agencement gracieux) musicalement perceptible. D'où une deuxième matière, l'astronomie, la théorie des corps célestes.

Les deux - l'activité musicale et le cosmos - ont été rendus intelligibles par les Pythagoriciens grâce aux mathématiques, ou mieux : l'harmonie des nombres.

Le présupposé de tous les êtres était **a.** le nombre, en nombre (l'unité et ses multiplicités), étudié dans une matière, " l'arithmétique ", mathématique des nombres ; **b.** la forme spatiale, étudiée dans une matière, " la géométrie ", mathématique de l'espace.

***En conclusion***, le jeu d'acteur visible chez les chorégraphes a été rendu compréhensible par eux du point de vue des mathématiques,

### ***Images synthétiques.***

***Échantillon bibliographique*** -- Edmond Couchot, *Images (De l'optique au numérique)*, Hermès, 1988 ;

*Cedos, Recherche en infographie (L'homme de synthèse obéit au doigt et à l'œil)*, in : *Journal de Genève* 21.05.1991 ; --

*Th. Meicenat, Interview.-- De l'art sans l'aide de Dieu, vraiment ?* in : *Journal de Genève* 25.05.1991 (interview de Raymond Bellour, biologiste du cinéma et de la vidéo, connu pour son ouvrage *L'Entre-Image*).

(1) Connue est le dessin animé. (2) L'infographie connaît cependant la simulation via ordinateur,

**a. Rotoskopie.--** Introduction : une personne en chair et en os marche dans la rue, parle, etc. (actes), -- équipée d'un matériel de collecte électronique. La rotoscopie utilise ces matériaux pour créer l'image d'une personne active sur l'écran de l'ordinateur.

Modèle d'application.-- Max Headroom, présentateur d'une chaîne de télévision américaine.

**b.** Le point de départ de cette "animation par ordinateur" est l'arithmétique ("synthèse numérique") : il y a d'abord des nombres traités dans des algorithmes ; ceux-ci sont projetés sur l'écran.

Aujourd'hui, il faut environ vingt minutes pour réaliser une seule image : si vous avez besoin de vingt-quatre images par seconde, il faut des mois de travail pour réaliser un film d'une minute.

Le premier film en images de synthèse -devenu mondialement célèbre est le film *Rendez-vous à Montréal* (1987) : on y voit, par exemple, Marilyn Monroe parler à Humphrey Bogart. Depuis lors, les progrès techniques ont été constants.

L'image synthétisée de l'acteur - son corps, ses vêtements, oui, ses sous-vêtements, ses gestes et ses paroles - naît d'abord dans l'esprit de l'informaticien, qui les "code" (traduit) en simulation numérique sur l'écran.

**Note.** - Ceux qui ont donné une priorité particulière à l'action sont les anarchistes : H. Arvon, *L'anarchisme*, Paris, 104/115 (*La propagande par le fait*), le montre clairement.

Sergei Nashajef, *Der revolutionäre Catechismus*, est bien connu, dans lequel la "Pandestruktion" (destruction de tout) est préconisée. Selon Netshef : "La simple parole n'a de valeur aux yeux du révolutionnaire que dans la mesure où elle est immédiatement suivie de l'acte : nous devons envahir la vie du peuple par une série d'attaques désespérées et insensées" (o.c., 105)... En d'autres termes : les attaques sont une forme efficace d'agir avec une valeur rétorique !

**Note** -- H. Arvon, *Le gauchisme*, Paris, 1977-2, 97/98 (*Le spectacle*), où il est question de la fête "agitatrice".

On connaît peut-être la théorie de la créativité de Georges Sorel (1847/1922 ; Proudhonien) : dans la veine de Nietzsche et de Bergson, il propose que le "raisonnement pur" ne mène jamais à rien, alors que l'"action" est créative.

### **La "performance" postmoderne.**

H. Bertens/Th. D'haen, *Het Postmodernisme in de literatuur*, Amsterdam, 1988.-- La célébration de "l'énergie" (Fiedler, Sontag), ainsi que la révolution culturelle des années soixante, caractérisent la contre-culture, qui a pris son essor dans les années cinquante (avec les Beatniks). -

C'est là que réside la "performance".

**Structure : a.** Un fait (le thème) - par exemple, la dégénérescence due à la cupidité - constitue le contenu ;

**b.** La forme dans laquelle ce contenu est exprimé est un "jeu", le jeu d'acteur, qui, tout en étant joué, crée ses propres règles.

**Conséquence :** une performance n'est pas reproductible. Si elle est répétée de toute façon, alors elle commence avec des règles préexistantes !

Le roman "fragmentaire" (R. Brautigan), le roman "ludique" (A. Robbe-Grillet), *Living Theatre*, *Body' Art* (Gilbert, George) en sont des élaborations.

### ***La “structure” rhétorique :***

Nous avons maintenant à notre disposition un très vieux schéma de pensée (paradigme, exemple de manuel) qui, après ce que nous avons vu, prouve sa très forte vitalité (“force de vie”) : même les données les plus modernes ou postmodernes peuvent être éclairées par lui.

### ***Maîtriser la langue***

L'autonomisation - la déresponsabilisation - existe depuis la révolution culturelle des postmodernes.

Les agogistes (pédagogues, andragogues),-- les agogicistes (théoriciens du comportement agogique),-- tous ont parlé d'empowerment ces dernières années, sous l'influence des Beatniks, des Hippies et des Yippiels (Nouvelle Gauche, Nouvelle Gauche, Gauchisme).

Se libérer de l'emprise de son prochain dans la mesure où celle-ci a un effet aliénant sur son identité. Ce que l'on appelait autrefois “cocufiage” est désormais appelé “manipulation” : un certain nombre de contemporains semblent n'avoir qu'une seule peur, celle de ne pas être manipulés. L'“endoctrinement” y joue parfois un rôle majeur : on voit le spectre de l'endoctrinement errer partout.

Eh bien, il n'y a pas de meilleur moyen de contrer le cocufiage/la manipulation/l'endoctrinement - tant en nous-mêmes (pourquoi ne pas d'abord enquêter sur nos propres manipulations ?) que chez nos semblables - que la rhétorique traditionnelle, qui nous fournit une structure à cinq niveaux parfaitement utilisable.

### ***La “structure” du comportement éducatif et de l'éducation des enfants.***

Un professeur va à l'école. Décomposer rhétoriquement pendant un moment.

**1.1.** Il y a un message, c'est-à-dire le contenu de la leçon.

**1.2.** Ce message a une séquence (le plan de l'exposition).

**1.3.** Elle s'exprime de préférence dans un langage et une performance stylisés...

Voici la rhétorique textuelle.

**2.1.** Une leçon bien préparée implique un minimum de mémorisation, pimentée par une improvisation fluide (ne serait-ce que parce qu'un élève lève soudainement le doigt et pose une question imprévue qui perturbe le texte programmé).

**2.2.** Enseigner, c'est jouer la comédie : un enseignant qui n'exprime jamais ses sentiments (expression) - diction bégayée, gesticulation boiteuse, apparence faible, infrastructure boiteuse - aura certainement un effet différent sur le petit public qu'il a en face de lui qu'un enseignant qui ne possède pas tous ces éléments dramaturgiques.

**Conclusion** - L'acte d'enseigner et d'éduquer est grandement clarifié par la structure rhétorique de base que nous avons examinée.

### **Exemple 2.-- L'approche significative. (24/27)**

Le point de départ (prémisse) du Significi peut être résumé comme suit :

1. Si, en particulier dans une multiculture (une civilisation dans laquelle, entre autres choses, les fondements (hypotheses) sont radicalement débattus), il y a un manque de bonne compréhension, alors beaucoup, sinon tous les abus en résultent ;

2. Conséquence : tournons l'enquête vers le phénomène de la " compréhension " et tout ce qui s'y rapporte (notamment le langage). Ce type de recherche a été appelé "significa" par Victoria Lady Welby (1837/1912). Cette vue s'est développée vers 1850. Il est plus que jamais d'actualité.

En 1892, Frederik van Eeden (1860/1932 ; appartenant aux 'Tachtigers' (Années (dix-huit cent) quatre-vingt), ; -- médecin, philosophe, orateur, -- poète et prosateur ; converti au catholicisme ; très doué dans le domaine occulte (pensez à sa rêverie ou à son onirologie)) - lors d'une conférence sur la psychothérapie (psychologie appliquée) - rencontre Lady Welby.

**Au passage :** *E. Walther, Hrsg, Charles S. Peirce, Die Festigung der Ueberzeugung und andere Schriften*, Baden-Baden, 1965, 143 (*Ueber Zeichen,-- aus Briefen an Lady Victoria Welby*) rapporte que cette dame - autrefois dame d'honneur à la cour de la reine Victoria (1819/1901) - entretenait des relations internationales de haut niveau.

Que dissèque le significa ? "La signification sous toutes ses formes et donc à l'œuvre dans toutes les sphères possibles de l'intérêt et de l'objectif humains". C'est ce que dit Welby.

### **Le Cercle Significatif.**

Frederik van Eeden vient aux Pays-Bas avec le concept de Welby. Avec Gerrit Mannoury (1867/1956), De Haan, Brouwer, on en arrive à une société de pensée significative.

Le Père J. van Ginneken, S.J., professeur de littérature à l'Université de Nijmegen, est membre de 1919 à 1923. En outre : Dr Godefroy, Prof Clay, Prof Westendorp Boerma, Prof Fischer et autres.

Ces rencontres prenaient la forme d'échanges socratiques - des "dialogues" (Platon). Dans l'esprit de Welby, ils se sont attardés sur la recherche en communication, la linguistique (pragmatique (orientée vers le but), psycho-linguistique et sociolinguistique).

En d'autres termes : tous les moyens qui mènent à la compréhension- En 1926, en raison d'un manque de réponse, le Cercle a été dissous.

Cela ne signifie pas que le concept, qui est un signe de la crise de compréhension dans laquelle nous nous trouvons depuis +1850, n'a pas eu d'écho.

Ainsi, vers 1935, un large mouvement de signification a vu le jour aux Pays-Bas.

**Note --** Si nous regardons le titre de la *Théorie de l'action communicative* de J. Habermas (1981), nous verrons que Habermas développe une théorie analogue du rapport - “consensus” - (contre, entre autres, le “fragmentarisme” postmoderne (P. Lyotard) et le “déconstructionnisme” (J. Derrida : E.R. 16v.), tous deux signes de malentendu et de dispute linguistique).

### ***L'acte de langage, sociolinguistique.***

G. Nuchelmans, *Proeven van Analytisch filosoferen*, Hilversum/Amsterdam, 1967, 13/29 (Analyse philosophique des actes de langage), dit que le terme ‘acte de langage’ date principalement du signifiè (chercheurs de sens),-réfèrant à G.Mannoury, *Significa (An Introduction)*, La Haye, 1949.

Un acte de langage est un acte de compréhension - situé dans l'espace (synchroniquement) et le temps (diachroniquement) - par des moyens linguistiques.

Lorsque, après avoir écouté attentivement un discours, nous disons : “L'orateur n'a rien dit de nouveau pendant tout le discours”, nous exprimons notre compréhension de son “message” par rapport à ce que nous savions déjà avant le début du discours. L'acte de langage du locuteur est ressenti comme dramatiquement “superflu” (voire ennuyeux). Elle a fait une erreur, au regard des informations déjà présentes dans son public. Mannoury souligne la relativité de l'acte linguistique.

**Appl. mod :** Pensez à votre voisin policier.

(a) En tant que voisin, il peut avoir une relation “amicale” (basée sur l'égalité et la confidentialité). Vous pouvez même être “intime” ou “familial” avec lui. (Forme commune de la langue).

(b) Pourtant, un jour, il est en service avec son collègue. Vous êtes surpris par les deux en train de commettre une infraction. Votre voisin vous regarde avec mépris, insinuant qu’“il n'y peut rien, vu son collègue”. Il vous parle d'une manière distante. En tant que fonctionnaire (formulaire de langue officielle).

Le contexte sociologique dans lequel il vous parle (et vice versa) modifie parfois très profondément l'acte de parole. Il en va de même pour la forme de la compréhension.

### ***Les frères Karamazof.***

Ce dernier roman de Fyodor Dostoefsky (1821/1881) devait être le premier volet d'une trilogie sur la multiculture (1679/1860) dans laquelle la Russie et l'Occident étaient pris.

(a) Les quatre frères Karamazof sont particulièrement désireux de plaire à leur père sombre et complaisant. Ce qui amène une dispute après l'autre.

(b) Comme si cette mauvaise relation familiale ne suffisait pas, Dostoïevski nous montre une Russie (et, en même temps, l'Occident) profondément divisée et discordante : les anciens monastères et les startsy (charismatiquement doués), la noblesse russe, les femmes, jusqu'à Smerdjakof, mi- animal, mi- divin, et les idolâtres "occidentalistes" forment, ensemble, une grande multiculture de plus en plus "infernale" avec ses malentendus et ses déconstructions.

Tout cela avec pour toile de fond l'ancienne Église orthodoxe qui défend l'idéal d'une compréhension de type pentecôtiste au milieu d'une confusion de langues semblable à celle de Babel (comprendre : série sur les conflits linguistiques)... Un roman vraiment significatif.

### ***Analyse du langage.***

La philosophie analytique, en particulier, s'est spécialisée dans ce que l'on peut appeler un approfondissement de la signification - une dissection, tout d'abord logique, mais aussi pragmatique, par exemple de notre utilisation du langage.

"Avec la phrase (prononciation), on quitte le domaine de la langue en tant que système de signes et on entre dans un autre monde, celui de la langue en tant que moyen de communication. La phrase est la plus petite unité d'utilisation de la langue" (Em. Benveniste (1902/1976), 1962).

Ce à quoi J.R. Searle (1932/...), célèbre pour son *Speechacts* (1969), répond : la plus petite unité de communication n'est pas la phrase, mais la cause de la phrase, c'est-à-dire l'acte de parler, comme par exemple dans l'assertion, l'interrogation, la promesse, le commandement, etc.

Parler une langue, selon Searle, c'est écrire de tels actes selon des règles bien définies, dites règles d'usage de la langue.

Nous faisons ici brièvement référence à l'analyste du langage J.L. Austin (1911/1960), connu pour son ouvrage *How to Do Things with Words* (Oxford, 1962). Austin a été l'un des premiers analystes à se concentrer sur le caractère d'action ou d'acte de langage d'au moins une partie de notre discours.

Par exemple :

**a.** Le langage au sens "constatif", c'est-à-dire comme moyen d'établir (trouver) un fait, "représente" la réalité (aspect "référentiel" (rendu)).

**b.** Le langage au sens "performatif" (l'acte de langage strict et pragmatiquement voulu) change la réalité.

**Conclusion** - Il existe, en dehors des énoncés descriptifs, des actes linguistiques. Ce qui n'empêche pas la distinction entre les deux d'être parfois très disgracieuse.



### **Modèle appliqué.**

Le fait que les énoncés descriptifs et les énoncés plus que descriptifs sont liés est démontré par l'exemple suivant:-- Quelqu'un vous dit : "Je promets d'intervenir dans votre modèle".

(1) S'il dit la vérité, cette déclaration est une représentation de la réalité (descriptive).

(2) Mais il est immédiatement clair que

a. il/elle s'engage envers vous (ce qui constitue un changement de réalité entre vous et lui/elle),

b. qu'il/elle s'impose à votre employeur (ce qui change la réalité entre lui/elle et l'employeur).

Pour utiliser l'anglais d'Austin, la modification de la réalité, inhérente aux actes linguistiques, est une "illocution".

### **Linguistique (linguistes).**

La rubrique "linguistique" est résumée :

a. La phonétique, qui a deux missions, à savoir la phonétique, c'est-à-dire l'étude physique et physiologique des sons de la parole, et la phonologie, c'est-à-dire l'étude des sons de la parole en tant qu'éléments du système linguistique ;

b.1. la syntaxe", c'est-à-dire la décomposition des parties du discours et des phrases (= structure de la phrase, association de mots) dans la mesure où elles sont "connectables", c'est-à-dire susceptibles de s'ordonner mutuellement ;

b.2. la sémantique, c'est-à-dire l'étude du sens des mots (également : sémasiologie), la théorie des significations.

**Note :** Ces termes ne doivent pas être confondus avec ceux qui représentent la sémiotique du langage formalisé (syntaxe, sémantique, pragmatique), bien qu'il y ait une analogie évidente.

**Échant. bibliogr.:** M. Baratin / F. Desbordes, *L'analyse linguistique dans l'antiquité classique, I (Les théories)*, Paris, Klincksieck, 1981, dans lequel sont abordés l'origine de la langue,-- la classification de la grammaire, la description des parties du discours,-- l'aspect sonore,-- la théorie des signes, le sens et la référence à la réalité (référence), l'analogie, les déviations concernant l'utilisation de la langue,-- les langues éloquentes, scientifiques et philosophiques;--

S. J. Smith, *Sprache und Denken als sprachphilosophisches Problem von Locke bis Wittgenstein*, La Haye, 1968;--

O. Ducrot / Tzv. Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*,-- donnant les tendances linguistiques, les domaines d'application, les concepts de base.

**Conclusion.** - Le substrat est le langage ; la superstructure est - significativement parlant - l'établissement ou le rétablissement de la compréhension entre les personnes. Vu sous cet angle, le "langage" est un moyen de compréhension.

**Exemple 3.-- L'approche de l'apprentissage par la communication. (28/31)**

R. Barthes, *L'aventure sém.*, 95, mentionne que la Rhétorique d'Aristote a une structure d'apprentissage de l'information.

1. La *rhétorique 1* traite le messager comme la source d'un message (information), comme l'orateur avec un argument ;

2. La *rhétorique 2* parle du destinataire du message comme point final d'un message : le public et la doctrine de la dérive sont abordés ici ;

3. La *rhétorique 3* traite du message en tant que porteur d'un message ; ici, il est question à la fois de l'arrangement (R.E. 10) et de la conception (R.E. 12).

Comme on peut le constater, la théorie de la communication d'aujourd'hui est une mise à jour d'une structure grecque ancienne.

**Échantillon bibliographique.**- G. Fauconnier, *Algemene communicatietheorie*, Utr./Antw., 1981 ;

Colin Cherry, *On Human Communication (A Review, a Survey, and a Criticism)*, Cambridge (Mass.) / London, 1966-2 (un ouvrage de base) ;

R. Scherer, *Philosophies de la communication*, Paris, Sedes, 1971 (un ouvrage de base).

J.R. Pierce, *Symbols and Signals (Nature and Functioning of Communication)*, Utr./Antw., 1966 (Pierce s'inspire de Claude Shannon, *A Mathematical Theory of Communication* (1949)) ;

Ev. Dennis/J. Merrill, *Basic Issues in Mass Communication (A Debate)*, New York, MacMillan, 1984 (avantages et inconvénients de treize sujets brûlants).

**La rhétorique comme métalangage.**

La sémantique nous enseigne que les réalités sur lesquelles nous nous exprimons par des phrases constituent le "stade zéro" (il n'y a pas encore de signe), -- que ces phrases constituent elles-mêmes le "premier stade" (langage objet) (il y a des signes dans lesquels on parle de la réalité), -- que les phrases prononcées sur les phrases qui constituent le "deuxième stade" (métalangage) sont comme un "langage sur le langage" (des signes sur des signes).

R. Barthes, *L'aventure sém.*, 86, définit la rhétorique comme le métalangage sur le langage des locuteurs.-- Cela implique qu'une théorie des signes est propre à la théorie de l'information ou de la communication.

**Sémiotique/ Sémiologie**

**Échantillon bibliographique.**-- Ch. Morris, *Foundations of the Theory of Signs*, in : *International Encyclopaedia of Unified Science, Series I, No. 2*, Chicago, 1938 (Morris élabore sur la sémiotique de Ch. Peirce (1839/1914 ; penseur pragmatiste);--

B. Toussaint, *Qu'est - ce que la sémiologie ?* Toussaint, Qu'est - que la sémiologie ? , Toulouse, 1978 (Toussaint s'inspire principalement de Ferdinand de Saussure (1857/1913 ; linguiste à l'origine du structuralisme), qui a conçu une sémiologie (étude des signes au sein d'une société).-- Ceci nous introduit aux deux types de théorie du signe.

***Sémiotique : syntaxe / sémantique / pragmatique.***

Un enseignant dit à un élève : "Qu'est-ce que tu veux dire par 'un carré' ?

**a. Syntaxique** : l'ordre des mots qui font de la phrase un ensemble significatif (= contenant des informations) est vérifié par la sémiotique syntaxique,

**b. Sémantique** : le sens (= information, message, contenu) mis dans la phrase par l'enseignant, dans l'espoir que l'élève le "saisisse" (= résumé de la phrase), est l'objet de la sémiotique sémantique.

**c. Pragmatique** : la sémiotique pragmatique examine le sens (le but) de la phrase, mis en place par le locuteur qui veut obtenir un résultat.

***Sémiologie : le signifié (signifiant)/le signifié (syntagme/association).***

"Que voulez-vous dire par 'un carré' ?" -

**a.** Le signifiant (signifiant, Sa) est le signe acoustique (audible) (les sons signifiants qui composent la phrase) (terme) ; le signifié (signifié, Se) est parce que le signe acoustique signifie (concept).

**b.** Le syntagme est la séquence de signes (cf. syntaxe). L'association (plus tard aussi appelée "paradigme") est celle à laquelle soit le signe sonore (terme) fait penser, soit son contenu caractéristique (concept) fait également penser. Par exemple : "carré" fait référence à "quatre carrés" et à "avant et arrière" (en tant que terme, Sa), -- à "rectangle", "cercle" (en tant que concept, Se) ; "comprendre" fait référence à "se tenir" (terme) et à "ne pas comprendre" et "comprendre" (concept).

Il est évident que celui qui prononce un discours, par exemple, doit tenir compte des deux théories des signes : par exemple, celui qui parle de l'Islam évoque chez certains auditeurs/lecteurs des "associations" (paradigmes) qui peuvent avoir un effet défavorable, d'autant plus que la guerre du Golfe (02.06.1990 / 01.03.1991) a laissé à certaines personnes des sentiments et des souvenirs désagréables.

***Théorie générale de l'information*** -- A.J. Ayer (1910/1989 ; analyste du langage) a souligné la généralité, dans l'univers, du processus d'information.

La nature inorganique échange de la matière, de l'énergie et de l'information (les prescriptions ("instructions") ou "idées" (comme dirait Platon) cachées, à l'œuvre dans la matière et l'énergie).

La nature organique (plantes, animaux, hommes) élève ce processus général à un niveau supérieur : le veau, qui vient de naître, est "informé" de telle sorte qu'il recherche "instinctivement" le pis de sa mère pour téter du lait, du lait chaud.

La nature humaine - dit Ayer - échange non seulement des informations commerciales, mais aussi des souhaits, des ordres, des humeurs, voire des erreurs.

**En conclusion, la** communication est un processus omniprésent, dont nous analysons, en rhétorique, le type humain. *Cfr. Pierce, Symbols and Signals*, 11 (qui souligne ce point).

### ***Deux principaux types de communication.***

*G. Fauconnier, Théorie générale de la communication*, souligne la fréquence - ces dernières années - des théories de la communication.

#### ***a. Phénoménologie***

La méthode descriptive d'Edm, fortement orientée vers la psychologie. Husserl (1859/ 1936 ; fondateur, au sein de l'école autrichienne, de la phénoménologie intentionnelle ou description des phénomènes.

En outre, la méthode globale ("Verstehende", méthode globale,-- fondateur : Wilh. Dilthey (1833/1911 : *Method der Geisteswissenschaften*)), qui tente de pénétrer jusqu'à son "âme" (esprit, sujet) à travers les signes d'expression que présente un être vivant.

Par exemple, *M. van Schoor, Bestaanskommunikasie*, Bloemfontein, 1977. Ici, l'échange de messages est une affaire de personnes engagées dans des situations intersubjectives et sociales : un "communicateur/communicatrice" communique quelque chose (message, annonce) dans un "médium" (code, signes), dans lequel la communication est contenue (mots, gestes), à un "récepteur/destinataire". La "communication" est ici exprimée en termes de "rencontre" (connaissance entre personnes).

#### ***b. Les techniques modernes de communication de l'information***

La communication électrique (et son analyse technologique) - inspire une théorie répandue de la communication (qui joue un rôle dans le cognitivisme, entre autres).

Il ne s'agit pas ici de personnes vivantes qui font connaissance, mais de machines : la "source" (l'émetteur) d'un "message" "code" (convertit en caractères), selon un "code", des informations que le "destinataire" (le récepteur) "décode" (c'est-à-dire comprend à partir du langage textuel transmis). La "communication" est ici techniquement et mécaniquement exprimée en termes de "codage/décodage".

### ***Approche éthologique.***

*Échantillon bibliographique.*-- A. Haymer, *Vocabulaire ethnologique (Allemand/ Anglais/ Français)*, Berlin / Hambourg / Paris, 1977, 191s.

La biologie comportementale - éthologie - identifie les moyens de communication entre les animaux et les humains. La communication (y compris l'interaction) comprend des actions tactiles - la mère animale s'occupe de ses petits en les touchant, des actions chimiques - les odeurs qui, par exemple, sont dégagées par les deux corps pendant l'accouplement, - des actes optiques - l'œil remarque le mouvement et le mimétisme -, acoustiques - le cri de la femelle est remarqué par l'ouïe du mâle.

***En conclusion***, l'éthologie est un aspect d'une théorie généralisée de l'information : par le toucher, l'odorat, la vue, l'ouïe, l'animal et l'homme échangent des informations au niveau biologique de la vie.

### ***Approche psychodramatique.***

Jacob L. Moreno (1889/1974) a fondé la psychothérapie de groupe.

***Échantillon bibl.*** -- J. Moreno, *Gruppenpsychotherapie und Psychodrama (Einleitung in die Theorie und die Praxis)*, Stuttgart, 1973-2.

Il distingue trois révolutions psychiatriques :

1. Philippe Pinel (1745/1826 ; *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie* (1801)), préconise, au lieu d'un traitement impitoyable des aliénés, un "traitement doux" de ceux-ci. "Pinel libère les aliénés de leur condition enchaînée" ;

2. Sigmund Freud (1856/1939 Psychanalyse) a fondé la psychothérapie proprement dite, stricto sensu, à côté du traitement médical unilatéral ;

3. Moreno, avec sa sociométrie, sa sociatrie (psychiatrie par la communication sociale) et son psychodrame (jeu avec les problèmes), a remplacé - à partir de 1914 environ - la psychothérapie individuelle unilatérale.

Moreno : "Le groupe thérapeutique est (...) non seulement une branche de la médecine et une forme de société, mais aussi le premier pas dans le cosmos". (O.c.,3f.).

Il utilise les termes "cosmos" et "cosmique" pour indiquer que l'homme n'est pas seulement dans la société (sociatrie), mais aussi - comme le souligne aujourd'hui le holisme (dans le New Age, par exemple) - dans l'ensemble du cosmos (univers). Apparemment, l'(hyper)sensibilité (la perception claire) joue un rôle clé dans ce domaine.

### ***Communication cosmique***".

1. Moreno, bien sûr, comme tout le monde, part de la forme normale de communication "conversationnelle" ("dialogique", dit-il), qui utilise un langage logico-pathétique.

2. “Le langage - quelle que soit son importance dans le développement des individus et des groupes - n’est toujours que la forme essentiellement logique (...) de la compréhension.

C’est ce qu’affirme Moreno.

a. Dans le monde du bébé et de l’enfant, les -facteurs non linguistiques -jouent un rôle majeur.

b. Dans ce que l’on appelle les groupes, on a désigné comme méthode un type de communication qui va au-delà du langage.

**Conclusion :** “Le langage ne représente qu’une partie de l’ensemble de la psyché”. C’est ce que dit Moreno. La “communication cosmique” est à nouveau un élément d’une théorie généralisée de la communication.

***Modèle d’application : “C’était comme une catharsis ;***

O.c., 14f.-- Jeune médecin, Moreno a fondé le Stegreiftheater (1921), -- à Vienne. “Afin de tester les possibilités thérapeutiques qui résident dans un vécu bien structuré des conflits de l’âme sous la supervision d’un médecin. Une jeune actrice était à son meilleur dans les rôles de saintes, d’héroïnes, de douces figures romantiques. Un poète de théâtre l’a épousée. Un jour, le mari se plaint que son mariage est insupportable : l’ange apparent de la femme s’est transformé en une véritable mégère.

Ce à quoi Moreno a répondu : “Si on leur faisait jouer le rôle de la marguerite des rues, par exemple”. “Elle jouait le rôle avec une telle authenticité que les gens ne les reconnaissaient pas (O.c., 15). Le public était même fasciné.

Le mari a alors observé que les accès de colère diminuaient en nombre et en durée. “Elle se met souvent à sourire soudainement lorsqu’elle pense à des scènes similaires dans lesquelles elle a joué un rôle” (ibid.).

À plusieurs reprises, elle sourit avant même que l’attaque ne se produise “weil sie genau weisz wie er sich abspielen wird” (parce qu’elle sait exactement comment la crise de colère va se dérouler).

Moreno : “C’était comme une catharsis”.

(“Katharsis” est

a. au sens sacré, un acte occulte qui purifie et élève à un plan supérieur,

b. dans un sens théâtral, le sentiment de libération après une pièce de théâtre qui a été appréciée).

Moreno a persévéré : il a donné à la femme des rôles à jouer qui correspondaient parfaitement à sa situation conjugale. Le mari a ainsi pu mieux comprendre la vraie nature de sa femme. Il est immédiatement devenu plus patient.

Puis Moreno leur a proposé de jouer ensemble : le couple a improvisé des dialogues qui reflétaient leurs problèmes respectifs (famille, événements de l’enfance, souhaits, projets).

Quelques semaines plus tard, la discorde conjugale était revenue, - oui, le public vivait la catharsis.



#### **Exemple 4.-- L'approche pragmatique. (33/38)**

**Échantillon bibliographique.--** Fr. Latraverse, *La pragmatique (Histoire et critique)*, Bruxelles, Mardaga, 1987 (discute de l'aspect orienté vers le but et le résultat des actes de langage au sein de la sémiotique et aussi - plus généralement - de la logique et de la logique appliquée) ;

H. Stachowiak, hrsg, *Pragmatik (Handbuch pragmatischen Denkens)*, Hambourg, F. Meiner, 1989. Ce dernier ouvrage est le volume III, après les volumes I et II (qui sont historiques).

Aristote, *Rhétorique, II*, in fine, parle notamment de ce qu'il considère, dans sa perspective, comme le moyen par excellence d'insuffler aux gens une certaine "conviction purement rhétorique".

#### **L'enthousiasme.**

**Échantillon bibliographique--** J. Sprute, *Die Enthymemtheorie der aristotelischen Rhetorik*, Göttingen, Vandenhoeck / Ruprecht, 1982.-- "Enthumema" signifie "tout ce qui est dans l'esprit".

D'où : tout ce qui est non-dit, oui, inconscient ou subconscient.

Syllogiquement parlant : discours de conclusion dont celui qui le récite laisse de côté au moins une partie (subvertit). Selon Aristote, de tels discours de clôture concis sont beaucoup plus acceptables pour un certain public que de longs "raisonnements" qui paraissent superflus.

#### **Le "travail ouvert" d'Eco.**

Umberto Eco, *L'œuvre ouverte*, Paris, Seuil, 1965.-- Eco (1932/2016 ; sémioticien) affirme que les œuvres baroques (+/- 1560/1660), mais surtout un certain nombre d'œuvres d'art plus récentes présentent une "ouverture", c'est-à-dire une sensibilité à l'ambiguïté, et ce dans leur structure même. On pourrait transformer le titre de son livre en "*La structure ouverte*".

**Modèles appliqués...** P. Boulez, *Troisième sonate pour piano* : les quatorze parties peuvent - comme un jeu de puces - être " combinées " à volonté par les interprètes ; leur " configuration " est ainsi libre.

*Mallarmé, Livre* : le lecteur peut disposer les chapitres à sa guise.

*Les "sculptures mobiles" de Calder* : chaque partie est libre et peut être poussée avec les autres.

Il en va de même pour les romans de James Joyce.

Eco appelle cela "la richesse d'une œuvre". Une "richesse" qui fonctionne avec une structure fixe ne se manifeste pas naturellement. Ce qui n'empêche pas cette dernière d'être ouverte à de nombreuses interprétations (perspectivité).

**En conclusion** : que ce soit par le biais d'une structure ouverte ou fermée, toute personne qui destine quelque chose

pour un autre être humain, trouvera le moyen de faire de cet autre être humain un créateur de sens. Avec Eco, outre le fait de donner du sens (c'est-à-dire de percevoir avec précision ce que l'auteur veut dire), c'est la recherche du sens ('hineininterpretieren') qui prévaut naturellement.

Dans le cas de la structure libre, la réception de l'œuvre est centrale. La pragmatique est immédiatement plus "orientée vers la réception" que dans le cas de la structure fermée. Ce qui nous amène à la théorie de la réception, qui est essentiellement ce que toute pragmatique devrait être.

### **Réception**

*G.I. Schweikle, Metzler Literaturlexikon*, Stuttgart, 1984, 365 (Rezeption), nous apprend que la "réception" a deux significations.

1. Un sens plus ancien (littératologie comparée), : la diffusion et l'effet (après) d'une œuvre.

2. Depuis +/- 1965 : l'accueil préparé par le lecteur. C'est surtout dans ce sens que nous utilisons ce terme.

**Échantillon bibliographique.--** *W. Reese, Literarische Rezeption*, Stuttgart, Metzler, 1980 (l'histoire située avant +/- 1965 : théorie marxiste (F. Mehring, K. Kosik), théorie structuraliste (école Prager), théorie herméneutique (Gadamer) etc. );-.

*R. Segers, Het lezen van literatuur (Een inleiding tot een nieuwe literatuurbenadering)*, Baarn, Ambo 1980 (l'événement global qui implique à la fois la présentation d'une œuvre et son traitement par le public, -- avec l'accent sur la réception) ;

*G.Grimm, Rezeptionsgeschichte (Grundlegung einer Theorie)*, Munich, Fink, 1977 (y compris le problème de la relation entre l'intention de l'auteur et la réception) ;

*M. Buursink, et al, De wetenschap van het lezen (Dix ans de théorie de la réception littéraire)*, Assen / Amsterdam, Van Gorcurr 1978.

### **Note.-- La Konstanzer Schule.**

Les professeurs de l'Université de Constance, H.T. Jauss et dans sa lignée W. Iser, ont introduit la nouvelle branche de la littératologie, qui a depuis déclenché un véritable engouement. Avec tout un ensemble de théories et de notions parfois hyper-sophistiquées, restons-en à une analyse assez simple.

### **Lecture rapide du japonais.**

**Échantillon bibliographique.--** *A. Lacroix, Elle peut lire 200 pages par minute !*, in : *Madame Figaro (Spécial Japon)*, Ed. internat, No. 163, 05.12.1986, 130/132, 134, 136.

Il est connu que, par exemple, Napoléon et Kennedy étaient des lecteurs rapides. Mais ce que montre la nouvelle méthode japonaise de lecture de l'accélération, fondée sur la tradition, dépasse étonnamment ce que nous, Occidentaux, savons.

### **1.-- Yokohama (Tokyo).**

Dans la salle de classe, on n'entend que le silence. Les élèves - le dos parfaitement droit sur la chaise, les yeux fermés - se concentrent.- Pour chaque élève/étudiant, sur un chevalet, une feuille de papier blanc avec un point noir au milieu.- - Les élèves se taisent.

“Yooo ?” (“Prêt ?”).-- “Hai !” (“Allez-y !”).-- Le professeur appuie sur le chronomètre : cinquante regards sombres (...) s'aspirent au point (...). Sans broncher. Avec des yeux fixes. (...) Dans un silence toujours complet. Entre-temps, le temps passe (...).

“ Le nom de cet exercice : “ Exercice de concentration en un seul point pour les débutants en lecture rapide “.

Les précédentes méthodes de lecture rapide provenaient des Etats-Unis et de la France (+/- 1965) : elles permettent une lecture trois à quatre fois plus rapide que la moyenne.

La méthode japonaise permet de multiplier par soixante à soixante-dix la vitesse du processus : par exemple, quatre livres de deux cent cinquante pages chacun en huit minutes. Voyons quel résultat cela peut donner.

### **2... Miki, la jeune fille de 14 ans.**

La N.H.K. (télévision nationale japonaise) ouvre ses caméras sur Miki. Un livre de deux cents pages est ouvert devant elle. -- Les yeux sont soudainement fixes, -- très grands ouverts. La pupille se dilate (...) et se met à bouger à toute vitesse : de bas en haut, de gauche à droite. Pendant ce temps, les pages défilent (.). Juste une minute : Miki ferme le livre, ferme les yeux un instant. Je les ai ouverts : “C'est l'histoire d'un écrivain...”.

**Conclusion :** Niki a une capacité de lecture de 60 000 à 80 000 lettres par minute. Cela la place entre le deuxième et le premier degré de la lecture rapide (...).

**Interprétation.** La grande différence entre notre lecture et la lecture “orientale” est le rétablissement, au niveau actuel, des méthodes de méditation ancestrales. -

Une interprétation dit que notre esprit, grâce aux ondes alpha, est tout à fait réceptif : tout entre et la mémoire est comme un papier buvard qui absorbe et stocke tout.

C'est d'*ailleurs* typique de ce qu'on appelle aujourd'hui le “New Age”, c'est-à-dire le rétablissement de méthodes archaïques dans un cadre moderne et postmoderne.

Nous avons immédiatement à l'esprit le principe de base de toute “réception” : la lecture, la lecture rapide dans notre monde de textes.

## ***La “réception”, vue sous l’angle phénoménologique.***

***Échantillon bibliographique :*** Edm. Husserl, *Die Idee der Phänomenologie (Fünf Vorlesungen)*, La Haye, Nijhoff, 1950 ;

*Alph. de Waelhens, Existence et signification*, Louvain / Paris, 1958 ;

*Arn. Metzger, Phänomenologie und Metaphysik (Das Problem des Relativismus und seiner Ueberwindung)*, Pfullingen, Neske 1966.

### ***L’intentionnel. La “phénoménologie***

(origine : l’école autrichienne) peut être caractérisée comme suit :

**a.** Il y a le donné, le “phénomène” (grec ancien : “*phainomenon*”), c’est-à-dire ce qui est immédiatement donné (évident, apparent) ;

**b.** Il y a le “sujet”, quelqu’un qui remarque, “perçoit” (“fait l’expérience”) de ce qui est donné.

De la “rencontre” (réunion) des deux - objet et sujet - naît la conscience, du donné, -- dans le langage du Moyen Âge “de intentio”, l’orientation de l’attention (conscience) vers le donné. Sur cette base du “donné immédiat” (l’“immédiateté”), on peut concevoir le concept de “représentation”, de description du phénomène, ou, simplement, de “phénoménologie” (en grec : le “logos”, le surgissement, du phénomène).

***Modèle appliqué...*** Revenons sur Miki, la jeune japonaise de quatorze ans qui lit à un rythme accéléré :

**a.** le phénomène (sur lequel son attention est focalisée) est le texte du livre qu’on lui a donné ;

**b.** le sujet est lui-même, qu’il soit ou non un lecteur méditatif (c’est-à-dire qu’il observe ce qui est imprimé).

La rencontre, méditative ou non, du texte et de la lectrice est la source d’information, l’apprentissage de la vérité sur quelque chose (dans ce cas : le texte).

Ce qu’elle dit - cela sera discuté explicitement plus tard. - peut être appelé un “rapport”. Il s’agit d’une “phénoméno.logie”, qui fait apparaître le phénomène.

Note--Relire E.R. 09 (“Hot of the needle”) : on peut se demander quelle valeur peut avoir un tel rapport.

**1.** Avec un enfant de quatorze ans (avec le manque de maturité),

**2.** après une “lecture” aussi accélérée (avec l’absence de clarification).

### ***La poésie comme “phénoménologie” ;***

Dans le cas de Miki, le phénoménologue est le lecteur. Mais considérons le cas de l’auteur du texte : un poète peut-il, par exemple, dans un poème

**a.** un phénomène

**b.** dépeindre, décrire ou (s’il s’agit d’un événement) raconter son essence (= “forme d’essence”, “*eidos*”, c’est-à-dire ce qui le distingue du reste de la réalité) ?

**Échantillon bibliographique--** H. Kimmerle, *Rainer Maria Rilke et la phénoménologie (Sur la coopération de la poésie et de la philosophie à une époque pauvre)*, in : *Tijdschr.v.filos.* 49 (1987) : 2 (juin), 275/ 296.

**Soit dit en passant**, “temps dérisoire” est un terme heideggerien, c’est-à-dire “dürftige Zeit”. Après - ce que Heidegger appelle avec Nietzsche - “la mort de Dieu”, c’est-à-dire le fait que les temps modernes et surtout postmodernes ne prennent plus au sérieux les valeurs occidentales ancestrales (la crise des valeurs établies, des idées, des idéaux et des “valeurs”).

R. M. Rilke (1875/1926 : poète autrichien) était, entre autres dans ses poèmes, sensible à l’évolution des mentalités, -- non sans nostalgie d’une culture unie autour des mêmes valeurs. Ainsi, ce “temps dérisoire” signifie “crise de la culture de la valeur”.

Kimmerle définit la “phénoménologie” comme une description telle que

a. d’un fait (et de son “être”)

b. Une “image” (représentation) apparaît dans l’esprit.

Il donne **comme exemple** *Der Panther (Im jardin des Plantes, Paris)* -- “Sein Blick ist vom Vorübergehen der Stäbe - so müd geworden, dass er nichts mehr hält. - Il est comme s’il y avait des tas d’endroits et que dans ces endroits, il n’y avait pas de monde. Le petit groupe de gens qui ont des problèmes graves et qui s’enfoncent dans une crise extrême, est comme une danse de l’artisanat vers un milieu, dans lequel se trouve une grande douleur. Nur manchmal schiebt der Vorhang der Pupille sich lautlos auf (dann geht ein Bild hinein, - geht durch der Glieder angespannte Stille) - und hört im Herzen auf zu sein”. (*R.M. Rilke, Ausgewählte Werke*, 1, S. 172ff.).

**Traduit** : Son regard s’est tellement lassé du passage des barres qu’il ne retient plus rien. Pour lui, c’est comme s’il y avait mille barreaux et derrière mille barreaux, pas de monde. - La démarche douce de pas souples et forts qui tournent dans le plus petit cercle est comme une danse de force autour d’un centre, dans lequel, étourdi, il y a une grande volonté.- Parfois le rideau de la pupille glisse silencieusement (alors une image entre, traverse le silence tendu des membres) et cesse d’exister dans le cœur.- Ainsi Kimmerle traduit.

Kimmerle ajoute : “ Presque rien n’est mentionné sur l’apparence de la panthère. La pupille est la seule partie du corps mentionnée.

Et pourtant, nous voyons clairement devant nous la panthère dans sa cage. Et en même temps, nous voyons la tristesse et la résignation de sa captivité.

Comment - ce que veut Rilke - pourrait-il mieux réussir à montrer la vie intérieure des choses ? Comment pourrait-on mieux décrire l'essence de la panthère dans la cage ? C'est certainement ce que Husserl (*note* : Edm. Husserl (1859/1938 ; fondateur de la phénoménologie intentionnelle) a toujours voulu : donner une description qui donne à notre esprit une image de l'être". Autant pour Kimmerle sur la pente strictement phénoménale.

Mais il va plus loin : toute une culture est, très brièvement, typifiée dans *Der Panther...* " Si Rilke est avec les choses dans sa description, les personnes sont néanmoins impliquées.

Qui a capturé la panthère, l'a mise dans sa cage et en a fait un objet de convoitise ? L'homme a fait que la panthère n'est plus ce qu'elle est en elle-même.

La tristesse de son existence reflète quelque chose de la mélancolie de toutes les choses qui ont été privées par l'homme de ce qu'elles sont en elles-mêmes, des objets fabriqués, et qui dans leur être intérieur montrent cet appauvrissement et cette mutilation de leur être réel. Les choses ne sont plus ce qu'elles étaient : la gravité, la force et l'éternité, la mesure de l'adéquation (*note* : adaptée) de l'homme par rapport à la grandeur des événements.

Avec les choses, les gens sont aussi "die Schwindenden", ceux qui dépérissent. Le contrôle de la nature se transforme en une perte de l'essence des choses et des personnes, du monde.

Nommer les choses dans le poème est le seul moyen de les sauver, de sauver ce qui peut encore l'être. Le "Weltgehalt" (*note* : l'emprise sur le monde) ainsi saisi a le mode (*note* : expression heideggérienne pour "mode d'être") du "Weltverlust" (*note* : le décrochage du monde).

L'être que le phénoménologue était si désireux de voir s'avère être un non-être". (A.c., 292/293).

### ***Somme finale.***

- a. Miki a donné une phénoméno.logie du texte.
- b. Le texte de Rilke a donné une phénoméno.logie d'une réalité.
- c. Kimmerle donne une "phénoméno.logie" (très courte, bien sûr) de la phénoménologie rilkenne.

Piège à zéro sémantique : le tigre dans sa cage. Le langage des objets : le texte de Rilke. Méta-langage : le texte de Kimmerle sur le langage objet.



### **Exemple 5 : L'approche interprétative. (39/46)**

Nous utilisons délibérément le terme “théorie de l'interprétation” car nous avons deux “grandes” théories de l'interprétation, la théorie peircienne de l'interprétation et l'Hermeneutik diltheyenne.

#### **Échantillon bibliographique..**

1. W.B. Gallia, *Peirce et le pragmatisme*, New York, Dover, 1966 ;

Theresa Calvet de Magalhaes, *Signe ou symbole (Introduction à la théorie sémiotique de C.S. Peirce)*, Louvain-la-Neuve, 1981 ;

K.-O. Apel, Hrsg, *Charles S. Peirce, Schriften I (Zur Entstehung des Pragmatismus), Frankf.a.M. 1967, Schriften II (Vom Pragmatismus zum Pragmatizismus)*, ibid. 1970,

*Philosophie*, Ed. de Minuit, Paris, 10 (1986 printemps), *La métaphysique de Peirce (numéro spécial)*.

2. Z. H. Diwald, *Wilhelm Dilthey (Erkenntnistheorie und Philosophie der Geschichte)*, Göttingen, Musterschmidt, 1968,

O.Pöggeler, Hrsg., *Hermeneutische Philosophie (Texte von Dilthey, Heidegger, Gadamer, Ritter, Adel, Habermas, Ricœur, O. Becker, Bollnow)*, Munich, Nymphenburger Verl., 1972 ;

P. Ricœur, *Le conflit des interprétations (Essais d'herméneutique)*, Paris, Seuil, 1969.

W. Biemel, *Zeitigung und Romanstruktur (Philosophische Analysen zur Deutung des modernen Romans)*, Freiburg/Munich, Alber, 1985, nous apprend un des aspects les plus pressants de l'“interprétation”.

Dans l'esprit heideggerien, Biemel dissèque cinq romans dans lesquels le “temps” est interprété différemment à chaque fois.

A. Stifter, *Der Nachsommer*, donne l'impression que le temps se répète.

G. Flaubert, dans *Madame Bovary*, fait référence au “temps” comme à un avenir, que l'on prévoit, mais qui s'avère être un destin sans signification.

Th. Mann, dans *Der Zauberberg*, caractérise le “temps” comme contrastant avec le calcul quotidien du temps Le temps enchante, mais affaiblit le calcul quotidien du temps.

W. Faulkner, *A Fable*, fait apparaître le “temps” comme une présence omniprésente qui permet de s'élever au-dessus du moment présent pour regarder l'histoire.

M. Vargas-Llosa, *La casa verde*, considère le “temps” comme une accumulation de choses entrelacées et simultanées, sans structure historique.

1. même temps.

2. des interprétations non similaires. Ambiguïté de l'heure, par exemple. mais de presque toutes les données.

Le pire, c'est que plus d'un proposant pense donner un sens au “temps”. Deux types de sens, d'interprétation.

### ***Nominalisme / Réalisme.***

Remarque : le “terme” temps est le même dans les cinq romans, mais le “concept” qu’il désigne n’est pas le même.

Quel Euripide de Salamine (-480/-406 ; troisième grand dramaturge, familier d’Anaxagore de Klazomenai et de Socrate d’Athènes), Foin. 499f., le fait dire :

“Si le “bon” et le “sage” étaient les mêmes partout, il n’y aurait pas de dispute entre les gens. En fait, cependant, seuls les mots que les gens utilisent sont communs, alors que leur signification varie d’un endroit à l’autre”.

**1** Le nominaliste (qui s’en tient au “nomen”, le terme) estime qu’il n’existe pas de concepts généraux prouvables. Il n’existe que des “noms” généraux.

**2.** Le réaliste, cependant, est bien conscient que les “noms” sont interprétés très différemment, voire contradictoirement (en cela il est d’accord avec le nominaliste), mais il maintient qu’il y a bien des concepts généraux qui circulent sous différents noms. Mais il observe à son tour que ces concepts généraux sont ensuite interprétés différemment.

**3.** Qu’est-ce qui a poussé un Platon d’Athènes à décider que ce qui constitue la base de la compréhension, l’unanimité, qui est dans une certaine mesure indéniable, ce sont les “idées”, c’est-à-dire les modèles des données, qui sont interprétés à la fois en termes différents et dans des concepts différents. C’est la théorie des idées de Platon.

Aujourd’hui encore, cette triade - Nominalisme / Réalisme / Idéologie - est toujours d’actualité. C’est le signe que l’homme est un signifiant, un interprète et un interprète des choses. Surtout à notre époque post-moderne, caractérisée par des situations multiculturelles, ce caractère d’interprétation est frappant.

### ***La théorie de l’interprétation de Peirce.***

L’homme est, selon Peirce, “un interprète”. Dans le sien : *La fixation de la croyance, dans : Popular Monthly* xii (1877), 1/15, il explique comment, entre autres, quatre types distincts d’interprétation -- Vu leur importance pour la rhétorique pragmatique -- celui qui prépare un texte pour ses semblables ferait bien de tenir compte de ces types -- en voici une brève esquisse.

#### ***1.a. L’idiosyncrasie .***

La “ténacité” est l’attraction principale : l’obstiné interprète les opinions ou les faits objectifs des autres sur la base de ses propres préjugés, c’est-à-dire de ses suppositions individuelles. On ne “reçoit rien” qui ne soit pas conforme à ces “hypothèses” singulières (pour parler platoniquement). En fait, l’idiosyncrasique n’écoute même pas ! Il s’informe de manière unilatérale.

### ***1.b. l'Autoritaire***

L'“autorité” est la préposition. Remarque : en néerlandais, “rechtzinnig” n'est pas synonyme de “sincère” (une qualité subjective par laquelle on dépense ce que l'on a). Ainsi le traditionaliste : “Il en a toujours été ainsi”.

Les gens instruits - “orthodoxes” ou droits - sont guidés par un présupposé, une doctrine : ce que Marx, Mao, Hitler, Mussolini, etc. ont enseigné est “vrai” ! Si l'on veut en tirer quelque chose, il faut partir de leurs préjugés collectifs. -- en fait, c'est une forme de volonté. Seulement qu'ici l'autre prime, alors que l'égoïste se donne la priorité à lui-même.

### ***1.c. Le préféré.***

“ A priori “, c'est ce que l'on met en avant avec obstination ou droiture. La seule différence est que l'on reste sensible aux opinions de ses semblables ; en effet, le penseur “apriori” se trouve surtout dans les endroits où le libre dialogue et la discussion sont prioritaires. Des arguments sans fin “en toute liberté d'opinion” font oublier ne serait-ce qu'une partie du sujet traité.

Cela est particulièrement évident dans la recherche fondamentale qui s'éternise et qui mène à la crise fondamentale dans laquelle nous vivons. La “préférence” de chacun (identifiée à ce que la “raison” ou autre commande clairement) est décisive. Pas de consensus.

## ***2. L'étude scientifique***

La permanence externe, indépendante d'un seul sujet d'enquête et donc la preuve récurrente - durable - est la norme. Pas ce qui vient de l'intérieur. Extérieur”, externe, c'est-à-dire situé en dehors du sujet et de ses présupposés non examinés. Ici, l'essence et l'existence du soi donné est, objectivement parlant, le présupposé.

Les opinions bizarres, intéressées et préférées sont, au mieux, des hypothèses qui doivent être testées par rapport à des données “externes”, situées en dehors de ces opinions.

Les personnes à l'esprit scientifique ne se laissent convaincre que par des résultats de recherche solides, testables à maintes reprises. Ce qu'Hérodote appelle l'“historia”, la recherche, est la seule prémisse de ce qu'il appelle le “logos”, le texte, ce qui est dit sur la matière elle-même. Ou avec Husserl “zu den Sachen selbst” est la devise.

### ***Herméneutique.***

La théorie de l'interprétation de Peirce, telle que nous l'avons brièvement évoquée, n'est qu'une partie d'une théorie générale de l'interprétation.

Voir également la R.E. 29 (théorie générale de l'information, complétée par les R.E. 31, 32). Peirce considère l'ensemble de la réalité comme un réseau incommensurable de transmissions d'informations auxquelles répondent les interprétations.

Quand une plante est exposée à la lumière, elle réagit... avec son type d'interprétation : le tournesol tourne son "visage" vers la lumière du soleil.

***Échantillon bibliographique.--*** H. Arvon, *La philosophie allemande*, Paris, 1970, 116/118.

#### ***1. L'herméneutique comme science auxiliaire.***

Traditionnellement et encore aujourd'hui, l'herméneutique est une science auxiliaire du droit et de la théologie : les textes anciens - textes juridiques, textes bibliques - issus d'un passé - d'une culture révolue - doivent être réinterprétés, c'est-à-dire interprétés de façon nouvelle, pour être applicables ultérieurement.

Comment devrions-nous, par exemple, interpréter les textes évangéliques dans le cadre de notre multiculture post-moderne ? La Bible, par exemple, est-elle toujours le seul livre sur lequel on jure, ou les textes des Védas indiens, par exemple, sans renier la Bible, ont-ils aussi une valeur pour nous - même sur le plan évangélique ?

En d'autres termes, devons-nous interpréter la Bible de manière exclusive (exclusivisme) ou inclusive (inclusivisme) ?

#### ***2. L'herméneutique comme méthode générale.***

Depuis Dan. *Schleiermacher* (1768/1834 ; *Dialektik* (1839)), "herméneutique" devient le nom de toute une philosophie : l'épistémologie devient la théorie de l'interprétation. Il souligne que la "Verstehen" (compréhension) - l'interprétation - d'un texte ou même d'un pré-texte (stade zéro sémantique) n'est complète que lorsque le message (contenu, information) est incorporé ("intégré") dans la vie entière de l'interprète.

En d'autres termes, un fait - y compris un texte - se situe dans la philosophie de la vie telle que conçue par le romantisme (allemand).

Cfr. Vitt. Santoli, *Philologie und Kritik (Forschungen und Aufsätze)*, Bern/Munich, 1971, 83/101 (*Philologie, Geschichte und Philosophie im Denken Friedrich Schlegels*)

Depuis lors, cette interprétation élargie a été adoptée, avec les réinterprétations nécessaires, par l'École historique, dont le fondateur est F.K. von Savigny (1779/1861 ; "par la connaissance en masse des détails "comprendre" le texte et ce dont il s'agit") et par *Wilhelm Dilthey* (1833/1911 ; *Einleitung in die Geisteswissenschaften* (1883). Elle vit intensément jusqu'à ce jour.

Bien que la théorie de l'interprétation de Peirce soit plus large (elle est cosmique), il convient de noter que Peirce lui-même est fortement dépendant de Jos. Schelling (1775/1854), le plus éminent penseur romantique, qui a influencé toute cette approche.

***Rhétorique / herméneutique.***

***Échantillon bibliographique.-- Kl. E. Welker, Die grundsätzliche Beurteilung der Religionsgeschichte durch Schleiermacher, Leiden/ Köln, 1965, 23/32 (Hermeneutik).***

Schleiermacher définit la rhétorique comme "l'habileté à présenter correctement ses propres contenus de pensée" (o.c. 26) ; l'herméneutique, par contre, est "la compréhension d'un contenu de pensée" (o.c., 17), "l'habileté qui consiste à comprendre correctement ce qu'un autre dit" (ibid.),--non sans l'aide de la grammaire, de la dialectique, de la théorie de l'art, des sciences humaines (o.c., 25).

***La clarté comme logique appliquée.***

***Échantillon bibliographique I.M. Bochenski, Philosophical methods in modern science, Utr./Antw., 1961, 93/95 (Deux formes fondamentales de la conclusion).***

Suivant les traces de W. St. Jevons (1835/1862) et de J. Lukasiewicz (1878/1956), Bochenski soutient que tous les arguments sont réductibles à deux types logiques de base.

1. Déductif : si A, alors B (= hypothèse comme axiome) ; bien, A ; donc B.
2. Réductif : si A, alors B (= hypothèse) ; bien B ; donc A.

Jetez un coup d'œil aux types de raisonnement - types d'interprétation que Peirce décrit.

1. Les volontaires, les volontaires justes et même les préférés raisonnent de manière déductive, mais leurs axiomes sont soit individuellement (volontaires), soit collectivement (volontaires justes), soit individuellement et/ou collectivement discutables.

2. L'esprit scientifique raisonne (interprète) soit de manière déductive (mais de telle sorte qu'il sache que ses propositions ne sont que des axiomes), soit de manière réductive.

Peirce explique ce dernier point comme suit. Un fait, qui suscite l'étonnement, est établi. Par exemple : "Cet enfant apprend mal depuis un certain temps". Si l'on suppose qu'il a regardé trop de télévision pendant un certain temps, ce fait devient "compréhensible" (logique). Il y a donc une raison sérieuse de conjecturer - rien de plus, tant qu'il n'y a pas de test par échantillonnage inductif - que l'hypothèse "regarder trop la télévision" contient une vérité (fournit une information).-- Ceux qui raisonnent de cette façon raisonnent de manière réductrice.

On peut bien sûr aussi étudier les modes de raisonnement et d'interprétation, par exemple, de manière sociologique. Ainsi *Uli Windisch, Le raisonnement et le parler quotidien* (1986). L'auteur utilise la recherche sociologique pour établir comment les gens ordinaires dans nos démocraties occidentales interprètent différemment les choses. Par exemple, en parlant des migrants.

**Note -- Le débat “Erklären”/”Verstehen”.**

En 1858, *Johan Gustav Droysen* (1808/1884 ; connu pour son *Geschichte des Hellenismus* (1877/1870) a lancé le débat, toujours d'actualité, entre spécialistes, sur l'explication scientifique naturelle (en allemand : “Erklären”) et l'interprétation scientifique spirituelle (qui est aussi une forme d'explication, c'est-à-dire de compréhension) (en allemand : “Verstehen”). Il le fait par le biais de son *Grundriss der Historik* (Principes historiques), (un manuscrit).

Avec Droysen et Dilthey commence l'émancipation des sciences humaines (dans laquelle ils sont rejoints par des néo-kantiens comme Windelband et Rickert et par l'historien-penseur anglais R.G. Collingwood).

**a. Expliquer la science**

(rendre compréhensible) est alors appelée explication “causale” (causal). Linguistiquement, cela s'exprime dans des phrases introduites par la conjonction “parce que” : “Parce que cette eau atteint 100° C, elle bout ! “Parce que le voyou fume du haschisch, il délire”. Etc.

**b. Expliquer les sciences humaines**

Verstehen” (méthode de compréhension) s'appelle alors expliquer par des interprétations de la nature humaine. Cela peut être représenté linguistiquement soit par “parce que” (lorsqu'il s'agit de causes inconscientes ou subconscientes), soit surtout par “parce que”.

Ainsi : “Parce que la jeune fille était radieusement amoureuse, elle a bravé la pluie et le vent. Quand elle a vu les nuages s'élever, elle s'est dit : “Qu'est-ce que les nuages peuvent bien faire, pourvu que je le voie !

“Parce qu'il a souffert d'un traumatisme (traumatisme de l'âme non traité) dans son enfance - sa mère était une puritaine stricte - il réagit maintenant si négativement à tout ce qui touche au sexe” (dit le psychanalyste).

Pour plus d'informations : *G.H. von Wright, Explanation and Understanding*, Londres, Ithaca, 1971 ;

*J. Manninen / R. Tuomela, ed., Essays on Explanation and Understanding*, Dordrecht, 1975 ;

*K.-O. Apel, Die ‘Erklären/Verstehen’ - Kontroverse in transzendental-pragmatischer Sicht*, (La controverse “expliquer/comprendre” dans une perspective transcendantale-pragmatique, ), Frankf.a.M., Suhrkamp, 1979.--

Il convient de noter que von Wright et Apel soulignent le consensus entre les partisans de Erklären et Verstehen. Ce qui, à son tour, donne raison au Significi.



**Modèle applicatif.**-- L'explication scientifique naturelle par induction causale (également appelée "induction baconienne" : si la cause, alors l'effet ; bien, l'effet ; donc la cause) et la compréhension des sciences humaines par induction du motif (également appelée "induction des sciences humaines" : si le motif et/ou le motif, alors l'action ; bien, l'action ; donc le motif et/ou le motif) sont toutes deux des explications vraies (elles ont un sens), mais elles s'excluent mutuellement dans une certaine mesure. Ce sont des types de déclarations.

**Échantillon bibliographique -- Ch. Lahr, Logique, Paris, 1933-27, 606.-.**

Par "type", on entend une collection de formes (de vie) qui existent invariablement ensemble, bien que d'un ou plusieurs points de vue, elles s'excluent mutuellement.

*Ph. Kohnstamm, Personality in the Making, Haarlem, 1929, 11/21 ("Comprendre" comme méthode scientifique) :* "Quand j'entre dans une salle de danse moderne, (...) je suis confronté à un problème, je cherche une explication. Je ne comprends pas pourquoi (**note : il faudrait** plutôt dire "pourquoi") la plupart des jeunes gens dans la fleur de l'âge (...) vont et viennent d'une manière aussi sinistre pendant si longtemps au son d'une musique lugubre, avec les signes les plus évidents d'ennui sur le visage.

L'explication la plus évidente de ces mouvements est la suivante.

- a. sous la contrainte d'un pouvoir tyrannique,
- b. pour le plaisir du pain ou
- c. par crainte de graves désagréments, s'avère indéfendable après enquête.

Ces mouvements ne sont pas effectués en cas de force majeure, mais de manière tout à fait volontaire". (O.c., 13). Voilà pour les problèmes de Kohnstamm dans les années 20 de notre siècle (l'essor du Jazz et du Foxtrot).

#### **A. -- Déclaration sur les sciences naturelles.**

Revenons maintenant à la D.E. 21 (théâtre mathématique). La roto copie et les images de synthèse (animation informatique) proposent une explication scientifique : le Jazz et le Foxtrot peuvent désormais être simulés numériquement. Cela offre une et une seule véritable explication.

#### **B. -- Déclaration de Humanities.**

"Ce que je fais vraiment, (...) c'est d'aller parler à ces jeunes pour savoir pourquoi/pourquoi leur comportement a ce cachet - pour moi étrange - J'essaie d'entrer en contact intérieur avec eux (E.R. 36 : rencontre), de vivre leur vie ". (O.c., 13).

**Remarques.** -- Kohnstamm nous met sur la route. --

**A.-- L'expression du moi intérieur comme intermédiaire entre l'expérience et la compréhension.**

**Échantillon bibliographique** -- H. Diwald, W. Dilthey, *Erkenntnistheorie und Philosophie der Geschichte*, (Epistémologie et philosophie de l'histoire), 153/170 (*Der Ausdruck als Mittelglied zwischen Erlebnis und Verständnis*). (L'expression comme voie médiane entre l'expérience et la compréhension).

Dilthey, comme tous les chercheurs en sciences humaines, décrit un comportement, un comportement observable de l'extérieur. Cependant, contrairement aux comportementalistes et aux réflexologues (Pavlov), ils tentent de pénétrer jusqu'à l'intérieur de l'individu ("esprit", "âme", "sujet"). Au moyen de signes, c'est-à-dire les expressions extérieures des imprégnations intérieures.

D'où le triptyque : expérience (de notre prochain) - expression de celle-ci - compréhension (par nous), c'est-à-dire interprétation. - C'est la structure de base de l'herméneutique.

**Note.** - La première impression de Kohnstamm est que "ces jeunes gens agissent sous la "contrainte" d'un pouvoir tyrannique". Si l'on sait que des groupes musicaux invoquent explicitement des esprits (jusqu'à Satan) ou utilisent des moyens paranormaux pour créer de la musique et/ou "capter" le public, alors l'expression "entièrement volontaire" doit certainement, par jugement restrictif, être tempérée par l'expression "entièrement volontaire" qu'ils ne sont pas. Ne vous rappellent-ils pas des personnes possédées ? La science au sens propre n'exclut aucune hypothèse, même si elle est impossible ou difficile à tester. De ce point de vue, les personnes du New Age sont plus avancées. Cf. 16 (inspiration).

Ou on se souvient de E.RF. 18 (Improvisation surréaliste) : la vie de l'âme inconsciente et subconsciente peut également être avancée comme hypothèse. La danse devient alors un "mouvement/mouvement automatique". Encore une fois, involontaire (du moins en partie).

Il s'agit là aussi de l'induction herméneutique, qui tente de pénétrer le monde des motifs (non-conscients) et des mobiles (conscients) par le biais d'un échantillonnage par la compassion.

**B.-- L'axiome de l'essentialité.**

Le chercheur en sciences naturelles - dit Kohnstamm - ne se sait pas "essentiellement égal" à l'eau qu'il considère à distance, avec les lois naturelles comme point de départ.

Le savant spirituel, en revanche, sait qu'il peut faire dans son être intérieur une expérience analogue à ce qu'il peut percevoir, par des expressions, de la vie intérieure de ses semblables. Il sait que les gens peuvent être très différents psychologiquement, socialement, culturellement, et biologiquement.

Pourtant, c'est un axiome, avec des limites, qu'il existe une similitude.

**Exemple 6.-- L'abc - théorie de la personnalité (Ellis / Sagarin). (47/49)**

Nous allons maintenant aborder brièvement un type de théorie de l'interprétation - par ailleurs limitée - à savoir la "théorie ABC".

**Échantillon bibliographique.--** A. Ellis/E. Sagarin, *Nymphomania (Une étude de la femme hypersexuelle)*, Amsterdam, 1965, 137vv. Ce livre donne à la fois la règle (théorie) et l'application (nymphomanie).

**Au fait**, la nymphomane est une femme qui est poussée d'un homme à l'autre.

Caractéristiques : **a.** Manque radical de maîtrise de soi ("Si l'envie me prend, je dois la satisfaire rapidement"),

**b.** L'insatiabilité ("Je dois constamment aller me coucher"),

**c.** Compulsivité ("Même si je le veux, je ne peux pas le maîtriser"),

**d.** La haine de soi ("Je suis une salope").

Voilà le fait - la demande : une explication, naturelle ou spirituelle, du phénomène.

**La structure de la théorie ABC. -- Le schéma de base.**

**A** est un fait à traiter, par exemple une bonne nouvelle, une déception.

**B** est l'ensemble des présuppositions - idiosyncratiques, simples ou également préférées et scientifiques (à classer avec Peirce (E.R. 40)) - qui, inévitablement, régit la réaction, en tout ou en partie.

**C** est l'interprétation.

**Le diagramme** est un diagramme d'incitation (A) / réponse (BC).

Les compteurs - psychologues/psychiatres - distinguent deux types principaux sur la base de l'ambiguïté : le même A (fait) peut susciter une pluralité de BC (hypothèses/réponses)... Ils clarifient.

**I.-- Le bon sens.**

Le terme est utilisé par Ellis et Sagarin eux-mêmes comme "bon sens" (à ne pas confondre avec le "bon sens").

Au point A, j'ai vécu une expérience que je n'oublierai jamais, un événement malheureux. Mais, au point B, je dis : "Je peux faire face à une déception sexuelle grave (par exemple, 'je ne peux pas atteindre l'orgasme'). Je regretterai toujours A, mais je peux le supporter. Conséquence : au point C, je ressens des sentiments tempérés de déception, de regret, d'agacement. Rien de plus.

**II. - La névrose.**

(A) J'ai vécu une expérience que je ne peux pas oublier. (B) Je ne pourrai jamais me remettre d'une telle chose. C'est tellement affreux. Quelque chose comme ça rend une personne sans valeur. (C) Je souffre de crises d'esprit ("émotions") féroces et insupportables - inquiétude, abattement...

(dépression), -- colère, hostilité, -- proie de smartlap (mélodrame). - Les L'auteurs disent littéralement : "Au point B, le névrosé se fait des illusions".

**Conclusion** - Ce n'est pas l'échec/le mauvais jugement (A) seul (une condition nécessaire mais non suffisante), mais les hypothèses irréfléchies (concernant l'échec/le mauvais jugement) (B) qui donnent lieu à l'interprétation selon laquelle la névrose prend la forme d'une nymphomanie (C).

### ***Une liste d'hypothèses.***

Ellis/Sagarin, o.c., 191v., mentionnent un certain nombre de prémisses fausses, qu'ils appellent "idées irrationnelles" (en utilisant le terme "idées" dans le sens typiquement moderne de "conceptions" et non dans le sens platonicien de "modèles de phénomènes réels").-- Par exemple

1. Pour pouvoir se qualifier d'"être humain de valeur", il faut être, à tous égards, capable, adapté et surtout performant.

2. C'est terrible et désastreux quand les choses ne se passent pas comme on le voudrait.

3. Les problèmes et les troubles des autres vous déroutent complètement. Cela ne peut être évité.

4. Dès que quelque chose semble dangereux, que ce soit en apparence ou en réalité, il faut être "terriblement inquiet" à son sujet et penser constamment "ça peut mal finir" :

5. Il n'y a jamais qu'une seule bonne, juste et parfaite solution aux problèmes humains. Il est désastreux de ne pas trouver cette solution parfaite et idéale.

6. Il est plus facile d'éviter certains problèmes de la vie que de les affronter avec courage.

7. Le bonheur d'une personne dépend d'éléments extérieurs à elle : elle n'a que peu ou pas de pouvoir sur ce qui lui cause des soucis et des inquiétudes, des obstacles et des déceptions.

8. Le passé d'une personne est, de manière décisive, déterminant pour son comportement personnel : si quelque chose s'est produit dans ce passé qui a fait une profonde impression, il aura invariablement la même influence.

9. Il est essentiel pour un être humain adulte de jouir de l'estime, voire de l'affection, de pratiquement toutes les personnes d'importance autour de lui.

10. On doit toujours dépendre de quelqu'un. Vous avez besoin d'une personnalité forte sur laquelle vous appuyer.

11. Certaines personnes sont mauvaises... rusées, méchantes. Ils devraient être sévèrement punis pour cette vilénie.

**Conclusion...** "Des phrases ! Phrases ! Phrases qui émergent de l'âme profonde - l'inconscient ou le subconscient (Freud).

### ***L'ABC - théorie logique.***

“Si A et B, alors C”, est l’hypothèse. -- Dans la praxis (= le raisonnement réducteur) de la recherche, cela peut être formulé comme suit : “Si A et B, alors C. Donc (pour rendre C compréhensible) A et B”. Qui peut ensuite être testé par échantillonnage inductif dans la structure “ABC”.

### ***Modèle d'application différent.***

*Léa Marcou, Le goût (Une affaire d'apprentissage), in : Que choisir/Santé (Paris) 1991 : janv., 18/21.*

J’ai toujours été un fan des ris de veau, des rognons et des cervelles. Tout ce qui est à l’intérieur du corps et qui évoque directement l’animal”. dit Monique, une jeune femme. Le dégoût est évident dans son utilisation du langage. En revanche, elle se dit aujourd’hui friande de “fruits de mer” (petites créatures marines) : une chose qu’elle ne voulait pas connaître dans son enfance.

Nicole a une aversion invincible pour les tripes. C’est le cas depuis qu’elle est tombée malade quelques heures après en avoir mangé.

Les sociologues, les psychologues montrent que nos préférences en matière de goût et notre rejet de celui-ci sont influencés par notre famille, voire par toute notre culture, par notre personnalité. (A.c.18).--

**Note --** Nous citons ce texte pour montrer que le terme “B” (les prépositions) est soit lié à des événements - pensez à la mauvaise expérience de Nicole - soit acquis par l’éducation - pensez au changement de goût de Monique - soit, en quelque sorte, issu de l’âme profonde - pensez au dégoût de Monique pour tout ce qui est “l’animal”.

**Conclusion.--** Passer de C (le fait établi : ici “ le goût “) - via la recherche - à A (la mauvaise expérience de Nicole) et/ou B (le dégoût de Monique, l’éducation de Monique) est un travail délicat.

### ***Le terme “B” signifie “mentalité”.***

L’expression “histoire des idées” (mieux : histoire de la pensée) est connue.

En 1960, le spécialiste du Moyen Âge Georges Duby a mis en circulation le terme (histoire des mentalités) (*Histoire des mentalités*, in : *Ch. Samaran, éd., L’histoire et ses méthodes*, Paris, Pléiade, 1960, 937/966).

On peut, en effet, appeler les présuppositions de l’esprit (B) la “mentalité”. Elle devient alors : A (donné : pré-textuel (zéro sémantique), texte (langage objet), théorie (métalangage)) est interprété (C) à travers la mentalité (B).

Le schéma peut sembler un peu boisé, mais il précise clairement la théorie de l’interprétation (Peirce) et/ou de l’herméneutique (Schleiermacher, Dilthey).

### **Exemple 7.-- Apprentissage par suggestion.**

**Échantillon bibliographique.--** P.-C. Jagot, *L'éducation de la parole (Comment convaincre, séduire et captiver par une élocution claire et assurée)*, St. Jean de Braye, 1975 ;

Bertold Stokvis, *Psychologie der suggestie en autosuggestie (Un récit psychologique significatif pour les psychologues et les médecins)*, Lochem, De Tijdstroom, 1947 ;

Mia Kloek-Pie, *Het woord geneest (Suggestie en autosuggestie)*, Lochem, De Tijdstroom, s.d.. Cela nous amène à un nouveau domaine de la théorie de la communication.

### **Deux observations.**

“L'éloquence ne signifiait pas exactement la même chose pour les peuples anciens que pour nous. Ils ne le considéraient pas simplement comme un art du mot, une compétence artistique.

L'essentiel était l'autorité de la parole, sa sagesse et sa puissance, son succès.

La parole “éloquente” du chef du peuple faisait sur l'auditoire une impression de validité absolue ; elle avait de l'autorité parce qu'on sentait qu'elle révélait une loi de la vie. Elle était aussi irrésistible et valide que la loi de la vie elle-même. Ce n'est pas un “son” qui n'existe qu'un instant : une fois prononcé, il perdure.

Il a créé un nouvel état de choses, il s'est transformé en réalité. L'“éloquence” n'était donc rien d'autre qu'une force créatrice, une énergie vitale. Son essence était le mystère de la création et de la vie” (W.B. Kristensen, *Verzamelde bijdragen tot kennis der Antieke godsdiensten*, Amsterdam, 1947, 129).

En d'autres termes, la parole “éloquente” était chargée de “puissance” (grec ancien : “dunamis”, lat. : virtus), cette énergie surnaturelle qui constitue l'infrastructure de la pensée mythique.

Passons maintenant à la sphère biblique : “Le fondement des déclarations de l'Ancien Testament sur “la parole” est la foi en son pouvoir créateur.

L'énoncé d'un mot a toujours un effet ; il donne vie à ce qui est signifié (...). Comme dans l'Ancien Testament, la parole - centrée dans et autour du Christ - fonctionne souvent de manière indépendante (...). (C.A. Kaller, *Parole*, in : B. Reicke/L. Rost, *Dictionnaire biblique - historique*, VI, Utr./Antw., 170, 88, 90).

En d'autres termes, la parole de Dieu est la parole païenne mais élevée à un niveau surnaturel (catharsis).

### **La doctrine de la suggestion.**

Le fondateur de la doctrine de la suggestion est le médecin français A.A. Liébault (1823/1904 ; sur les traces de James Braid (1795/1860), le chercheur de l'hypnotisme). Emile Coué (1857/1926 ; pharmacien français), élève de Liébault, qui a su amener les masses à comprendre sa méthode, a d'abord été ridiculisé par la “science établie”. Ce n'est que lentement que le monde médical, par exemple, a commencé à prendre conscience de la valeur de la méthode Coué.



### ***Suggestion de voiture.***

La suggestion est un processus de communication, c'est-à-dire ce que les Grecs anciens appelaient "kinesis" (lat. : motus), dont le déroulement peut être décrit comme suit.

- a. Un suggérant/ suggestionnaire, une source/diffuseur d'informations, des changements...
- b. une "suggestion" (contenu, message) de c. avec une suggestion.

### ***Deux applications.***

#### ***1.-- Autosuggestion.***

- a. L'autosuggestionnaire / autosuggestionnaire change - en boucle ("réflexif")
- b. un contenu de
- c. avec l'autosuggestion, c'est-à-dire le self.

#### ***2.-- La suggestion de masse.***

O.c., 216/226, Stokvis donne un aperçu : la suggestion de masse est le même processus, mais avec les caractéristiques suivantes

- a. tendance homogène d'une multitude d'individus,
- b. par le fait que leur réunion constitue un facteur décisif.

### ***Description détaillée.***

O.c., 31, Stokvis dit que la suggestion dépend ou non de la "résonance psychique". Il s'agit de la possibilité très répandue d'influence entre les personnes dans la mesure où elles vivent une expérience commune.

Ce qui nous renvoie à l'axiome d'égalité de Kohnstamm (sur 'Verstehen') (E.R. 46).

Mais o.c., 33 ff, Stokvis explique.

1. Le suggérant/suggestionnaire doit être en mesure d'inspirer confiance et foi dans
  - a. la possibilité (l'hypothèse) et
  - b. l'élaboration (un acte avec un résultat, -- aspect pragmatique) de quelque chose comme une "suggestion".
2. Ce n'est qu'alors que la personne suggérée répond aux pensées, aux sentiments et à la volonté du suggérant/suggestionnaire.

***Conséquence*** : le suggéré ressent le contenu comme venant de lui-même. Quel est donc l'élément d'"autosuggestion" qui est présent dans toute suggestion (hétérosuggestion donc).

***Conclusion*** : du point de vue de la source, le suggérant commence par agir de manière hétérosuggestive. De celle qui est suggérée, cependant, elle commence comme hétérosuggestion mais se termine comme autosuggestion : comme dans la télépathie, la compréhension est telle que ce qui est "étranger" est vécu comme "propriété propre",

Ce qui nous renvoie à la "communication cosmique". (L. Moreno ; E RH 31).

### ***Le diagramme logique***

Si nous incorporons le processus de suggestion dans ce qui précède, cela ressemble à ceci.

**A** est le suggérant/ suggestionnaire avec ce qu'il/elle suggère.

**B** est l'“attitude” (suggestibilité, c'est-à-dire la susceptibilité aux processus suggestifs).

**C** est le fait de la suggestion. Nous avons donc à nouveau une forme d'interprétation, déterminée entre autres par les axiomes de la proposition.

Le processus, logiquement : si A et B, alors C,-- Cela semble simpliste, mais nous pensons simplement en (bons ou mauvais) schémas.

### ***Le médecin classique comme paradigme.***

Selon M. Stokvis, le médecin établi est un exemple typique.

Prescrire un médicament, recommander un régime, traiter le patient avec des appareils, prescrire des bains médicaux ou une cure de magnésium : “dans toutes (ces formes de traitement), ce facteur - Stokvis signifie suggestion - joue un rôle majeur”. (O.c., 33).

De plus : “Même l'examen approfondi auquel le patient est soumis au début du traitement contient un fort élément suggestif. L'élément suggestif ne peut être exclu de toute forme de psychothérapie”. (o.c., 34).

**Note.**-- En termes de rhétorique classique : il y a un effet logique -pathétique de celui qui suggère. En termes d'Ellis et de Sagarin : l'influence est “rationnelle - émotive”.

### ***Approfondissement***

Mais les pensées, les sentiments et la volonté de participer ne sont qu'un aspect. - Stokvis explique cela à l'aide d'un type de suggestion, à savoir la suggestion au moyen d'un objet matériel.

Mais attention : la suggestion peut aussi avoir lieu sans aucun objet matériel (pensez au regard (fascination), à l'imposition des mains (magnétisme)).

Écoutons : “Sous la forme d'une ordonnance, le patient reçoit quelque chose qui vient du médecin et qui est matérialisé sous la forme d'un médicament : -- donc littéralement Stokvis. Et encore : “Ainsi, le patient ingère quelque chose des constituants chimiques purs du médicament. Mais, psychologiquement parlant, il ingère aussi quelque chose qui incarne les connaissances personnelles et les pouvoirs mentaux du médecin.

De cette façon, il/elle introjecte quelque chose du médecin, quelque chose de son suggérant/suggestionnaire”. (Ibid.).

### ***Le concept purement psychologique d'“introjection”.***

La réception par le(s) patient(s) - le résultat attendu (pragmatique) - est décrite par le terme “introjection”.

“Ce mécanisme d'introjection est seulement possible :

1. si la personne (malade) s'identifie au médecin, “s'identifie”. Ce n'est qu'alors que ce mécanisme d'introjection et d'identification peut avoir lieu,

2. si le lien existe par sympathie”. (o.c., 34v.).--

En d'autres termes, l'identification et la “sympathie” sont les prémisses de l'introjection, une sorte d'“infusion”, c'est-à-dire le fait de prendre dans son propre “sein” et de traiter la suggestion d'un autre.

### ***Note -- L'explication de l'introjection.***

a. Stokvis se rabat sur la psychologie et en particulier sur la psychologie des profondeurs (o.c., 112v.) : Les valeurs-attractions nécessaires et suffisantes - sympathie, - respect, crainte, - oui, ‘libido’ - envers le médecin traitant surgissent quelque part de l'Eros, c'est-à-dire de la sexualité dans la mesure où elle est - au moins selon Freud et d'autres - la source du désir de la vie.

b. Mais d'autres explications sont concevables. Pensez à l'haimorhoïssa, la femme qui saigne, dans l'Évangile de Luc, qui “touche” la jupe de Jésus (le vêtement que Jésus porte est un objet matériel), avec le résultat que Jésus, le sentant, se retourne et demande qui l'a touché, -- “car une dunamis, une force vitale, est sortie de lui et il l'a sentie”. Le vêtement contient quelque chose de Jésus.

### ***Ethnomédecine.***

Stokvis saute - comme plus d'un psychologue (approfondi) - à l'ethnologie (ethnologie culturelle) -- “Si le patient prend le médicament, alors le même processus se produit - outre l'effet biochimique ou biologique du médicament - comme chez ce Bédouin qui, une fois ... a avalé le papier sur lequel était écrite l'ordonnance d'un médecin européen (pendant l'occupation allemande lors de la Première Guerre mondiale (1914/1918)) et s'en est trouvé mieux”. (Ibid.).

Avec le New Age, nous vivons une invasion de l'ethnogenèse. À l'époque de Stokvis, c'était très nouveau, bien sûr.

### ***Profondeur.***

Stokvis : “Le bédouin n'a fait que répéter ce que le sorcier qui a fait apparaître les démons lui avait appris.

Cette attitude magique, qui est encore présente chez certains peuples de la nature, est la

On parle d'un effet psychodynamique, en plus de l'effet pharmacodynamique du médicament". (o.c., *ibid.*).

En d'autres termes, comme le dit par exemple l'ethnopsychologue (ou primitivologue) *G. Welter, Les croyances primitives et leurs survivances (Précis de paléopsychologie)*, Paris, CAC, 1960, si l'on veut comprendre beaucoup de choses dans l'homme moderne (et postmoderne), il est bon de s'appuyer d'abord sur le témoignage du "sauvage", de l'"homme-nature", -- mieux : du "primitif" (ou de l'homme archaïque). Surtout si l'on considère un certain nombre d'éléments subconscients et inconscients dans l'humanité actuelle.

Et le Dr Stokvis, conférencier privé et chef du laboratoire de psychologie expérimentale de la clinique psychiatrique de l'université de Leyde, d'ajouter : "Cet effet purement magique, respectivement psychologique, du médicament peut cependant parfois même se voir attribuer la part du lion" (*ibid.*).

**Note.**-- Un regard : Le bédouin, qui mange rituellement l'ordonnance lors de sa visite au marabout, mange un texte, le mot magique, du médecin. En parlant de "la puissance du mot" !

**Remarque :** le terme "fétichisme" peut être mentionné dans ce contexte.

**1. -- Dans le sens psychologique ordinaire :**

Le patient ressent quelque chose du médecin dans le médicament ou dans la prescription et ... l'honore. Tout comme un amoureux "vénère" un cadeau de sa bien-aimée... ...parce qu'il y a quelque chose de l'être aimé en elle.

Il faut ici se référer à Théodule Ribot (1839/1916 ; psychologue expérimental français), *La psychologie des sentiments*, Paris, 1917-10, 171/182 (*Les sentiments et l'association des idées*), où il parle de "contiguïté", c'est-à-dire de la base d'une perception métonymique : la fiancée n'est pas un modèle métaphorique (basé sur la ressemblance) mais un modèle métonymique (basé sur la cohésion). Ses vêtements, ses meubles, sa maison dégagent tous quelque chose d'elle, du moins dans le sens de la personne amoureuse.

**2. -- Dans le sens historique religieux :**

Le "fétiche" (surtout en Afrique de l'Ouest) contient la "force vitale", c'est-à-dire le "pouvoir". En tant que tel, l'objet chargé peut rayonner une force vitale bénéfique pour la santé et peut être porté, par exemple, comme une "amulette" (objet qui repousse le mal et qui sauve).

**Note.--** Mia Kloek-Pirée, *La parole guérit*, 22, note qu'il y a une profonde différence entre la phrase des stoïciens (= Stoïciens, Stoïques (fondateur : Zénon de Kition (= Lat. : Citium) (-336/- 264), en latin : "Non dolet" (Cela ne fait pas mal), d'une part, et par exemple la méthode Coué, d'autre part.

La Stoa n'a pas "nié" sans une pointe d'orgueil qui "ne veut pas savoir". A Coué, par contre, reconnaît la douleur, c'est-à-dire qu'il s'écarte du fait, qu'il ne veut pas nier dans sa réalité brutale, mais il l'élève à un niveau supérieur en disant - en français "ça passe".

En d'autres termes : Coué ne se laisse pas aller à la dramatisation (comme le fait le névrosé (E.R. 47v.)). Coué ne supprime pas non plus consciemment (comme le fait le stoïcien). Non : il (1) met en avant le fait brutal, (2) l'élève à un niveau supérieur (par la pensée positive, -- la pensée suggestive donc) afin de l'y surmonter. - Ce qui est une "catharsis" (purificatio) (E.R. 15).

### ***La structure signifiante de la suggestion.***

Lady Welby l'a souligné : la compréhension est le problème par excellence. Elle exagère peut-être, mais elle interprète un axiome de base.

Que toute suggestion - y compris l'autosuggestion - contient quelque part une bonne entente, soit entre personnes, soit entre fonctions (pouvoirs, rôles), on peut le voir dans H. Gris / W. Dick, *Les nouveaux sorciers du Kremlin*, Paris, 1979, 107/116.

Nous avons là un père et un fils : Krivorotof (Krivorotov) connus pour leurs "mains guérisseuses" (dont la terminologie est, à proprement parler, le "magnétisme"). Ces deux Géorgiens (Tbilissi) soignent un nombre limité de maux de cette manière.

Ce qui nous intéresse ici, c'est la structure des relations, qui est exactement la même que dans toute suggestion, mais que H. Gris et W. Dick ont particulièrement bien résumée.

### ***1.-- Les nouveaux sorciers, 112s...***

Le père Krivorotof a découvert son (...) don en 1929. Il souffrait de graves maux de tête dus à un regard croisé (migraine). Les médecins n'ont pas pu le soigner. Lui-même, cependant, (...) avait déjà essayé l'hypnose (note : magnétisation - suggestion avec une sorte de sommeil (grec : hupnos) comme signe extérieur) - était convaincu que les pouvoirs de l'esprit et de la foi sont illimités ; (...) il plaça sa main droite sur la couronne de sa tête.

### ***Quelques remarques préliminaires.***

**a.** Bien qu'il soit un hypnotiseur chevronné, Krivotorof n'utilise pas l'hypnose pendant ses traitements : après tout, selon lui, elle désactive la volonté du sujet. Il veut que le patient coopère avec lui pour combattre la maladie.

**b.** Au fil des ans, il a également établi que pour guérir un autre être humain, il doit lui-même se sentir complètement sain et fort. Pour ce faire, il approche sa main de celle du patient tout en attirant son attention sur une sensation de santé et de force. Si, pour une raison quelconque, il ne peut pas se mettre dans cet état d'esprit, il ne pratique tout simplement pas.

Personne n'est parfaitement sain et fort. Krivotorof, par contre, pense de manière sentimentale - en sondant la sphère idéale.

Platon parlerait ici d'"idée" - pour entrer en contact direct avec cette sphère de santé et de pouvoir (qui est présente dans la création, - le "cosmos", comme le New Age aime à le dire - comme un "modèle" "parangon" chargé de pouvoir).

### ***2.-- La méthode.***

**a.** Dans une pièce silencieuse - afin de ne pas distraire l'attention (R.E. 35 : se concentrer, - dans un silence toujours complet) et du ou des patients et du guérisseur, les Krivotorofs font asseoir ou allonger confortablement la personne à traiter. Pendant quelques minutes, il/elle profite d'un repos des peuples. Pour qu'il/elle détende consciemment les muscles, d'abord du visage, puis progressivement ceux de tout le corps jusqu'aux pieds.

Le(s) guérisseur(s) s'installe(nt) ensuite dans une position confortable, assis ou debout à côté du(des) patient(s).

**b.** Le patient, quant à lui, attire l'attention, entière et entière, sur le processus de traitement.

Lorsque l'attention du patient et du guérisseur est fermement fixée sur l'origine du mal (remarque : l'origine du mal est centrale depuis l'époque des Primitifs avec leur mentalité mythique - les mythes d'origine), le guérisseur permet à une nouvelle énergie de circuler dans le corps du patient, ce qui développe une chaleur dans l'organe malade.

La durée d'une telle séance varie d'une minute à une vingtaine de minutes. Ceci, en fonction du caractère avancé ou non de la maladie et du degré de préparation du guérisseur.

**c.** Après chaque traitement, les deux Krivotorof se sentent

1. fatigué et



2. Comme si leurs corps transféraient de l'énergie au patient. "Nous pensons que c'est par le transfert d'énergie que notre force et notre santé interagissent avec le patient.

"Le soviétique Semyon Davidovich Kirlian (célèbre pour avoir photographié l'aura) nous avait déjà dit : "Alexei Krivotorof a le pouvoir de guérir. C'est indéniable". Kirlian a été traité par Alexej en 1956. Lorsque Kirlian a photographié les mains de Krivotorof, on a découvert qu'au moment où il concentrait fermement son attention sur le processus de guérison, une aura énergétique apparaissait autour des mains, bien plus forte que la normale.

### 3. -- Un examen.

Les capacités de Krivotorof ont été testées et prouvées à plusieurs reprises par des universitaires soviétiques.

En 1956 - lorsque la renommée de Krivotorof a commencé à grandir - le ministère de la santé de la République de Géorgie a ordonné une révision.

Un comité de sept médecins, présidé par l'universitaire Pyotr Kavtaradze, a été nommé.

Tout d'abord, le comité a examiné trente patients souffrant de diverses maladies (légère paralysie des bras et des mains due à une intervention chirurgicale, maux de tête chroniques de travers, douleurs dorsales sévères, maladies du système nerveux).

Les membres du comité ont émis l'hypothèse que le guérisseur convainquait ses patients par la parole, ce qui revient à "guérir par (auto)suggestion".

Ils ont donc délibérément sélectionné plusieurs malades qui ne connaissaient ni le russe ni le géorgien.

Les trente malades ont été confiés exclusivement aux soins de Krivotorof pendant une semaine. Et ce, sans aucun traitement de la part de la clinique de la République de Géorgie à Tblisi.

**Conclusion** - Le rapport dit : "Nous avons constaté que les résultats étaient positifs (note : dans le langage de Karl Popper, 'vérification') dans tous les cas, -- même pour les malades qui ne pouvaient pas parler à Krivotorof :

- a. la condition de chacun d'entre eux s'était améliorée,
- b. plusieurs ont été guéris".

**Note** . - Relisez maintenant E.R. 56 (la méthode) : même s'il n'y a pas de langue commune, il y a une compréhension minimale et substantielle, même ceux qui parlent une autre langue veulent coopérer avec ce que fait le guérisseur.

### ***Processus d'éducation et (auto)suggestion.***

Stokvis, o.c., 35 : “Mutatis mutandis (op. : après avoir changé ce qui doit être changé) le même processus (op. : le mécanisme d'introjection suggestive) a lieu dans l'éducation, lorsque les parents ou les enseignants donnent des contenus de pensée ou des représentations aux enfants”.

Id., o.c., 21 : “L'éducation et la suggestion se font en partie par les mêmes mécanismes. L'éducateur agit ici en tant que suggérant/suggestionnaire”.

Jusqu'à présent, deux déclarations claires. -- On pourrait analyser cela de manière beaucoup plus détaillée dans le cadre d'une pédagogie complète. Mais, après tout ce qui a été dit, chacun peut en tirer des conclusions plus que suffisantes : “quelque chose” émane de l'enseignant (comme quelque chose émane de l'élève).

Ce qui semble être d'une importance décisive ici, c'est la méthode d'autosuggestion de l'enseignant : “L'autosuggestion, -- c'est-à-dire le fait de posséder une pensée directrice que la personne porte sur elle” (M. Kloek Pirée, La parole guérit, 109).

Ce qui rappelle Søren Kierkegaard (1813/1855 ; père de l'existentialisme), où il dit que “exister réellement (‘authentiquement’)” (c'est-à-dire exister en tant qu'être humain mature et responsable) ne commence que lorsqu'on possède une pensée qui guide toute sa vie. Pour laquelle on vit. Que l'on veut “ être à la hauteur “. Que l'on peut aussi enflammer son prochain (ce qui est contagieux). Malheureusement, l'autosuggestion négative ou la simple suggestion est plus facile.

***Échantillon bibliographique*** -- Maryse Starace, *De l'intuition à la voyance*, (From intuition to clairvoyance) Périgueux, 1981, 229/230.

L'auteur est un surdoué qui fait aussi de la mantaique. Voici ce qu'elle dit.

Un proverbe français dit : “Un mensonge répété mille fois devient “une vérité”. (Un mensonge répété mille fois devient une vérité. ). Une telle phrase devrait nous faire réfléchir. Après tout, on peut causer beaucoup de tort en disant de façon répétée quelque chose d'avalissant à quelqu'un.

Quand les adultes disent à un enfant ou à un adolescent : “Tu es un perdant... Lorsque des adultes disent à un enfant ou à un adolescent : “Tu es un perdant, tu ne réussiras jamais vraiment”, ces soi-disant adultes poussent cet enfant, cet adolescent, à l'échec, en instillant dans l'esprit de cet être impuissant et peu mature l'idée qu'il est voué à l'échec.

Même les adultes, pourtant en principe capables de se défendre, sont parfois écrasés par le même “pouvoir des mots”. Voilà pour ce visionnaire du sud de la France.

### **Exemple 8.-- La méthode. (59/3).**

Après tout ce qui précède, la question de la méthode se pose. Nous avons vu jusqu'à présent la "structure" de l'acte de langage rhétorique dans ses cinq (au moins trois) phases/aspects. Nous avons ensuite examiné de plus près la structure informationnelle qui s'y trouve. Ces deux structures (= ensembles de relations) domineront le reste de ce manuel. Sans le répéter.

#### **La méthode.**

Rôle. Barthes, o.c., 118/120, dit : "La rhétorique doit toujours être lue (op. : interprétée) à l'intérieur du jeu structurel de ses parties constituantes, c'est-à-dire la grammaire, la logique, la poétique (op. : l'enseignement de la prose et de la poésie), -- la philosophie. C'est le jeu du système - et non chacune de ses parties individuellement - qui est historiquement significatif". -- Traduisons cela en termes plus utiles.

#### **1.-- La pensée mythique.**

Imaginez : dans l'Hellas antique, bien avant que les rhéteurs ultérieurs ne soient à l'œuvre, vous, en tant que Grec archaïque, consultez une sorcière. Appelons-la Kirkè (Lat. : Circe).

Vous lui présentez un problème : votre enfant est malade.

Voyez ce que fait Kirkè.

**a.** Le phénomène lui-même, -- celui qui se manifeste immédiatement, par exemple un ventre gonflé, -- l'intéresse. Elle examine attentivement l'ensemble du phénomène.

**b.1.** Elle pense à des phénomènes similaires qu'elle a vus et examinés dans sa pratique (et celle de son professeur). Elle prête attention à tous les phénomènes (possibles) de même nature ou similaires. Elle collectionne.

**b.2.** Elle réfléchit également à ce qu'est ce phénomène, dans sa globalité : l'enfant a-t-il peut-être eu trop de contacts avec d'autres personnes - des enfants peut-être - qui ont vécu quelque chose de similaire ?

**En conclusion,** l'ensemble (le système) de tous les phénomènes possibles de ce type (et d'autres) reçoit son attention investigatrice. Avec pour résultat qu'après un certain temps, elle arrive à une représentation (= compréhension) cohérente du problème.

Dans le langage des penseurs milésiens : grâce à l'istoria, la recherche, elle arrive au logos, à la compréhension. Ce que les paléo-thagoriciens appelleront "theoria" (vision).

#### **2.- La pensée philosophique.**

**Échant. bibliogr.:** W. Jaeger, *Paideia (Die Formung des griechischen Menschen)*, (Paideia (La formation de l'homme grec)), Berlin / Leipzig, 1936-2, 206/248 (Das philosophische Denken und die Entdeckung des Kosmos).

Giorgio Colli, *Die Geburt der Philosophie*, Frankf.a.M., Europ. Verlagsanst., 1981 (tout ce qui précède la genèse à proprement parler de la philosophie platonicienne est le sujet, à partir de la “sophia” (l’intuition) mythiquement sacrée) ;

O. Willmann, *Geschichte des Idealismus, I (Vorgeschichte und Geschichte des antiken Idealismus)*, Braunschweig, 1907-2 (vrl. 217/238 (Hervorgang der Physik aus der physischen Theologie) ;

W.B. Kristensen, *Verzamelde bijdragen tot kennis der antieke godsdiensten*, Amsterdam, 1947 (surtout 231/290 (Kringloop en totaliteit)).

Prenons le fondateur de la philosophie grecque, Thalès de Miletos (-624/-545). Il est connu comme un producteur d’olives.

Un esprit curieux comme il l’était, il s’est attardé sur

**a.** le phénomène lui-même, la culture des olives, dont il examine soigneusement l’ensemble,

**b.1.** des phénomènes similaires, chez d’autres éleveurs par exemple ou dans d’autres régions, en prêtant attention à tous les phénomènes (possibles) de même nature (collecte d’attention),

**b.2.** la totalité de tous les phénomènes similaires, de sorte qu’il acquiert un aperçu de l’ensemble du système de tous ces phénomènes (possibles).

**En résumé:**-- Entier (le phénomène entier), tous (tous les phénomènes entiers),-- Entier (l’ensemble de tous les phénomènes entiers (possibles)).

Cela rend compréhensible ce qui est dit de lui :

**a.** Première version, c’est-à-dire qu’il prévoit une riche récolte d’olives pour l’année en cours, emprunte tous les pressoirs à huile de Miletos, -- pour les prêter ensuite lorsque la saison des pressoirs arrive et qu’ils en ont un besoin urgent, à un prix (usuraire) qu’il a imposé ;

**b.** deuxième version : bien avant que les olives ne soient prêtes à mûrir, Thalès achète toute la récolte d’olives de la ville de son père pour la revendre ensuite à un prix usuraire.

**À propos, il s’agit d’une** sorte de phénomène capitaliste précoce au sein des cités-États grecques : elles monopolisent (toutes les presses à huile ; toute la récolte d’olives) afin de réaliser des bénéfices.

### ***De fusiologia ou fusikè.***

Thalès, dans le même esprit de discernement, s’est attardé sur le “fusus”, natura, la nature, c’est-à-dire la totalité de tout ce qui est. On l’appelait aussi “genèse”, processus de devenir.

**1.** L’on, l’ens, l’être, dans sa totalité (l’être entier),

**2.1.** à la fois tous les (possibles),

**2.2.** En même temps, c’est aussi l’ensemble de tous les êtres possibles qui constituent la nature,

sont soumis à une historia, à une inquisitio, à une investigation d'un nouveau genre, pour arriver à un nouveau logos, ratio, perspicacité : la philosophia, la philosophie, dans le sillage du mode de pensée mythique, la "sophia" sagesse, et de la sagesse marchande, est née.-- Mais ce n'est pas encore tout.

### ***Enquête sur ses origines.***

#### ***1. Mythique.***

Kirkè examine le phénomène (et en même temps tous les phénomènes similaires de son système) à la recherche de son "origine" (archè, principium). Elle veut découvrir l'origine du phénomène qui se manifeste par le gonflement de l'estomac du bébé, avant de pouvoir exercer un effet curatif.

Nous avons d'ailleurs vu cela à l'œuvre en Géorgie (E.R. 56), où les Krivorotofs, magnétisant avec le patient, cherchent l'"origine" (à défaire).

Elle se connecte à " l'origine " de la guérison elle-même, une énergie cosmique qui guérit par son intervention, peut-être une déesse.

Traduit platoniquement, il recherche les prémisses (origines) et de la maladie et de son élimination.

Tout comme les Krivorotofs encore au plein vingtième siècle. Ils viennent eux aussi "sentir" l'atmosphère de ce qui est sain et sain.

#### ***2. Philosophique.***

Les fusikoi, physiciens, naturalistes, de Miletos (Thalès, Anaximandros, Anaximène forment une société de pensée, "hetaireia"), également appelés fusiologoi (qui visent un logos, une vision cohérente, concernant la nature) - eux aussi - font comme Kirkè : ils enquêtent - historia - sur l'être, à savoir. ce qui était, ce qui est - à onta (l'être maintenant disponible) ce qui sera - pensez aux Muses et à Mnèmosunè (E.R. 15) - sur son origine.

C'est-à-dire, dans ses locaux. Afin de parvenir à une image cohérente de celle-ci, un "logos fusikos", une compréhension de la nature.

Ici aussi, l'"origine" est multiple.

**a.** Origine" signifie d'abord un fait temporel. -- Quel a été le début dans le temps de la nature ? Comme le demande Kirkè, "Quand cet enfant a-t-il commencé à présenter un tel phénomène ?" L'origine est le commencement.

**b.** L'"origine", cependant, signifie également quelque chose qui perdure à travers tous les moments du temps (c'est-à-dire quelque chose d'éternel) et qui n'est pas lié au temps. Quel est le principe de tout le cours de la nature ? L'"origine" est le "principe" de l'ensemble de l'événement qu'est la nature, de l'ensemble de la genèse.

Diogène Laertios (+/- 200/250), en son temps, était encore capable de résumer “Comme ‘archè’, prémisse (origine) de tout être, Thalès mettait en avant “l’eau” et le ‘cosmos’, univers, il (mettait en avant) comme étant animé et plein de daimones, êtres extranaturels”.

Cela pourrait bien être une représentation très précise de ce que Thalès considérait comme les “origines” de l’ensemble de la Genèse (fusus). Ce qui indique que l’on s’est appuyé sur la “sagesse” traditionnelle d’avant-guerre à partir de laquelle le soi-disant homme mythique a vécu.

Après lui vient Anaximandros de Miletos (-610/-547), qui propose comme “ archè “ (il utilise apparemment ce mot), principe, “ apeiron “ le vide (Lat. : infinitum’), c’est-à-dire ce qui de lui-même n’a pas de forme ou de limite, mais la dérive de ce qui est configuration, “ forme “. C’est donc tout ce qui peuple la nature : les rochers, l’eau, l’air, le feu, -- les plantes, les animaux, les hommes, -- les êtres extraterrestres. Cette absence de forme qui peut revêtir toutes les formes est alors appelée “la substance primitive” à partir de laquelle tout être “surgit” (devient compréhensible).

C’est étrange : le principe primaire montre facilement des traits divins quelque part.

Puis vient Anaximène de Miletos (-588/-524) : le principe premier qui rend tout compréhensible est pour lui “ aèr “, l’air respirable qui donne naissance à la vie, ou “ psuchè “, l’âme, c’est-à-dire ce qui fait la vie. Ainsi, la nature entière est quelque part “animée” et pleine de “souffle de vie”.

En conclusion, toute la philosophie, par la suite, aura ce même schéma de base (structure), sauf pour les sceptiques, qui ne s’en tiennent qu’aux phénomènes.

En particulier les dialecticiens (Hegel, Marx, -chacun à sa manière) et les néo-dialecticiens, -aujourd’hui les théoriciens des systèmes dynamiques (pensez à l’Ecole de Bruxelles, avec Ilya Prigogine à sa tête (1917/...)) montrent, comme structure de base, quelque chose d’analogue.

**La rhétorique.** -- Si la rhétorique est étudiée selon ce schéma de pensée, elle ressemble à ceci.

1. Un phénomène rhétorique unique - un bon prédicateur, par exemple - est situé comme un membre unique de tous les phénomènes rhétoriques (possibles) (expansion de la connaissance de la théorie des ensembles) dans l’ensemble de tous les phénomènes rhétoriques (possibles) (expansion de la connaissance de la théorie des ensembles).

2. La structure rhétorique (R.E. 07/23) est un résumé possible de l’ensemble de tous les phénomènes rhétoriques (possibles).



En fait, cette méthode relève de l'induction, de la généralisation.

**a.** Le phénomène unique, les phénomènes multiples sont l'échantillon/échantillon.

**b.1.** À partir de ce(s) cas singulier(s) ou privé(s) (= induction sommative ou de synthèse des connaissances), on étend - on généralise - à tous les cas (possibles) de rhétorique (induction de la théorie des ensembles).

**b.2.** À partir de là, on procède à une autre expansion de la connaissance : on situe dans le système tous les cas (possibles) de rhétorique (induction systémique).

Ces deux dernières inductions sont appelées inductions "amplificatrices", c'est-à-dire inductions d'expansion des connaissances.

*Note.* - Stoicheiosis, elementatio.-- La dissection d'un tout (= tout, entier) à partir d'échantillons de cette manière est appelée, en grec ancien, stoicheiosis. Tout le phénomène de l'"éloquence", avec tous ses aspects,-- tous les phénomènes (possibles) de même nature,-- l'ensemble de tous les phénomènes (possibles) de cette nature,-- tout cela examiné sur ses prémisses,-- c'est la stoïchiose, la théorie du système.

### ***La totalité et ses composantes sont centrales.***

Ainsi, lorsque Platon analyse le langage - l'ensemble du phénomène linguistique, tous les phénomènes linguistiques possibles, l'ensemble (système) de tous les phénomènes linguistiques possibles. Cfr E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde van Parmenides tot Bolzano*, Antw./Nijmegen, 1944, 30, 36vv. où la méthode de Platon est expliquée.

**Décision** Le double "comment" de la rhétorique... Cette méthode traditionnelle permet de répondre à deux questions "comment".

**1.** En quoi un phénomène rhétorique est-il "rhétorique" ? Il s'agit d'une description : on dissèque la façon dont quelque chose est rhétorique.

**2.** Quel est le degré de rhétorique d'un phénomène rhétorique ? Il s'agit d'un jugement d'évaluation ou de valeur : on dissèque le phénomène sur son contenu de rhétorique réelle. De l'être au contenu.

*Note.* Il est courant d'opposer, voire de jouer, deux méthodes. -

**1.** La méthode génétique - methodos gennetikè (avec deux n) - dissèque une chose dès son origine (Cfr. O. Willmann (1839/1920 ; éducateur et penseur catholique), *Abriss der Philosophie*, Wien, 1959-5, 51, 414).

**2.** La méthode structurale dissèque - dans le sillage de de Saussure - une chose dans la mesure où elle présente un signe (valeur) (sémisme), et ce dans le système total des signes (théorie des systèmes), mais de manière purement synchronique (c'est-à-dire en dehors du cours du temps).

Les deux méthodes sont unilatérales, c'est-à-dire des parties de la méthode expliquée ci-dessus.

### ***Echantillon 9. -- Ancienne rhétorique magique (64/66).***

L'une des plus anciennes formes d'acte de langage est l'acte de langage magique, qui est souvent très mal compris par les modernes et même les postmodernes. Rien de mieux qu'un échantillon pour le comprendre.

#### ***1... La règle.***

***Échantillon bibliographique.--*** TH. P. van Baaren, *Doolhof der gods (Introduction à la science religieuse comparée)*, Amsterdam, Querido, 1960, 189/196 (Magie et mante).

L'auteur dit : Le savant anglais Hildburgh a fait remarquer à juste titre que - dans de nombreux cas (pas tous) - la magie n'est pas une question de faire après, mais de faire avant. Alors que le magicien appelle les êtres divins à l'aide, il (elle) montre drastiquement, c'est-à-dire par l'action, quelle aide est réellement attendue.

#### ***2.-- Les applications.***

Van Baaren cite lui-même une coutume japonaise, par exemple un incendie. Le magicien verse un bol d'eau. Ceci... à.. :

- a. transmettre clairement une information ("aidez-nous") et établir ainsi un rapport,-  
- à
- b. commencer immédiatement à éteindre le feu.

#### ***Un deuxième exemple.***

***Échantillon bibliographique --*** R.P. Trilles, *Chez les Fang (Quinze années de séjour au Congo français)*, DDB, Lille, 1912.

L'auteur a été missionnaire à partir de 1892 en Afrique occidentale (où il a séjourné parmi les pygmées de la jungle en tant que premier Blanc). Il y fait la connaissance des Fang, un peuple, avec entre autres le "ngil", c'est-à-dire le magicien noir (sorcier, à distinguer clairement du "féticheur", qui est un magicien blanc et très honoré par la population, alors que le ngil suscite un profond mépris).

O.c., 178/182 (*La danse du ngil*), montre comment se déroule la danse magique. Notez comment - musicalement, à travers la " choreia " (R.E. 21 : modèle paléopthagoricien), c'est-à-dire la danse, la musique instrumentale et le chant (poésie) - le ngil dansant établit une entente non seulement avec les compagnons initiés, mais aussi avec les êtres surnaturels.

Le ngil rassemble autour de lui les autres initiés. Aucun non-initié - et certainement aucune femme - ne doit être présent. Il commence par un pas de danse vif - précipité, -- un peu comme notre danse polka.

CHANT D'INCANTATION DU NGIL

LE NGIL.  
 Par les cen-dres con-sa-crées de la vic-ti-mu-ol-fer-te, Des es-prits er-rants  
 de la nuit, Qui vont per-cu-rant la som-née fu-ré, Sans es-rê, ja-mais.

LE CŒUR.  
 yâ yâ ja-mais.

LE NGIL.  
 Es-prits des morts qui n'ont pas vu les en-ci-fi-ces fa-né-tal-tes.

LE CŒUR.  
 yâ yâ ja-mais.

LE NGIL.  
 Mais qui n'ont point en-co-re pas-sé, l'a-sé le fleu-ve des lar-mes.

LE CŒUR.  
 yâ yâ ja-mais.

LE NGIL.  
 Le fleuve des lar-mes et des sou-pirs.

LE CŒUR.  
 Le fleuve des lar-mes et des sou-pirs.

LE NGIL.  
 Le fleu-ve du grand re-pos.

LE CŒUR.  
 Le fleuve du grand re-pos.

LE NGIL.  
 Es-prits de la nuit, som-nés es-prits, nos pro-tec-teurs.

LE CŒUR.  
 Nos pro-tec-teurs.

LE NGIL.  
 Toi, mon fils, sois gar-dé, toi, mon fils, sois gar-dé tou-jours.

En dansant, il raconte son “pouvoir” (= force vitale) et ses effets. En tapant du pied, les spectateurs l’accompagnent de leur frénétique “yo, yo, ngil, yo, yo”, (ce qui signifie : “Hail ! Hail ! Vive le ngil !”).

Nous traduisons le texte français. Veuillez noter que cette chanson ancienne, liée à la tradition, contient des parties qui ne sont pas claires, même pour les Trilles. Peut-être les danseurs eux-mêmes ne sont-ils pas sûrs de la signification originelle de ce que propose “la coutume (populaire)” - “la coutume”.

Ngil. - Par les cendres consacrées de la victime offerte. Esprits errants de la nuit. Marchant à travers la forêt lugubre. Sans cesse. Jamais.

Chorus.-- Yo yô, jamais.

Ngil. - Les fantômes des morts qui n’ont pas vu les offrandes funéraires.

Chorus.-- Yo yô, jamais.

Ngil. -- Des morts qui n’ont pas encore été touchés. Traversé par le flot des larmes.

Chorus.-- Yô yô, jamais.

Ngil.-- Le flux de larmes et de plaintes.

Chorus. -- Le flux de larmes et de plaintes.

Ngil... Le flux du grand calme.

Chorus. -- Le flux du grand calme.

Ngil... Fantômes de la nuit, esprits lugubres, nos protecteurs.

Chorus. - Nos protecteurs.

Ngil. - Toi, mon fils, sois prudent, - toi, mon fils, sois prudent, toujours.

**Note** : L’initiation d’un ngil s’accompagne du meurtre rituel d’une victime, souvent une parente. Les cendres, mélangées à des herbes, sont conservées comme “fétiche” (objet chargé de pouvoir, utilisé pour la magie).

Même Thalès de Miletos connaissait les fusions, une nature peuplée d’êtres extraterrestres. On voit que cette croyance joue clairement un rôle de premier plan ici. La chanson évoque ce que Platon appellerait “le cauchemar criminel”. En effet, la magicienne noire - étant “noire”, c’est-à-dire enfant du crime nocturne - vit même le jour comme si la nuit n’avait jamais cessé, avec ses crimes de toutes sortes. D’où la haine des Fang pour ces figures sombres.

**Note.-- Échantillon bibliographique.--** G.P. Baker / P.M.S. Hacker, *Language, Sense and Nonsense (A Critical Investigation into Modern Theories of Language)*, Oxford, B. Blackwell, 1984.—Les auteurs distinguent quatre aspects principaux.

**a.** Sur le plan linguistique-analytique, le sens d’une phrase est révélé par ses représentations de vérité.

**b.** La capacité linguistique est basée sur une connaissance non(dé)consciente des règles de la langue.

**c.** Le fait étonnant que l’on ne comprenne jamais les phrases.

**d.** La distinction entre “sens” et “force” dans une déclaration. Par exemple, “Est-ce que je le fais ?” et “Certainement que je le fais !” ont un sens très identique mais une “force” différente. Ceci est évident dans le texte du ngil.

## **Exemple 10.-- Rhétorique de la Grèce antique (i). (67/71).**

### **1. - La rhétorique homérique.**

“Souvent Homère (Lat. : Homère, poète archaïque, +/- -900/-700, auteur supposé de l’*Iliade* et de l’*Odyssée* (Lat. : *Odyssea*))- le grand poète épique - a été considéré comme le fondateur de la rhétorique.

Ernst Curtius (1814/1896 ; connu pour son *Histoire de la Grèce* (1857/1861)) a noté à juste titre que près de la moitié de l’*Iliade* et plus des deux tiers de l’*Odyssée* sont des discours prononcés par des acteurs, souvent d’une longueur considérable. En particulier, l’“*Odyssée* intelligent” (latin : Ulysse) (...) est un orateur magistral”. (M. Weller/G. Stuiveling, *Modern Eloquence*, Amsterdam/Bruxelles 1968, 38). -- En effet, dans la culture homérique, l’“*agora*”, à l’époque l’assemblée du peuple ou de l’armée, est centrale.

### **L’armée ou l’assemblée du peuple de droit sacré.**

Sacré” ou “consacré” (“religieux”) signifie que la nature - fuis - du rassemblement est contrôlée depuis un monde “*apophatique*” (= occulte, non clair pour les masses). Pensez aux “*daimones*” dont parle Thalès, le premier philosophe : ils peuplent littéralement la nature entière.

Depuis la montée, surtout chez nous, de l’*antichristianisme* moderne et postmoderne, le mot “*sacré*” a facilement l’air “*autoritaire*”. Pourtant, c’est loin d’être aussi simple.

### **A.-- La convocation.**

a. Agamemnon, prince de Mycènes (Lat. : Mycènes), commandant des Grecs (= Achéens) pour Troie (= Ilium, plus tard Pergame,--une ville datant au moins de -2000, en Asie Mineure), reçoit dans un rêve divin l’ordre de rassembler le peuple (= les soldats). Ainsi, *il. 2:1vv.*

**La** révélation biblique connaît aussi des phénomènes comme celui de Joseph, le père adoptif de Jésus, qui reçoit l’ordre de fuir en Égypte.

b. Télémaque, le fils d’*Odyssée*, a l’inspiration - grâce à la déesse Pallas Athéna qui s’adresse à lui sous l’apparence de Mente - de convoquer l’*agora*. Motif : Athéna veut dénoncer, littéralement, les prétendants sans vergogne qui dévorent le palais de sa mère, la princesse Pénélope (= Penelope), qui a fait son “*saint*” mariage devant les divinités du mariage, en mémoire d’*Odyssée*, son mari et le vrai prince d’*Ithaque*.--

Eh bien, l'agora, après discussion, se disperse sans décision : elle apprend seulement que si les prétendants conscients continuent dans leur aveuglement - le typique "aveuglement tragique" - une "atè", c'est-à-dire un jugement divin - semblable à un destin - leur arrivera. Tout se résume à un avertissement donné par Dieu (Oduss. 1:289f.).

### **B.-- La structure de la réunion.**

La personne autorisée à parler reçoit le sceptre de Zeus : dans la mentalité de l'époque, cela signifie qu'elle est sous la protection directe du Dieu suprême, Zeus, et peut donc agir librement en tant que porte-parole. Le porte-parole protégé par Zeus est immédiatement inviolable (on dit aussi "sacré" dans le sens de "chargé de pouvoir"). Dans certaines îles du Pacifique Sud, on appelle cela "tabou" (tapu).

Même si l'orateur au sceptre de Zeus se retourne contre le chef de l'armée lui-même, il est inviolable. (Personne ne peut l'offenser pour son impertinence, si l'on peut parler ainsi)... De cette manière, le monde archaïque-sacré anticipait la liberté d'expression ultérieure, plus déconsacrée, désacralisée.

Diomède, par exemple, se retourne, en pleine agora, contre Agamemnon en ces termes : "Atride (op. : Atréide, c'est-à-dire Atreus fils), contre toi, tout d'abord, je dois prendre position à cause de ton manque de perspicacité,-- comme c'est 'themis', Seigneur, dans l'agora". (F. Flückiger, *Geschichte des Naturrechtes, I (Alttertum et Frümittelalter)*, Zollikon - Zürich, 1954, 14).

Thémis est le nom du plus ancien système juridique sacré de l'Hellas, lorsque les Grecs archaïques adhéraient encore à la religion de la déesse mère chtonique (lat. : tellurique, c'est-à-dire liée à la terre). Ceci, avant le système juridique centré sur les divinités olympiques ou ouraniques (c'est-à-dire célestes).

La loi Themis était concernée :

- a. la famille avec la famille comme centre,
- b. la fratrie (parents communs),--
- c. le foyer et l'hospitalité,--
- d. le défunt.

Cf. F. Flückiger, o.c., 20.-- Comme la phénoménologie religieuse l'a si souvent observé : "themis" est :

- a. le système juridique visible et tangible,
- b. la divinité qui régit ce système, c'est-à-dire comme une déesse de fonction ici. La "fonction" (Usener) ou la sphère d'action de Thémis (parfois identifiée à Gaïa, la Mère Terre) était la vie, en particulier en tant que source de fertilité, -- la terre et le sous-sol, -- la nuit (o.c., 29).



Thémis est, pour citer Nathan Söderblom, “Urheberin”, “Causer” ; elle a fondé, “au début”, le système juridique qui constitue son “rôle” (“fonction”) dans l’ensemble du système des dieux et des déesses.

En bref : dans le système juridique terrestre, Thémis fait son apparition. Elle, en tant que déesse fondatrice, est le côté “transcendant” (apophatique) ; son système est le côté “immanent” (séculier). Les deux parties forment une unité.

**Conclusion** - Certains penseurs et historiens, qui “hineininterprètent” nos systèmes juridiques sécularisés dans les systèmes archaïques, méconnaissent clairement un fait factuel et indubitable : le système juridique aristocratique (et donc limité aux classes supérieures nobles) des Grecs homériques était à la fois sacré et démocratique. Que le discours et la rhétorique minimale se soient développés dans un tel milieu est donc normal.

## **2.- La rhétorique de la polis tardive.**

Après l’époque homérique, on trouve la “polis”, la cité-état. Avec sa rhétorique démocratique typique. -- L’agora n’est plus, comme avant Ilion (note : le nom de Troie à l’époque grecque), l’assemblée de l’armée, mais l’assemblée publique. La liberté d’expression n’est plus celle des seuls aristocrates, mais celle de tous les citoyens libres, -- à l’exclusion des esclaves.

Avec la polis des “politai”, les citoyens, un nouveau système juridique, tout aussi sacré, émerge, basé sur la religion de Zeus (Zeus est le pendant de Jupiter à Rome, par exemple). La déesse de la loi est désormais “Dikè” (littéralement : “loi”). Ce n’est plus au nom des déesses mères autour de Gaïa, la Terre-Mère (“ Terra Mater “ à Rome) mais au nom de Zeus et des divinités célestes qui l’entourent, fortement masculines par nature, que justice est rendue.

**Résultat** : La couche inférieure plus ancienne, autrefois vaincue lors d’une théomachie, une bataille de dieux, est mentionnée dans le même souffle que la couche supérieure plus récente : “C’est Thémis et Dikè”. C’est ainsi qu’est née une synthèse, une fusion, de l’ancien et du nouveau. Ainsi, le droit, en Grèce, était “fondé” sur une double base sacrée. C’est ainsi que l’on “ parle “, avec cette dualité en toile de fond.

Jusqu’à ce que, entre autres, les Proto- ou Premiers Sophistes (Protagoras d’Abdera (-480/-410), Gorgias de Leontinoi (-480/-375)) sapent ce fondement sacré et le sécularisent.

### ***Le rôle (“fonction”) d’Hermès.***

***Échantillon bibliographique*** -- W.B. Kristensen, *Verzamelde bijdragen tot kennis der Antieke godsdiensten (Recueil de contributions à la connaissance des religions anciennes)*, Amsterdam, 1947, 125/148 (Le héraut divin) ;

P. Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, PUF, 1988-2, 206/207 (Hermès).

La place qu’occupe le dieu Hermès ou Herméias dans le domaine de l’éloquence au sens strictement archaïque ressort clairement des fragments de mythologie dont nous disposons.

Selon Herb. Jennings Rose, *Hermes*, in : M. Cary et al, ed., *The Oxford Classical Dictionary*, Oxford, 1950-2, 417, Hermes est l’une des figures les plus anciennes et “primitives” du monde des divinités grecques. Habituellement, dans le système Zeus, il joue un rôle très subordonné (après la soumission des divinités chthoniennes). Et en particulier le rôle de messager des divinités auprès de l’humanité terrestre.

Kristensen, qui en parle abondamment, le compare - non sans raison - à Nairo-sanho (de la religion mazdéenne (Iran)) et à Apis (= Mnevis) (Égypte), tous deux étant également des “messagers”.

Hermès - selon Kristensen - peut en fait être compris si l’on se réfère à lui comme un médiateur entre ce monde terrestre, phénoménal, et l’autre monde, apophatique, extraterrestre (des divinités, etc.).

Médiateur, oui, mais en tant que détenteur d’une force vitale (souterraine) qu’il transmet en tant que médiateur.

a. Il est donc “fut.almios”, celui qui donne la vie dans le monde végétal.

b. Celui qui porte un bélier sur ses épaules - par exemple dans les mystères (= rites secrets) de la Mère Terre - symbolise la vie (animale) qu’il fonde sur la terre.

c. En tant qu’“angelos”, messager, il joue un rôle concernant les âmes des hommes. Son titre est alors “Hermès psuchopompos”, Hermès le guide des âmes, qui place les âmes soit dans le royaume des morts soit dans celui de l’éloquence. (...). Eloquent est un bon conseil au sens antique qui accompagne ou ramène sur terre.

“Il était aussi le dieu de la parole, ‘logios’, le linguiste, entendu au sens premier : conseil qui s’impose et se révèle aux auditeurs comme une ‘puissance nouvelle’“. (O.c., 141v.) Ainsi Hermès possédait, entre autres, le don de la parole magique.

L’éloquence grecque avait un signifiant, le bâton ou sceptre héraldique déjà mentionné (E.RH.68 : Zeusscepter), qui était porté par les dirigeants et les juges, entre autres, dans leur fonction.

Trois noms et formes de cette compétence linguistique dérivée du personnel étaient en circulation :

- a. le personnel ordinaire (“skèptron”) ;
- b. la tige ramifiée ou “kèrukeion” (deux branches pliées ou entrelacées) ;
- c. la courte branche d’arbre ou “rhabdos” (par exemple, la baguette magique de la sorcière Kirkè ; Odusseia 10:238).

“Hermès apparaît comme le possesseur typique de tous ces objets ; il les a accordés aux sceptres humains”. (O.c., 143). Selon Kristensen, tous les sceptres sont associés à “l’herbe de vie”, qui possède et communique la force vitale.

Lorsque la vie, voire la survie, du peuple est en jeu - dans l’agora, la réunion du peuple -, le pouvoir de préservation ou d’amélioration de la vie de la parole qui donne des conseils et du personnel vivant revêt une importance décisive. Le dieu Hermès a joué le rôle de médiateur dans cette affaire.

Ainsi, tant dans la loi des thèmes que dans la loi de Zeus, Hermès, en tant que donneur de vie, “ life-causer “ (comme dirait Nathan Söderblom), avait un rôle de premier plan à jouer, - la base de la rhétorique de l’époque.

### ***La rhétorique et la vie grecque antique.***

À l’arrière-plan de ces êtres sacrés se trouvent les trois grands types d’éloquence de la Grèce antique.

#### ***A. Le “genos dèmègorikon”.***

(aussi : “genos sumbouleutikon”), l’éloquence politique. Dans l’assemblée publique - les Grecs ne disposaient pas d’un véritable parlement (représentation indirecte du peuple) mais de l’assemblée publique (démocratie directe) - les questions de vie étaient discutées : économiques (finances, commerce), juridiques (législation), militaro-stratégiques (guerre/paix, relations extérieures).

#### ***B.I. Le “genos dikanikon”.***

L’éloquence judiciaire. - À l’origine, il n’y avait pas de véritables “avocats” au tribunal. Les accusés et les personnes concernées prononcent eux-mêmes leur discours de défense. Toutefois, un “logografos”, un rédacteur, rédigeait le texte si nécessaire, qui était ensuite lu. Cette éloquence “judiciaire” avait pour point d’arrêt le tribunal du peuple.

#### ***B.II. Le “genos epideiktikon”.***

Le discours “démonstratif” avait sa place devant un public friand d’éloquence - en plein air ou dans une salle. Le discours de fête, le discours de deuil, -- le discours d’exhibition appartenaient à ce genre “genos”. L’habileté linguistique la plus pure a eu ici son effet le plus pur.

Avec tout cela, c’est clair : la rhétorique est ancrée à la fois dans la religion et dans la vie des Grecs, qui est régie par la religion.

***Echantillon 11. -- Rhétorique grecque ancienne (II).(72/80).***

***En guise d'introduction,--*** Nous avons vu -- E.R. 60 -- que Thalès de Miletos cherchait à s'enrichir par la récolte des olives.-- Notons que pour ce faire, il devait persuader soit les propriétaires de pressoirs à olives, soit les oléiculteurs, grâce à ses compétences linguistiques. Il s'agissait alors d'une rhétorique économique typique.

Mais il y a plus. - Une anecdote montre les talents de langage politique de Thalès. Ludia (Lat. : Lydia, Lydie), une région voisine, sous la direction de Kroisos (Lat. : Croesus (-560/-546), le riche monarque) menace à un moment donné les Douze Cités Ioniennes, le long de la côte Kleinazienne, y compris Miletos. Thales recommande une alliance. Seul Miletos accepte une alliance ; les autres cités contrecarrent Kroisos.-- Il s'agit de rhétorique, de rhétorique politique.

***1.-- Rhétorique éléatique - Parménidienne.***

Parménide d'Élée (540/...), une ville du sud de l'Italie, est le premier ontologue : l'être est ; le non-être n'est pas (c'est ce qu'il dit). Cela semble banal, mais - ne l'oublions pas - il ne s'agit pas du concept usé et quotidien d'être, mais de la réalité telle qu'elle est "kath' heautèn" (en soi).

C'est très nouveau. Il est vrai que Mnèmosunè (et avec elle les Muses) détenait dans sa conscience globale "tout ce qui était, est et sera" (E.R. 15, 61), mais cela était mis au service de la poésie et, entre autres, des récits épiques.

Ce n'est pas sans raison que G.Elisabeth M.Anscombe, dans son ouvrage *From Parmenides to Wittgenstein*, Oxford, 1981, affirme que "les déclarations de Parménide peuvent être interprétées comme le texte fondateur auquel l'ensemble de la philosophie occidentale n'est qu'un ensemble de notes de bas de page".

***Eristique initiale.***

Parménide avait un élève, un "hetairos" (philosophe), Zénon d'Eléa (+/- -500). Il a défendu son professeur par le biais de la recherche fondamentale.

Les opposants prétendaient que l'être (=la réalité) était une multiplicité quelque part ; les Eléates qu'il était une unité quelque part, mais Zénon note que les opposants, comme son maître, n'ont pas fourni de preuves décisives de ce qu'ils prétendaient.

Cela nous donne un premier schéma de discussion : "Toi aussi, comme moi, prouve à un haut degré d'exactitude logique ce que tu affirmes" . Elle se transformera, avec le temps, en ce que l'on appellera plus tard l'"éristique".

Cela signifie, ici, une application de la théorie ABC (E.R. 47).

**A**, le donné, c'est-à-dire ici " l'être " (la réalité),

**B**. est interprété par les adversaires des Eléates sur la base de leur hypothèse de la multiplicité et par les Eléates sur la base de leur hypothèse de l'unité, -- qui

**C** donne, c'est-à-dire un désaccord, une opinion. Zénon fait remarquer que les deux opinions - si on les examine sur leurs prémisses - les fondations - (également une "historia" ou œuvre de formation) - fournissent une preuve logique et insuffisante.

Ce que le subtil Aristote avait déjà observé, comme le démontre clairement E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde (La philosophie des mathématiques)*, Antw./Nijmegen, 1944, 19.

En bref : un objet donne lieu à au moins deux interprétations opposées. Ceci réapparaîtra plus tard dans l'éristique proprement dite.

## **2.-- Rhétorique agonistique sicilienne.**

W. Jaeger, *Paideia* I, Berlin / Leipzig, 1936-2, 399, dit : " L'acte judiciaire est appelé 'agon' en grec ancien. En grec, c'est invariablement

**a.** une bataille entre deux camps

**b.** sous une forme juridique". Le fait que cela soit vrai est maintenant immédiatement évident.

Vers 485, deux "turannoi", "tyrans" (dictateurs coercitifs) siciliens, Gelon et Hieron, après les avoir dépossédés, déportent un certain nombre de populations pour peupler Syracuse et, aussitôt, fournissent des mercenaires - soldats avec un lopin de terre.

En -460, cependant, ils ont été chassés par une révolution démocratique. La toute nouvelle démocratie a immédiatement voulu introduire "iso.nomia", l'égalité des droits, l'artère de la démocratie grecque. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup d'imagination pour voir à quel genre de disputes, de querelles, etc. les déportés étaient confrontés à leur retour dans leurs foyers.

Le tribunal a craqué sous des litiges sans fin. Où... Les compétences linguistiques, bien sûr, ont joué un rôle majeur.

De même, R. Barthes, *L'aventure sémiologique*, 90, dit que la rhétorique occidentale, stricto sensu, commence par l'agonistique, c'est-à-dire la rhétorique du pouvoir.

## **Koraks de Syracuse (+-500/-400).**

Le besoin de logographes (rédacteurs de textes) était aigu. Et ce, en l'absence de véritables avocats. Heureusement, Empedokles d'Akragas (= Agrigentum) (-483/-423 ; penseur pythagoricien encore connu aujourd'hui, dans les cercles occultistes, pour ses enseignements sur les "éléments" (terre, eau, air, -- feu)) avait un collègue penseur, Koraks de Syracuse.

Il a commencé par fournir des textes aux personnes impliquées dans les processus de redistribution (travail logographique).

En outre, avec son élève Teisias, Koraks a publié la première “technè rhétorikè”, un texte sur les compétences linguistiques. Les deux étaient donc des “rhéteurs”.

Le contenu, selon O1. Reboul, *Introduction à la rhétorique (Théorie et pratique)*, Paris, PUF, 1991, 14, était :

- a. un ensemble de règles pratiques,
- b. avec des exemples.

La définition des deux : “La rhétorique est un enseignement persuasif”.

### ***L’horaire le plus ancien.***

Une raison médico-légale consiste à :

1. “to pro.oimion” (= Lat. : prooemium, exordium), préface, introduction ;
2. “Hi agones” (controversiae en lat.), débats ;
3. “ho epilogos” (Lat. : epilogus, peroratio), verrou.

**Note** : On peut y reconnaître la “triade” paléopythagoricienne.

### ***Le “eikos”, tout ce qui est probable.***

La préposition par excellence - surtout lorsque, comme les Eléates, on argumente de façon strictement logique - est le vrai. Mais la vie réelle évolue parfois bien plus dans le domaine du simplement probable. Ce qui a l’apparence de la vérité est donc monnaie courante chez les Koraks et les Teisias.

**Modèle d’application...** L’argument du Korak... Le rhéteur Antifon (-480/-411 ; aristocrate conservateur), entre autres, s’est penché sur cette question.

1. Tout ce qui est “trop probable” s’avère en fait improbable.
2. Tout ce qui est en fait “trop improbable” est une couverture possible pour quelque chose de probable.

Les deux termes “probable/trop improbable” acquièrent leur sens (sémantique et surtout pragmatique) lorsqu’ils reçoivent leur “Sitz im Leben”, c’est-à-dire lorsqu’ils se situent dans la vie (juridique) à part entière.

Par exemple : une personne est soupçonnée de meurtre. Ce à quoi il répond : “Il est vrai que la haine que j’éprouvais pour la victime rend probable le meurtre dont on m’accuse. Mais n’est-il pas encore plus probable que j’anticipe le soupçon avant de commettre le crime, et par conséquent que je prenne soin de ne pas le commettre ? Il est donc peu probable que j’aie commis le meurtre.

Mais on peut aussi raisonner dans l’autre sens : “Cette dernière “improbabilité” peut être la raison pour laquelle vous commettez le meurtre ! Donc vous êtes le tueur probable”.



Comparez avec ce qui vient de se passer : A, un meurtre, devient via B, plus d'une interprétation (probable / improbable), une "dispute linguistique" sur ce qui est ou n'est pas vrai.

La logistiquè commence.

Comme déjà mentionné, Teisias (Lat. : Tisias) de Syracuse était le collègue de Korak. Il a également eu d'autres élèves - et des élèves influents : Gorgias de Leontinoi (Gorgias de Leontini) (-480/-375), le fondateur officiel du prince,

Isokrates d'Athènes (-436/-338), le célèbre rhéteur, qui, en tant qu'éducateur, rivalisait avec Platon (dont il trouvait la philosophie trop spécialisée),-

Lusias (Lat. : Lysias) d'Athènes (-459/-380), rhétoricien à l'esprit démocratique.

**En conclusion** : tous les noms de sons dans l'ancienne paideia (philosophie de l'éducation).

### **3.- La rhétorique protestante.**

Tout d'abord, expliquons brièvement le concept d'"éristique".-- "Eris", en grec ancien, signifiait, entre autres, "bagarre armée",-- "discorde", "dispute",-- "situation de concurrence".

Platon utilise le terme "hè eristikè technè", la compétence de raisonnement et de contre-raisonnement logique ou juridique strict.

À **propos**, outre les Protosophistes, il existe une école de philosophie kleinsocratique dont l'approche est explicitement "éristique", à savoir l'école de Mégare, avec notamment Eukleides de Mégare (+/- -400), Euboulides de Miletos et d'autres.

### **Protagoras d'Abdera (-480/-410).**

Protagoras (Lat. : Protagoras) est le chef de la Sophistique (-450/-350), un mouvement d'esprits "éclairés - rationnels".

Dans sa praxis - et, dans une certaine mesure, aussi dans sa paideia - deux choses ont prévalu : la formation de la propriété et l'influence politique. Aussi : en termes de pragmatique (efficacité de la rhétorique), il insistait sur "eu.boulia", "efficacité", "pragmatisme" (au sens de "je prends les choses à leur utilité en vue d'atteindre un but (= résultat)").

**Prémisse** : sur A, une donnée, B, on peut penser de cette façon tandis que l'autre pense le contraire, C, avec pour résultat que l'on peut défendre le pour et le contre sur n'importe quel sujet. L'éristique de Protagoras, interprétée de cette manière, se résume à "l'art de triompher dans une dispute".

Gorgias de Leontinoi (-480/-375).

Deuxième figure de proue de la Sophistique. Il a élargi le concept de "littérature" de l'époque. -

a. Jusqu'alors, les Grecs identifiaient la "littérature" à la poésie (cf. R.E. 21 (chorea)), qu'il s'agisse de l'épopée d'Homère et d'Hésiode, du drame des tragédiens (Aischulos, Sophocle, Euripide) ou du lyrisme de Sappho, par exemple.

Ce que nous appelons aujourd'hui "prose" se résumait à un langage quotidien sans fioritures.

b. Gorgias introduit le " style épideictique " : il donne à sa " prose " les caractéristiques à la fois de la rhétorique comme texte intentionnel et de la " rhétorique " comme texte poétique ou, du moins, poétique.

**Au fait** : La prose d'Isokrates va précisément dans le sens de la sobriété, de la réalité et donc du contraire... Pour le reste, la rhétorique de Gorgias est très proche de celle de Protagoras : il défend tout, même si c'est par la dissimulation.

Il l'a fait dans son éloge d'Hélène, l'épouse de Ménélas, prince de Sparte, dans l'Iliade d'Homère. Elle s'est laissée "tromper" par Pâris, le fils du prince troyen Priamos. Les Achéens (Grecs) ont déclenché une guerre de dix ans pour récupérer Hélène.

Contre les jugements de valeur grecs, Gorgias défend son comportement : soit elle a été forcée par un destin divin, soit elle a été violemment écharpée, soit elle s'est laissée séduire par des paroles séduisantes, soit son caractère était trop fort. Enfin, dans l'éristique de Gorgias, elle était innocente (par force) dans les quatre hypothèses.

Gorgias a caché qu'il y avait au moins une autre hypothèse, à savoir qu'elle était partie volontairement.

On le voit : A. via des interprétations opposées (B) conduit à C, des affirmations opposées.

**Note**,-- W. Jaeger, *Paideia*, I, Berlin / Leipzig, 1936-2, 364/418, s'attarde longuement sur la Protosfistique,-- ainsi appelée par opposition à la Deutéro-sophistique (sous les 'Bons Empereurs' romains (deuxième siècle après J.-C. ; ces Sophistes étaient, en fait, des orateurs, à forte orientation littéraire)).

Ce qu'on appellera plus tard "enkuklios paideia" (éducation supérieure, générale), est dû aux Sophistes, même s'ils n'ont pas encore formellement relié les quatre "mathèmata" (matières d'apprentissage des Pythagoriciens : mousikè, -- astronomia, arithmetikè, geometria) à leurs trois matières d'apprentissage, c'est-à-dire la parole (grammaire : mot, langue), la dialectique (éristique : argumentation), la rhétorique.

Les sophistes ont ainsi jeté les bases de la vie intellectuelle, ce qui a donné lieu à "une éducation qui est encore largement la même aujourd'hui" (selon Jaeger).

### ***Toute la rhétorique le signifie.***

Significa traite de la signification des mots en tant que partie de la compréhension. Réfléchissons un instant.

#### ***1.-- Le rapport rhéteur/élève.***

Un exemple concret : Koraks, à condition qu'il paie, enseigne à Teisias " l'art d'avoir toujours raison dans l'agon, surtout sur le terrain ". Un détail piquant : les honoraires sont payables dès que Teisias gagne son premier plaidoyer.

Mais Teisias ne plaide pas ! Il devient immédiatement un rhéteur lui-même, tout comme son rhéteur. Il le fait encore plus brillamment.

Conséquence : il ne paie rien.

#### ***Poursuite judiciaire.*** - L'éloquence sophistiquée me vient maintenant à l'esprit.

1 - Teisias trouve un " dilemme " (double lemme, prémisses) dont la " syntaxe logique " (structure) est la suivante : proposition (thesis, propositio) - Ta demande de paiement est infondée (= manque de raison nécessaire et suffisante).

Argument (pistis, probatio).

1. Soit je vous donne, Koraks, une preuve irréfutable du fait que je ne vous dois rien. Dans ce cas, vous renoncez à votre demande.

2. ***Contre-modèle...*** Soit je ne vous fournis pas, Koraks, les preuves concluantes... C'est alors mon premier plaidoyer,... que je perds dans ce cas. Mais l'accord était : si je gagne mon premier plaidoyer, je paie.

2.-- Koraks pose un contre-dilemme.

Thèse. - Ma demande de paiement est bien fondée.

#### ***Argument.***

1. Soit vous, Téisias, ne fournissez pas les preuves convaincantes pour soutenir votre refus de payer. Dans ce cas, bien sûr, vous devez payer.

2. Soit vous, Teisias, fournissez des preuves convaincantes. Dans ce cas, il s'agit de votre premier plaidoyer (et il est gagné). Et notre accord tient toujours. Alors, payez.

#### ***2.-- Le langage dégradant.***

***Échantillon bibliographique.***-- Jacqueline de Romilly, *Quand les mots changent de sens*, in : Revue des deux mondes (Paris), 1991 : juin, 7/21.

La signification de ces termes est en constante évolution. Selon l'auteur, cela est dû à nos modes de vie, à nos objectifs et à notre négligence, oui, à cause des grandes crises que nous traversons.

Outre Thoukoudide d'Athènes (-455/-395 ; historien : *La guerre du Péloponnèse*), de tendance sophiste, et Isocrate d'Athènes, le rhéteur, elle cite Platon d'Athènes. "Les slogans trompeurs font l'affaire". C'est une honte qu'ils qualifient de "stupidité". (...). La maîtrise de soi est ridiculisée et tout simplement abolie : on lui donne le nom de "lâcheté". La modération et l'économie dans les dépenses sont alors qualifiées de "grossièreté" et de "lâcheté". (...).

Lorsque de tels slogans ont vidé de leur sens les "vertus" que nous venons de mentionner et, en même temps, "purifié" l'âme des jeunes qui en vivent - il semble que l'objectif était d'initier ces jeunes aux "grands mystères" (op. : rites secrets importants) - ils introduisent rapidement la présomption, l'anarchie, la prodigalité, l'impudeur (...). (Politeia 8 : 560d).--

*Note* - Platon, contrairement à Thoukoudide, qui n'attribue ces changements significatifs qu'à la guerre du Péloponnèse, et à Isocrate, qui les attribue au développement de la politique et à ses répercussions sur l'éducation, situe le désastre dans l'âme des jeunes gens, qui apprennent un slogan principal, comme le formule J. de Romilly, à savoir "il est interdit d'interdire" (a.c.,18).

Selon l'écrivain, c'est le vrai nom de l'absence de sens, de la "réduction", des valeurs transmises, que Platon appelle "vertus". - Indiqué avec un autre nom encore : nihilisme " (c'est-à-dire que les valeurs transmises sont " nihil ", rien). Nihilisme qui peut prendre de nombreuses formes, -- de crier passivement au loup à "tout renverser" activement.

### ***L'explication mythique.***

***Échantillon bibliographique*** -- W.B. Kristensen, *Contributions à la connaissance des religions anciennes*, A'm, 1947, 103/124 (The Divine Imposter).

Kristensen (1867/1953), Norvégien, qui a enseigné les sciences religieuses à Leyde en 1901, est peut-être l'un des moins naïfs des spécialistes des sciences religieuses : il ne se laisse pas abuser par les préjugés modernes ou même classiques (voir son *Introduction à l'histoire des religions*, Haarlem, De Haan, 1980-3 (1955-1), son *The Meaning of Religion (Lectures in the Phenomenology of Religion)*, La Haye, M. Nijhoff, 1968).

L'idée principale que l'on retrouve sans cesse chez Kristensen est la "totalité", c'est-à-dire l'harmonie des contraires. Par conséquent, "harmonie" signifie "intégration", et "opposés" "bien et mal éthiques" et "bien et mal eudémonologiques".

À *propos* : “eudémonologie” signifie “théorie de la chance”, du grec ancien “eu.daimonia”, avoir un bon (eu)daimon (créateur de chance/cause de bonheur).

Des penseurs comme Marx (“La religion est l’opium du peuple”), Nietzsche (“La religion, c’est la mondanité”), Freud (“La religion, c’est la névrose”) estiment que la religion, et certainement la religion mythique, coïncide avec une certaine forme de “naïveté”. Nous allons maintenant voir de quoi il s’agit.

### ***Hermès comme “harmonie des opposés”.***

Nous avons vu qu’Hermès était “logios”, le linguiste (E.RH.70). Les anciens Grecs pieux, cependant, l’appelaient aussi “dolios”, le conquérant. Cela nous rapproche de Reinaart le Renard (R.E. 03) : le “Renard” était également un “paria”, -- au sein de la religion germanique ancienne.

Selon Kristensen, o.c., 122 : à Pellene, une ville d’Achaïe (Péloponnèse), Hermès était vénéré comme “le trompeur”. Lire : “vénéré”. Les pieux croyants de cette époque païenne voyaient dans la perfidie de leurs divinités l’une des propositions fondamentales de la vie, voire du cosmos tout entier.

***Modèle appliqué.*** Kristensen, o.c., 120.-- Pandora, c’est-à-dire “la (déesse) toute suffisante”. -

a. Prométhée est plus malin que les divinités : il leur prend “le feu divin” (selon Kristensen : “le principe de vie dans le cosmos”).

b. Sur quoi les divinités punissent Prométhée. Ils s’occupent des personnes qui sont solidaires de lui par l’intermédiaire de la “messagère” Pandore : Héphaïstos, le dieu du “feu”, forge “une belle femme” ; Athéna et Aphrodite lui font des cadeaux. Mais Hermès lui offre son propre “don” au plus haut degré - il est appelé “charidotes”, donneur de dons : dans l’âme même de Pandore, il place le pouvoir de déjouer, afin qu’elle puisse, par exemple, séduire, agir avec ruse, tromper. Et, en tant que messenger de la vie, il les amène sur terre.

Les gens accueillent Pandora avec joie jusqu’à ce qu’ils réalisent qu’elle est “l’harmonie des contraires”. Elle est la cause de la mort, entre autres choses. Pandora est (ce que les Allemands appellent) “eine Lorelei”.

***Modèle appliqué.*** -- Hermès vénéré comme un voleur. -- Tous les pieux l’adorent ainsi. Mais surtout les hommes d’affaires malhonnêtes, et surtout les voleurs. Ploutarchos de Chaironeia (+ 45/ + 125 ; platonicien) mentionne le sacrifice à Hermès Charidotes sur l’île de Samos.

Chaque adorateur était autorisé à “voler et piller”. “ Apparemment (selon Kristensen, p.c., 123) cette curieuse coutume était l’un des “ actes sacrificiels “ lors du sacrifice à cet Hermès. En effet, ceux qui participaient à la célébration imitaient, en jouant la comédie, le paria Hermès en volant réellement. Ainsi, ils ont révélé sa nature.

“Un type de culte bien connu”, dit Kristensen (il veut dire parmi les spécialistes des religions). Notez, avec Kristensen, qu’en grec ancien, “kleptein” signifie “voler” plutôt que “délouer”.

**Modèle d’application** : une divinité en surpasse une autre ; la surenchère, par la parole ou par l’action, est une caractéristique du paganisme ; Oreste, fils d’Agamemnon et de Klutaimnestra, célèbre pour la tragédie Aischulos (Oresteia), tue sa mère.

Les Erinues, Erinyes, les esprits de la mort, le soumettent à une “atè”, un jugement divin. Afin d’impliquer complètement son esprit dans “l’autre monde”, ils le rendent fou.

Mais les dieux Apollon et ... Hermes joue sur ce thème en tant que “sauveurs” (“soteres”, porteurs de salut).

a. Apollon, le dieu de la catharsis (E.R. 15.55) ou purification sacrée, le guérit par un acte sacré.

b. Hermès, en tant que messager de “l’autre monde”, le ramène parmi les vivants... Sur quoi les Erinues se déchaînent : “Toi, Apollon, tu nous as volé la mère meurtrière (“ex.eklepsas”). Un tel acte était donc appelé “vol” !

**Résultat** - Relisons maintenant ce qui précède concernant la crise du sens des mots, surtout dans un contexte rhétorique, il apparaît que la théologie mythique n’est nullement à court de mots ! Au contraire !

Un Téisias qui se montrait plus malin que son maître, en ce qui concerne un droit qu’il avait solennellement promis, pouvait facilement passer pour “un homme pieux comme Hermès”. Il possédait les deux “dons” du charidote, l’Hermès qui fait des dons : il était logios, linguistique, et... dolios, conquérant. dolios, conquérant. Le second par le biais du premier.

Aucune partie de la mythologie grecque n’est peut-être aussi importante que le mythe d’Hermès, qui, curieusement, ne se trouve dans aucun livre de rhétorique aujourd’hui. Ce mythe prouve clairement que la rhétorique dégénérée a également lieu à l’arrière-plan de la religion omniprésente de l’Hellas.

### **Exemple 12.-- Rhétorique grecque ancienne (III). (81/85)**

Considérons un instant les deux Grands Rhétoriciens, Macrocoriciens, Platon et Aristote. Tous deux ont redéfini le concept de rhétorique à partir de leur propre point de vue.

#### **1.-- La rhétorique platonicienne.**

O. Reboul, *Intr.*, 25/31, dit que Platon discute de l'essence de la rhétorique principalement dans deux dialogues.

**a. Le Gorgias...** Les Sophistes et, à couvert, Isokrates sont soumis à un examen dans les personnages inventés du dialogue. Non pas que ces personnages ne représentent pas quelque part des figures réelles (= conception mimétique) ! Mais Platon, fidèle à sa nature d'artiste, invente des personnages dialogués afin de faire comprendre une thèse ou une autre.

**b. Le Faidros** - La rhétorique platonicienne proprement dite est évoquée : “ parler et penser au service de la dialectique (platonicienne) “ en est l'essence.

**Plus d'explications.** -Dans le dialogue de Gorgias, un Gorgias plutôt sympathique, rhéteur et sophiste, accompagné de Socrate, prend la parole : “ La rhétorique “ est définie comme “ l'art de communiquer telle ou telle conviction par une certaine croyance (= opinion préconçue) dans ce qui est consciencieux (“ juste “) ou inconscient (“ injuste “) “. Sans trop s'inquiéter de l'abus que les étudiants pourraient en faire.

Venez donc parler à deux disciples de sophistes. L'un d'eux, Polos, définit la “rhétorique” comme “la capacité d'agir en toute impunité, si nécessaire sans conscience”.

L'autre, élève d'un sophiste mais pas sophiste lui-même - il n'a que du mépris pour les sophistes - critique la démocratie de l'époque, avec son “iso.nomia” (littéralement : tout le monde est égal grâce à la loi), parce qu'elle “prive” les puissants et les capables de leurs droits en les empêchant de s'affirmer.

La “fusus”, c'est-à-dire - ici au sens socratique - la situation de la vie de l'homme avant que toute législation n'établisse l'ordre - implique “le soi-disant droit des capables et des forts”. Un certain Kallikles prend la parole et vise la ‘turannis’, la dictature.

**Note** - Ce que les rhétoriciens antiques appellent “deinotès”, l'efficacité des compétences linguistiques, se retrouve dans tous les types de personnes soumises par Platon à une “historia”, un examen.



**Explication complémentaire.-- Échantillon bibliographique.--** Alb. Gödeckemeyer, *Platon*, München, Rösl, 1922, 45ff.-- L'auteur explique comme suit.

**Al... philosopher.**

La rhétorique au service de la philosophie platonicienne implique d'abord de clarifier la nature de ce type de philosophe.

**Filia. Amitié.**

**D'ailleurs**, l'amitié était considérée comme une très grande valeur dans l'Antiquité grecque. Les paléopythagoriciens, entre autres, ont intégré l'amitié dans leur philosophie même. Aussi Platon.

Selon Gödeckemeyer : "Pour le socratique Platon - qui parle dans le *dialogue de Faidros* - il était tout à fait naturel - il était aristocrate et mendiant de naissance - que l'enseignement de la philosophie soit

a. est une interaction entre le maître et l'élève, comme l'interprétaient par exemple les sophistes,

b. mais surtout un travail en commun dans l'amitié".

**Anagogique...** "Catagogique" est ce qui tire vers le bas ; "anagogique" ce qui élève.

Chez les Grecs de l'Antiquité, le terme "filia" comportait souvent - mais pas toujours - une forte connotation érotique. L'objectif de Platon était de libérer l'amitié de cette situation. À cette fin, il ennoblit l'"amour".

a. Par la pensée qu'elle est plus que et différente du simple désir sensuel, elle doit se développer en une sorte d'inspiration - manie - de la nature de la manie, de l'ivresse, caractéristique des prophétesses, des "mystiques" (= initiés), des poètes.

b. Plus encore : il devait parvenir, à terme, à une compréhension ("contemplation") des parangons de toutes les réalités, leurs idées, qui deviennent perceptibles dans les phénomènes mais se réfèrent toujours à quelque chose qui existait déjà auparavant et qui est d'un ordre de réalité supérieur. Avec cette dernière caractéristique, la véritable manie philosophique est atteinte.

**Nature apophatique...** - Avec cette dernière caractéristique, Platon introduit le fameux "chorismos", la transcendance, "transcendance de tout ce qui est directement donné". Plus précisément, le penseur enseignant, dans sa mission d'enseignement, ne cherche pas le contact érotique avec les jeunes, mais plutôt à éveiller l'âme de ces mêmes jeunes à tout ce qui est "supérieur", tout ce qui est divin, entre autres, les "idées" dans et en même temps au-dessus des choses que nous voyons, entendons et touchons.

**À propos** : pour Platon aussi, l'amitié reste une forme de "manie", une expérience d'ivresse, notamment dans la mesure où elle dépasse les simples affaires et les raisonnements calculés. Mais ce n'est pas "l'ivresse des sens" : en ce sens, elle est "apophatique" : en mots du jour, elle ne peut être décrite avec précision.

Gödeckemeyer poursuit. S'abandonner à l'amour paiderastia, enfantin, sans cet élément orienté vers le haut, c'est manquer le but de l'existence terrestre. Or, philosopher honnêtement et sans arrière-pensée, c'est favoriser ce destin.

Pourtant, le païen Platon accorde une telle valeur à la paiderastia - à ne pas confondre avec notre actuelle "pédérastie", dont toute religion a disparu - que même ceux qui - dans le contexte d'une telle paiderastia - n'ont pas d'intention vraiment philosophique mais aspirent quand même à quelque chose d'honorable, n'atteignent peut-être pas le plus haut niveau de l'existence terrestre mais "ne restent pas sans récompense". (O.c.,57).

**Conclusion** - Car s'enliser dans les ténèbres du mode de vie souterrain n'est plus le sort de tous ceux qui ont déjà parcouru une partie du chemin : au contraire, ils connaîtront une vie dans la lumière et seront tout de suite complètement heureux (...)"

Ainsi Platon, qui dans de tels textes montre son adhésion aux préjugés archaïques-sacrés.

**Note** - Il ne faut pas oublier que, dans certaines cités-états de l'Hellas païenne, la paiderastia était une institution sanctifiée par la loi, entraînant à la fois des droits et des obligations pour l'"amant" et l'"aimé".

Par exemple, l'amant honorable devait s'assurer en temps voulu que l'être aimé puisse trouver une femme bonne et convenable, ou du moins l'aider à le faire.

**À propos, le** paganisme n'est pas synonyme de "liberté de conscience". La "conscience" dans le paganisme est déterminée, "gouvernée", par d'autres présupposés que ceux de la Bible, par exemple.

Il est donc concevable que Platon, voyant la vie actuelle, essaie d'introduire une catharsis (E.R. 15, -- 33, 55, 80) précisément en elle - sans condamnation préalable ou radicale ni justification radicale.

### **A2.-- Faire de la rhétorique.**

Pour Platon, le philosophe décrit ci-dessus est l'exemple prééminent de la rhétorique "vraie" (c'est-à-dire visant l'idéal).

**a.** Avec Socrate, il avait commencé à examiner la rhétorique réelle (celle des sophistes), et surtout son éthique (si elle était consciencieuse ou non). Le résultat a été plutôt négatif.

**b.** Mais avec le temps, ils ont tous deux compris que cette rhétorique (sophiste) avait aussi des traits positivement vérifiables, qui leur avaient échappé jusqu'alors.

***Psuchagogia.***-- La conduite de l'âme - l'âme est, comme chez les pythagoriciens par exemple, la valeur par excellence - , en grec ancien : psuchagogia, devient la prémisses - on pourrait presque dire " la définition " - de la véritable rhétorique.

Il convient de noter que le terme "vrai" a au moins deux significations :

- a. ce qui correspond à la réalité,
- b. ce qui correspond à l'idéal de cette même réalité.

***Base dialectique.***

a. L'induction socratique - arriver à une compréhension métaphorique ou métonymique à partir d'échantillons - était la dialectique de Socrate. Sa méthode de raisonnement.

b. La dialectique platonicienne était la même méthode socratique de généralisation mais actualisée en situant les concepts (généraux) de Socrate dans les idées des choses de l'expérience. Non sans un élément d'"anamnèse", c'est-à-dire la remontée à la surface de la vie consciente de souvenirs de vies antérieures (réincarnation)... C'est de cette manière méthodique et rigoureuse que l'âme peut se former.

***Rejets.***

Soyez aussi rejeté les prochains types.

a. Les compétences linguistiques des Sophistes et des rhétoriciens insuffisamment formés philosophiquement qui apprennent un langage (utile au tribunal ou à l'agora) qui se limite à la technique de l'arrangement le plus parfait (R.E. 10 : r. harmonique) et d'une conception tout aussi parfaite (R.E. 12 : r. stylistique), manquent cet élément socratique-platonicien ... la formation de l'âme.

b. Les discours purement écrits, qui en eux-mêmes ne représentent rien de ridicule (ici Platon va clairement à l'encontre des préjugés de la noblesse de l'époque), contiennent un texte qui est exactement le même pour tous les lecteurs possibles. Ils manquent d'adaptation à ce même lecteur. Ce texte ne "vit" pas : il ne fait qu'enregistrer ce qui a été écrit à un moment donné. -- Nous nous heurtons ici au rejet par Platon de tout ce qui est simplement écrit. Il s'agit d'une sorte de "grammaire" (théorie de tout ce qui est écrit).

***La véritable rhétorique...*** Il s'agit plutôt de ce type de compétence linguistique pratiquée dans un cercle restreint (qui favorise la signification ou la compréhension). Une telle compétence linguistique stipule

a. la vérité sur les choses et

b. la méthode dialectique d'abord. C'est une psuchagogie, en accord avec la formation de l'âme, une âme qui s'avère très impressionnable.

### ***B. L'“akademeia” (académie).***

Au cours d'un voyage en Égypte, Platon rencontre à Kurene (Lat. : Cyrène) le célèbre mathématicien Théodoros de Kurene (-460/...), avec lequel il se familiarise avec les mathématiques de l'époque.

En voyageant dans le sud de l'Italie et en Sicile (= Grande Grèce), il a appris à connaître la structure des sociétés de pensée paléopythagoriciennes (“hetaireiai”).

On dit que l'idée de fonder lui-même une école est née dans l'esprit de Platon. “Afin de faire de sa propre interprétation de la rhétorique une réalité vivante dans une école”.

À cette fin, il a acheté, en -387 ou -386, un terrain,-- à proximité de la gymnasion, le gymnase, qui était situé à ‘Akademeia’, le nom d'un site. C'est là qu'il fonde son école “ avec peut-être comme programme le dialogue de Faidros “ (O.c., 62).

#### ***La structure.***

**École inférieure** : étudier ensemble, se détendre, avoir un repas mensuel avec un invité.

**Lycée** : apprendre à travailler scientifiquement.

Le climat affectif : l'eros, l'amour,-- la filia, l'amitié, propre. Ceux-ci se maintiennent en aussi bonne santé que possible grâce à la “lumière des idées divines”.

Tâche quotidienne : dialoguer, c'est-à-dire apprendre à s'exprimer de manière logique et apprendre immédiatement à réfléchir avec les autres, à penser avec ses pairs.

L'objectif final : former des hommes d'État décents “qui guideront l'âme du peuple” dans des voies “bonnes” (c'est-à-dire fondées sur de vraies valeurs).

Afin de rétablir la démocratie décomposée. Une telle chose était, aux yeux du Grec ancien, qui vivait entièrement dans la polis, la “réalité suprême” (o.c., 69f.).

**Conclusion** : Platon connaît plus d'un type de rhétorique :

a. celle des logographes, qui éditent des textes écrits pour d'autres,  
b. celle des sophistes et de leurs disciples, qui pensent de manière très pragmatique, c'est-à-dire de manière ciblée. Il y applique la catharsis, la purification sur un plan supérieur :

a. il les prend pour ce qu'ils sont,  
b. d'une réalité divine, apophatique (que Platon nettoie du biais impur (sans scrupules) des mythes grecs), les nettoyant et les purifiant.

La lumière des idées divines précède ainsi,-- ce qu'on appelle la “métaphysique de la lumière”. Par ce terme, on entend le fait qu'une lumière “supérieure” est le présupposé à la fois de toute réalité et de toute connaissance réelle de cette même réalité.

### **Echantillon 13. -- La rhétorique gréco-latine. (86-90)**

**En guise d'introduction... Échantillon bibliographique.** O. Willmann, *Abriss d. Phil.*, 16f.-- Selon l'expert d'Aristote, Willmann, Aristote de Stépire (-384/-322 ; le "Stagirite"), le fondateur de l'école péripatéticienne, a mis la logique - dans les termes d'Aristote "analutika", analytique - au service de :

**a.** l'invention (elle est alors appelée "dialectique", dans un sens plus étroit que chez Platon, par exemple) et

**b. la** pensée logique, stricte, "valide" elle-même. -

D'où le nom "organon", instrument de pensée.

#### **Notes -**

**1. La dialectique** est une application de la rigueur logique ; elle met en avant "ta endoxa" les valeurs établies. Il les soumet à une "historia", une enquête, en examinant leurs avantages et leurs inconvénients. Afin d'atteindre une certaine compréhension scientifique. -- La partie principale est "ta topika", les sujets. Les sources possibles de connaissances où l'on peut trouver des arguments (rhétorique heuristique) y sont discutées.

**2. - La rhétorique**, encore une fois dans un sens beaucoup plus étroit que celui de Platon par exemple, selon les propres termes d'Aristote, "parafues ti tès dialektikès", quelque chose de très proche (de nature analogue) de la dialectique. Au moyen d'enthymèmes (raisonnement syllogistique sous une forme abrégée), un orateur - car c'est ainsi qu'Aristote appelle l'acteur de la rhétorique - cherche à obtenir l'approbation d'un auditoire.

Comme nous l'avons déjà noté (E.R. 28), la rhétorique d'Aristote est divisée en trois parties :

**a.** l'orateur (source du message),

**b.** la personne adressée (preneur de message) et

**c.** le discours (message), considéré comme une séquence du contenu de la pensée et de sa stylisation.

**Note :** R. Barthes, *L' aventure sémiologique*, 94/96 (*La rhétorique aristotélicienne*), souligne que chez Aristote la rhétorique et la théorie littéraire ('poétique') sont séparées. Quelque chose qui est révisé plus tard.

**Réception** - Aristote constitue la base sur laquelle Marcus Tullius Cicero (orateur et rhéteur ; -106/-43) élaborera une rhétorique romaine forte.-- Marcus Fabius Quintilianus (35/96 ; rhéteur), dans ses *Institutiones oratoriae* (93/96), approfondit cette ligne dans un sens éducatif.

Nous nous trouvons immédiatement dans la période hellénistique - romaine après - 322.

**Réception. -- Deux échantillons.**

**1. Thierry de Chartres** (.../1157) appartient aux premiers scolastiques (1000/1200). La Renaissance humaniste de cette époque avait pour représentant remarquable le platonicien Thierry. Il a fait œuvre de pionnier en matière de logique et - dans ce contexte - de dialectique et de rhétorique. La *Rhetorica ad Herennium* d'Aristote (-86/-62), plus ou moins attribuée à Cicéron, et le *De inventione* de Cicéron sont les sources de Thierry.

**Échantillon bibliographique** - K.M. Fredborg, ed, *The Latin Rhetorical Commentaries by Thierry of Chartres*, Toronto, Pont. Inst. of Md. St., 1988.

**2. Simon Duplex** (1569/1661) a élaboré, à l'époque, une *Logique* que les connaisseurs qualifient de "post-moyen-âge". Le livre VII y expose la dialectique traditionnelle, fortement aristotélicienne (avec les thèmes).

**Échantillon bibliographique** -- S. Duplex, *La logique ou art de discourir et raisonner* (1607), Paris, Fayard, 1984.

**La rhétorique comme littérature...** R. Barthes, *L'aventure sém.* 95, 100/ 101 (La rhétorique généralisée) -- Un changement conceptuel de grande ampleur a lieu pendant la période augustéenne (l'empereur Auguste vit de -63 à +14).

**a.** Déjà Gorgias de Leontinoi (E.R. 75) et Platon (dans ses dialogues artistiques) mélangeaient rhétorique et poétique.

**b.** Aristote, fortement scolastique, les a strictement séparés.

Mais la période augustéenne voit la confluence de la rhétorique et de la poésie. La "rhétorique" devient la science générale de la littérature à cette époque. Écrire et parler correctement, au sens large, devient le thème.

Des Romains comme Horace (-65/-8 ; poète romain, connu pour son *Ars poetica*), - Ovide (-43/+17 ; poète romain, -- Tacite (55/119 ; historien romain, connu pour son *Dialogus de oratoribus*, parfois controversé, que la plupart considèrent aujourd'hui comme son œuvre) ;

Des Grecs comme Dionusios d'Halikarnassos (rhéteur à Rome (-30/-8)),-- Ploutarchos de Chaironeia (-5/125 ; penseur et historien platonicien),-- le traité *Peri hupsous* (premier siècle de notre ère),-- tous témoignent du fait que le concept de "rhétorique" est compris au sens large.

**La rhétorique comme éducation générale.--** Déjà Isokrates d'Athènes (E.W. 75) définissait la philosophie comme une "éducation générale", -- à son service, de la rhétorique.-- "Sous "les bons empereurs" du IIe siècle -- de Nerva à Marc-Aurèle (96/180) -- l'empire romain connaît une période de repos.

C'est ainsi que la rhétorique hellénique, entre autres, a connu un renouveau. (E. Kalinka/O. Schönberger, Hrsg, Philostratos, *Die Bilder (Griechisch deutsch)*, Munich, E. Heime-ran, 1968, 7),

Le berceau de ce renouveau a été les villes d'Asie mineure, elles aussi renaissantes (Ephèse, Miletos, Smurna). Plus tard aussi Athènes. "Ce nouveau mouvement linguistique s'étendait à l'ensemble des arts littéraires. Il a fait office - comme autrefois le Protosofistics (-450/-350) - de centre de la vie culturelle. (...) Son nom, lui aussi, était lié au mouvement protosophique : Philostratos, qui en a écrit l'histoire dans sa Vie des sophistes, l'a appelée "deuxième sophisme" (Deutero.sophistry)". (Ibid.).

Le terme "sophiste" a ainsi pris une allure générale. Aristeides proclame : " Le rhéteur - c'est-à-dire l'orateur, le sophiste - doit être juste. Il doit lui-même vivre consciencieusement. Il doit encourager les autres à le faire. Il doit être, au sens plein et entier, "un roi". (O.c., 8).

N'oubliez pas que le terme "roi", à l'époque, évoquait une haute opinion. Quelque chose comme ce que nous dirions maintenant : "quelque chose de royal".

**Le discours épideictique ou gracieux** (c'est-à-dire : parler et écrire) est le concept de base du Deutéro-sophistication. Cela implique que, par exemple, Aristeides a attaqué Platon dans deux "raisons" concernant la primauté de la belle parole et de l'écriture. En même temps, il tente de rétablir la rhétorique critiquée dans le Dialogue de Gorgias de Platon (E.R. 81, 84).

Même la philosophie de l'époque a été intégrée par l'ensemble du mouvement dans son nouvel idéal culturel. -- Dionusios d'Halikarnassos était considéré comme l'un des prédécesseurs qui voulaient faire revivre "l'ancienne rhétorique" : "Devenir un nouveau Démosthène (op. : le plus grand orateur), -- un Thukudides (op. : l'historien) ou un Platon était le souhait de tout deutérophile". (O.c.,8). En d'autres termes : le passé, mais actualisé !

**Cette nouvelle rhétorique**, -- d'où aussi le nom de "néo-rhétorique" (mais pas dans le sens d'un Chaïm Perelman), a eu une grande influence dans tout l'Empire romain-hellénistique de l'époque -- Cette période est connue comme une période de paix. Des relations commerciales florissantes - notamment au Moyen-Orient - la caractérisent. -- C'est le temps de l'oïkoumène - le monde habité unifié -, avec une seule et même culture de l'Espagne à la Syrie... Il faut y situer la rhétorique de l'époque.



De 100 à 400, cette nouvelle rhétorique a dominé l'ensemble du monde hellénistique et romain. Sur le plan œcuménique, c'est vrai : "Les mêmes figures de style ont été enseignées par saint Augustin, en Afrique latine, par le païen Libanius (Libanios d'Antiocheia (Syrie ; 314/393 ; rhéteur)), par saint Grégoire de Nazianze (329/389 ; patriarche de Constantinople, où il a présidé le premier concile œcuménique (381)), en Grèce orientale". (R.Barthes, *L' aventure*, 101).

**Note --** A une époque, les termes étaient utilisés comme suit :

**a,** "sophiste" est le directeur de l'école nommé par l'empereur ou le conseil municipal ;

**b.** Le "rhéteur" est l'enseignant - l'éducateur.

**Textuologie.** - Ce que nous appelons aujourd'hui "texte" n'est qu'une facette de la littérature. Mais elle est décisive. Que la formation des textes ait été l'une des principales préoccupations de la sophistique deutéroise est montré par H.I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l' antiquité*, Paris, Seuil, 1948, 239. L'auteur mentionne les "progumnasmata", les pré-exercices, comme une rhétorique élémentaire, une "pré-rhétorique" !

**1.-- Enseignement secondaire.--** Marrou énumère les types de textes.-- récit ("muthos"). - chreia (lat. : chrie,-- un discours rigide),-- gnome (lat. : sententia,-- un discours sur le thème d'un fait ou d'une déclaration),-- kataskeue (lat. : confirmatio,-- une preuve affirmative) et anaskeue (lat.koinos topos (Lat. : locus communis, 'lieu commun', un morceau de texte (ou 'perikope') qui peut être incorporé comme composant dans une variété de types de textes (description, récit, discours, traité).

**2.-- Enseignement supérieur.--** Marrou continue.-- enkomion (lat. : laudatio, éloge, -- texte sur les actes et les paroles d'un personnage) et psogos (lat., : vituperatio, éloge sur la même chose),-- sunkrisis (lat. : comparatio, comparaison, parallèle),-- prosopopoiia (lat. : prosopopée, corruption : prosopopée, -- description extérieure montrant l'apparence extérieure et le comportement observable d'une personne) et et ethopoiia (lat.ethopoeia, ethopoeia, -- description de l'âme, reflétant le moi intérieur (tempérament et caractère), ekfrasis (Lat. : descriptio,-- description),-- thesis (Lat. : propositum ou propositio,-- thèse défendue), -- nomos (Lat. : lex,-- discussion de la loi). -- Enfin, une liste impressionnante de types de texte.

**Réception.-- Échantillon bibliographique.--** Noël/ Delaplace, *Leçons françaises de littérature et de morale (Avec préceptes du genre et des modèles d' exercices)*, Bruxelles, 1844, 552 pp.

Notez le titre : comme toutes les antiquités, les deutérophiiles en tête, également en plein XIXe siècle ! La science textuelle va de pair avec l'éducation éthique et politique.

Notez également que les "prescriptions" sur les types de texte (sans lesquelles les exercices sont aveugles) ne sont pas proposées sans les "exercices" (sans lesquels les prescriptions sont vides).-- Le livre se divise en deux parties.

**I.-- Prose.--** Récit, "scène" (= "tableau", c'est-à-dire forme imagée de la description) et description,-- Définition (ici plus large que la simple logique : un jugement de valeur - par exemple d'un juge - est aussi appelé "définition" (c'est-à-dire de la valeur d'un acte)),-- Fable, allégorie (description détaillée du modèle d'un original qu'il élucide).

Morale religieuse et morale laïque ("philosophie pratique"). -- Lettre (un type de texte qui comprend tous les types).

Discours, fragment oratoire (c'est-à-dire concernant le discours), introduction et conclusion du discours (ce dernier "discours de conclusion").

Dialogue philosophique (type platonicien), dialogue littéraire (= bellettriste).

Description du personnage (// éthopée), portrait (description de la vue et de l'âme ensemble), parallèle (comparaison politique, littéraire, éthique).

**Poésie...** Voici la même liste que pour la prose, à l'exception de la lettre (la lettre en vers semble inexistante)... Ajout : fragment lyrique.

### **Somme finale.**

a. La rhétorique aristotélicienne n'est qu'une petite partie de cette littératologie.

b. La prose et la poésie font partie d'une seule et même "théorie littéraire", descendante de la "rhétorique" de l'Antiquité tardive au sens du deutéro-sophisme.

**Réception -** Pour l'enseignement secondaire, Ch.-M. des Granges/Mlle Maguelone, *La composition Française (Livre du maître)*, Paris, 1930, était autrefois l'ouvrage de référence en France.

Histoire, description,-- portrait (extérieur et intérieur), lettre.

Bien sûr, encore au plein XXe siècle, l'éducation éthico-politique est incluse : l'élève rédige des essais sur "la morale" (contenus éthiques et civiques ou "valeurs").

Enfin, la dissection littéraire, l'évaluation littéraire ("critique littéraire").

Omis : Le discours !

**Exemple 14.-- Littérature actuelle (théorie littéraire). (91/93)**

La théorie littéraire la plus récente prend son essor à partir de 1940. En France, à partir de 1950, -- avec des noms comme Michel Foucault, Roland Barthes, Jacques Derrida,-- Julia Kristeva, Philippe Sollers, -- A.G. Greimas et d'autres ; -- dans d'autres pays, des noms comme Noam Chomsky, René Wallek, Austin Warren -- et même Ch.S. Peirce (USA). - Max Bense, R. Jakobson, T. Todorov et bien d'autres.

**Échantillon bibliographique;--** T.A. van Dijk, *Tekstwetenschap (Een interdisciplinaire inleiding)*, Utr./Antw., 1978 ;

T.A. van Dijk, *Modern literary theory (An experimental introduction)*, Amsterdam, 1971 ;

M. Delacroix/F. Hallin, *Méthode du texte (Introduction aux études littéraires)*, Paris / Gembloux, 1987 ;

R. Wallek/A. Warren, *Theory of Literature*, New York, 1942 (trad. fr. : *La théorie littéraire*, Paris, Seuil, 1971),--un livre qui, surtout depuis 1949, a été utilisé comme ouvrage de base dans presque tous les pays ;

*Tel Quel, Théorie de l'ensemble*, Paris, 1968 (des idées telles que l'écriture et le texte, l'inconscient ultérieur, l'histoire, le travail, la trace, la production, la scène, conduisent à une actualisation et à une refondation de la théorie littéraire traditionnelle ;

V.Bohn, Hrsg, *Literaturwissenschaft (Probleme ihrer theoretischen Grundlegung)*, Stuttgart, 1980 ;

Har. Fricke, *Die Sprache der Literaturwissenschaft (Textanalytische und philosophische Untersuchungen)*, Munich, 1977 ;

L. Bredella, *Das Verstehen literarischer Texte*, Stuttgart, 1980 ;

G. Pasternak, *Interprétation*, Munich, 1979 ;

A. Wijzenbroek, *De kunst van het begrijpen (Un modèle structuraliste-herméneutique pour l'analyse de la prose littéraire)*, Muiderberg, 1987 (les deux théories de base française et allemande sont abordées) ;

J. Kuin, *Van literatuurwetenschap tot literatuurfilosofie (De la théorie littéraire à la philosophie littéraire)*, in : Streven (Anvers), 1980, mars, 537/547 (sur l'Ecole de Chicago qui, contrairement à l'analyse textuelle unilatérale de la Nouvelle Critique américaine (1915+), met l'accent sur les données qui peuvent être situées en dehors du texte et, contrairement à la Gauche et la Contre-culture (1945+) avec son irrationalisme, met l'accent sur la scientificité rationnelle en ce qui concerne la décomposition textuelle).

C. Pichois/A. Rousseau, *littérature comparée*, Utr./Antw., 1972 ;

P. Brunel/Cl. Pichois/A.-M. Rousseau, *Qu'est-ce que la littérature comparée*, Paris, 1983.

Il y a même un ouvrage qui commet un méta-langage (langue sur langue) sur les théories de la littérature : H. Göttner/J. Jacobs, *Der logische Bau von Literaturtheorien*, Munich, Fink, 1978 (la théorie de Sneed).

N'oublions pas les numéros de la revue française *Poétique* (Paris), dont *Poétique (Raconter, représenter, décrire)*, n° 65 (février 1986).

D'autres dictionnaires tels que : H. Mahlberg, *Literarisches Sachwörterbuch*, Berne, 1948 (dépassé mais très utile) ;

G. u. I. Schweikle, *Metzler Literaturlexikon (Stichwörter zur Weltliteratur)*, Stuttgart, 1984 (un ouvrage extrêmement complet) ;

H. Benac, *Nouveau vocabulaire de la dissertation et des études littéraires*, Paris, 1972 ;

H. Benac (Br. Réauté/M. Laskar), *Guide des idées littéraires*, Paris, 19882 ;

J. Peck/M. Coyle, *Literary Terms and Criticism*, Houndmills/ondon, 1984 (avec un aperçu des principales théories littéraires o.c., 149/168 (*Critical Positions and Perspectives*)).

**La nouvelle rhétorique...** relisez E.R. 86v. (rhétorique comprise aristotélicienne). La rhétorique au sens étroit de persuasion existe toujours et est même en train d'être rétablie (elle fait partie de la littératologie contemporaine).

**Échantillon bibliographique** -- Umberto Eco, *La structure absente (Introduction à la recherche sémiotique)*, Paris, 1984, 154/158 (*Rétorique ancienne et rhétorique moderne* (définit la " rhétorique " comme distincte de la logique (avec ses arguments apodictiques (strictement prouvables) et dialectiques (logiquement probables, " plausibles "))) : la rhétorique donne des preuves " plausibles " sous forme d'enthymèmes (arguments conclusifs abrégés)) ;

Chaïm Perelman/Lucie Olbrechts-Tyteca, *Traité d' argumentation (La nouvelle rhétorique)*, PUF, 1958 (la néo-rétorique de Perelman s'appuie sur Aristote, Isokrates, Quintilien, mais dans un sens actualisé et avec une grande attention à la justification des jugements de valeur) ;

R. Hegselmann, *Formale Dialektik (Ein Beitrag zu einer Theorie des rationalen Argumentierens)*, Hambourg, Meiner, 1985 (inspiré par Stephen Toulmin (*The Uses of Arguments*, Cambridge University Pr., 1958) et la néo-rétorique de Chaïm Perelman).

**État des lieux...** Voici comment O. Reboul, *Introduction à la rhétorique*, Paris, 1991, 91/98 (Aujourd'hui : des rhétoriques), résume. --

**1. Élargissement.**-- La rhétorique actuelle comprend, outre la théorie de la pose du texte - voir R.E. 07/23 (Les principaux éléments de l'acte rhétorique)-- c'est-à-dire l'invention et l'agencement, la stylisation,-- le travail de mémoire et la récitation, une théorie de la réaction du lecteur, resp. de l'auditeur - voir R.E. 24/58. Ce qui a été quelque peu traité dans les grammaires de l'Antiquité.

Plus encore : l'élargissement s'applique également aux trois anciens types d'éloquence (R.E. 71 : discours politique, juridique et démonstratif). La rhétorique verbale s'enrichit de la théorie de la publicité (propagande, publicité, -- "marketing") et le non-verbal s'élargit au domaine de l'affiche, du film et de la musique, oui, au domaine de la vie de l'âme inconsciente et subconsciente, -- toujours dans la mesure où tous ces domaines apportent un message (bericht) à l'homme et construisent une compréhension (significa).

Par exemple, on peut considérer un rêve nocturne comme un message émergeant de notre vie d'âme subconsciente et inconsciente et analyser ses éléments rhétoriques.

**2. Unification** - Le terme actuel de "rhétorique" fait parfois l'objet d'une unification.

**Échantillon bibliographique** -- G. Genette, *Figures*, 3 volumes, Paris, Seuil, 1966/1972 ;

id., *La rhétorique restreinte*, in : *Communications* 16,1.-- Le terme "rhétorique" est ici restreint à la "stylistique".

Ainsi dans H.Morier, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, 1981-3.

Il en est de même pour J. Cohen, G. Genette, Rol. Barthes et le Groupe Mu. La "rhétorique" devient ici la théorie des processus linguistiques - par exemple, les figures de style (pensez aux tropes (métaphore, métonymie, - synecdoque)). - qui font d'un texte un texte littéraire. Voir ci-dessus E.R. 12/14 (rhétorique stylistique).

### **Le terme "critique littéraire".**

Cela signifie "littératie appliquée". -- "Critique", dans le sens commun, signifie logiquement "un jugement de valeur responsable".

Le critique littéraire :

(a) dissèque un texte ou un message sous une forme ou une autre (une affiche, par exemple),

(b) toutefois, de telle sorte qu'il arrive à un jugement de valeur fondé.

**Conséquence** : toutes les tendances que la théorie littéraire présente, se retrouvent dans la critique littéraire. La critique interne (textuelle) (Nouvelle Critique (1940/1960) ; Critique britannique ; Formalisme russe ; Structuralisme);-- la critique externe (Critique féministe, marxiste, poststructuraliste, phénoménologique-existentialiste, psychanalytique, socialiste-réaliste) sont les deux principaux types de regard sur un texte ou un support de message.

**Exemple 15.-- Le phénomène de l'ambiguïté du texte. (94/110)**

Nous n'allons certainement pas développer entièrement ce chapitre (nous ne pourrions même pas le faire). Mais nous allons suggérer l'ambiguïté pour un moment en énumérant quelques théories importantes.

**Le terme "corpus".** - L'un des sens du terme "corpus" (= littéralement "corps") est "une collection limitée de textes". Quiconque doit parcourir quelques livres et/ou articles dans le cadre d'un "projet final" (= dissertation) a donc affaire à un "corpus". C'est un fait.

La question - pensez à la structure des problèmes mathématiques - est la suivante : de quel point de vue (angle de vue) peut-on étudier un tel ensemble de textes ? Du moins, on veut le faire de la manière la plus scientifique possible.

**Les sciences auxiliaires de la littératologie..** La rhétorique qui subsiste au sens étroit (surtout aristotélicien) et au sens large de l'Antiquité tardive s'est enrichie ces dernières décennies de toute une série de sciences auxiliaires... Nous allons en donner un aperçu.

**La science du langage (linguistique).**-- Ce sujet scientifique a pris une ampleur sans précédent.-- Juste ça. Charles Bally (1865/1947 ; élève de F.de Saussure (1857/1913 ; le sémiologue)), dans son ouvrage *Le langage et la vie*, Genève/Lille, 1952-3, 13s, parle de la rhétorique traditionnelle et de la linguistique qui lui est associée.

-

**(1) Jusqu'en 1800 environ** - dit-il - la langue n'a jamais été étudiée pour elle-même. Après tout, qu'il s'agisse de grammaire ou de rhétorique (étroite ou large) - ajoutons " dialectique " - on a toujours voulu, par l'enseignement des langues : ;

- a. fournir une formation logique,
- b. apprendre à écrire et à parler avec "style" ;
- c. enseigner surtout la culture littéraire à travers "les grands auteurs classiques".

On peut clairement y reconnaître l'idéal du deutéro-sophisme (R.E. 88) jusqu'en 1800. Cela indique les énormes séquelles ("réception") des sophistes de l'Antiquité tardive. C'est pourquoi nous nous y attardons depuis si longtemps.

**(2) A partir de 1800**, cependant, beaucoup de choses changent... Bally, avec tout le respect qu'il porte à cette tradition "classique", note : la sous-évaluation de la langue parlée quotidienne. (En français, le mépris est plus prononcé : "le langage vulgaire").

Or, selon Bally, cette langue est "la seule véritable parce que la seule originale". (o.c., 13). Bally est clairement un "populiste de la langue".



On peut discuter de ce que serait “ la seule vraie langue “ : n’y a-t-il pas plutôt une multitude de langues, dont la langue vernaculaire dans laquelle est à l’œuvre ce qu’on appelle “ le sens commun “ ?

Bally poursuit : Bally a tout le respect pour la position de son professeur de Saussure. Mais il reproche à l’inspirateur de l’accent mis par les structuralistes sur la sémiologie (théorie des signes) sa vision rationaliste unilatérale du langage.

***Trois choses y sont supprimées :***

1. Le sujet parlant (je, vous, nous sommes les utilisateurs de la langue),
2. Toute la situation dans laquelle on parle (je, tu, nous sommes par exemple des enseignants avec des enfants sur lesquels, après la puberté, nous n’avons pratiquement aucun contrôle) et qui peut rendre compréhensibles les mots que nous utilisons,
3. Le côté non logique du discours concret-singulier (R.E. 31 : communication cosmique ; R.E. 51 : suggestion) : un névrosé parle différemment d’un névrosé psychologiquement sain.

Tout cela, Bally le reproche au nom de la langue naturelle, dans la mesure où elle n’est pas “littéraire” et “artistique” et où elle se situe dans la vie réelle, pas tant écrite que parlée.

***Conclusion*** - Les littératures plus récentes feraient bien de prendre au sérieux le point de vue de Bally si elles ne veulent pas tomber dans une compréhension unilatérale du langage.

***Au fait*** : *Inexpressionnisme, Germano Celent*, Paris, 1989, parle entre autres du critique d’art italien Celent (Arte povera, Inexpressionnisme), partisan du populisme dans l’art : “l’art et la vie quotidienne se rejoignent”. Ce que Bally a affirmé à propos de la langue.

***Deux sciences fondamentales*** : la phénoménologie d’une part, et la théorie des signes (sémiologie (de Saussure), sémiotique (Peirce)) d’autre part, dominant - chacune à leur manière - de nombreux littéraires. Exemples...

***1. Méthode phénoménologique*** : R. Lanigan, *Speech Act Phenomenology*, La Haye, 1976 (critique de l’analyse du langage d’Austin, Searle, Grice ; construction d’une description phénoménologique) ;

*Analecta Husserliana, Poétique des éléments dans la condition humaine*, n° XIX (traite de manière phénoménologique, par exemple, de la mer comme élément de l’existence humaine).

***2. Méthode sémiotique-sémiologique*** : R. Scholes, *Semiotics and Interpretation*, Yale University Press, New Haven / London, 1982 (dans le sillage de Todorov, Genette, Barthes et al. ; il faut se référer à son *Structuralism in Literature*, Yale, 1974).



**Note --** Il convient de se référer au cours de logique et de méthodologie, qui traite de deux méthodes de base, la phénoménologie (Husserl) et le formalisme.

**Note --** J. Derrida (1930/...) est la figure centrale de cette philosophie “déconstructionniste”. Il a beaucoup écrit sur tous les sujets possibles. Citons *De la grammatologie*, Paris, 1967.

Derrida est un structuraliste qui s’appuie sur Nietzsche et Heidegger, qui veulent se débarrasser radicalement de la grande tradition occidentale - en particulier du platonisme (et du christianisme platonisant).

**Échantillon bibliographique --** H. Servotte e.a. (ed.). *In het licht van de letter (Six exercices de déconstruction)*, Louvain, 1988 (œuvre influencée par Derrida, P. De Man, Ph. Lacoue - Labarthe e.a.) ;

Chr. Norris, *Deconstruction (Theory and Practice)*, London/New York, 1982 (le déconstructionnisme a de plus en plus d’adeptes aux Etats-Unis) ;

J. Llewelyn, *Derrida on the Threshold of Sense*, Londres, 1986 (une introduction approfondie) ;

M. Lisse, Le motif de la déconstruction- et ses portées politiques, in : *Tijdschr.v.fil.* 52 (1990) : 2 (juin), 230/250.

**Note --** J. Kuin, inl./vert., T.S. Eliot, *De functie van de kritiek*, Kampen, 1989 (une œuvre qui représente l’antithèse du “démantèlement” de la lecture et de l’écriture).

**Note -- -- Individuologie -- Échantillon bibliographique --** R. Mortier, *L’originalité, (Une nouvelle catégorie esthétique au Siècle des Lumières)*, Genève, Droz, 1982.

Le concept de “singulier” (individu, singulier) trouve une de ses applications dans le concept d’“origine”. Le terme “original” désigne-t-il tout ce qui ne provient pas d’une autre chose ? Le problème de l’originalité était déjà connu dans la Grèce antique.

En Occident, après le Moyen Âge, un concept moderne d’“originalité” émerge (“penser de manière autonome” - le cri de guerre de la modernité - implique de “trouver son origine en soi-même”).

Mortier examine l’originalité telle que l’entendaient les esprits des Lumières du XVIIIe siècle dans les domaines de l’art et de la littérature.

**Note :** S’il est vrai que les textes et les œuvres d’art sont “originaux”, nous en concluons qu’il devrait y avoir une méthode adaptée au singulier. Groupe Mu (J. Dubois Centre d’études poétiques, Université de Liège), Paris, 1970-1, 1982-2, vrl. 145/147 (Approche du phénomène de l’ethos : généralités), argumente comme suit :

Si un texte est quelque chose d'“absolu” (lire : singulier), c'est-à-dire indépendant du reste et - dans son unicité (“Einmaligkeit”) - non comparable à aucun autre texte, alors un tel texte est imperméable à une méthode dite “universelle” (lire : concordiste, assimilate (aplanissant tous les écarts et différences), -- mais alors un tel texte se prête à une méthode “intuitive” orientée vers le singulier.

**Note --** Ceci est analogue au point de vue de la “science spirituelle” (dans la lignée de Bentham, Ampère, Mill, Hegel, Schleiermacher, Wilhelm Dilthey (1833/1911 ; *Einleitung in die Geisteswissenschaften* (1883)) qui a conçu le concept de “science spirituelle”.

Elle a ensuite été refondée par W. Windelband (1848/1915) et H. Rickert (1863/1936 ; *Kulturwissenschaft und Naturwissenschaft* (1916).

La dualité “idiographique” (individuologique) “nomothétique” (général) vient de Windelband. En d'autres termes, selon le Groupe Mu, l'idiographie est la méthode permettant de saisir les textes dans leur singularité.

### **Modèle d'application : Le film ‘Zelig’.**

**Échant. bibliogr....** J. Botermans, *Een volkomen unicum voor allen*, in : Spectator (Gand) 05.11.1983, 39. Dit L'auteur :

“(1) Cela devient fastidieux mais je dois à nouveau utiliser un superlatif : Le Zelig de Woody Allen est complètement unique. (...) La grande majorité (en termes d'offre de films) est constituée de déchets commerciaux plats, avec quelques exceptions et de rares moments forts entre les deux.

Zelig est donc unique. Et un énorme succès aux États-Unis.

C'est un coup de génie : bien que le personnage n'ait jamais existé et qu'il fuie même, comme trait de caractère frappant, toute individualité démonstrative, il donne néanmoins vie à un personnage et “prouve” son authenticité (ndlr : le fait qu'il ait apparemment réellement existé) et son existence avec toutes sortes de moyens typiques du cinéma.

(2) 1 Qu'est-ce que cela a de si spécial ? À moins qu'il ne s'agisse d'une biographie, les personnages de films sont toujours des inventions. C'est bien là le problème : Zelig est une (fausse) biographie sous la forme d'un (faux) documentaire, sur quelqu'un qui n'a jamais existé.

(2) 2 Mais ce qui va vous intéresser est tel que le scénario semble finalement un peu mince. Par conséquent, son caractère unique réside principalement dans sa forme. Ainsi, Zelig est plutôt une curiosité.

Dans la forme, Zelig est une sorte de sondage télévisuel : des morceaux de vieux films de toutes sortes, des morceaux d'actualités pour situer l'époque, des témoignages de personnes ayant connu Zelig, des critiques de personnes renommées (op. : renommées) qui donnent leur avis sur lui et cherchent à le définir comme un phénomène.

Tout cela n'est que fantaisie car, aussi crédible qu'il puisse paraître, Zelig (Woody Allen lui-même) n'a pas existé".

**Au passage,** Zelig est une sorte de caméléon de tempérament et de caractère : il change d'apparence en fonction des personnes qu'il côtoie.

Ch. S. Peirce dirait : son opinion est celle des autres (" méthode de l'autorité "). Se perdre dans la foule, ne pas se distinguer, faire comme les autres, partager les opinions de ceux que l'on rencontre individuellement. On peut aussi parler de "conformisme".

En ce sens, Zelig est une satire (une moquerie) d'une tendance humaine très répandue : celle de courir, comme un animal de troupeau, avec les autres.

Psychologie profonde : Zelig est "conduit" (comportement motivant) par le désir inconscient et subconscient d'être aimé des autres à tout prix.

"Une malléabilité qui a toujours été si habilement abusée par les démagogues (comprenez : les démagogues) de toutes sortes". (J. Botermans, a.c.).

**Conclusion...** Un paradoxe : faire une œuvre d'art la plus individuelle possible à partir de la personne la plus modeste possible ;

Allen Stewart Koenigsberg, surnommé "Woody Allen" (né à Brooklyn, N.Y. 01.12.1935) réfléchit quelque peu à Zelig : n'est-il pas connu comme un excellent comédien, mais dans le genre timidement compliqué ?

**Epistémologie.-- Échantillon bibliographique** Käte Hamburger, *Wahrheit und ästhetische Wahrheit*, Stuttgart, 1979.

Th.W. Adorno (1903/1969 ; jusqu'en 1933 professeur à Francfort (Frankfurter Schule)), à la suite de Hegel, affirme que la littérature est déterminée par son contenu de vérité. Mais que signifie le terme "vérité" lorsqu'il s'agit de la "vérité" d'un texte, en particulier d'un texte artistique ? C'est la question à laquelle Hamburger tente de répondre.

L. Verbeeck, *De literatuur naar de letter (Réflexions philosophiques sur De naam van de roos d'Umberto Eco*, in : Tijdschr.v.fil. 47 (1985):1 (mars), 15/41 ;

Th. Van Veldhoven, *Teken, waarheid, macht (Sur le nom de la rose, d'Umberto Eco*, in : Tijdschr.v.fil. 47 (1985) 1 (mars), 42/70.

Eco, le célèbre sémioticien, écrit des livres dans lesquels la "fiction" (réalités imaginaires de toutes sortes) de style maniériste joue un rôle important. En réponse à cela, Verbeeck commence par noter que :

1. les enfants, en tant qu'amateurs d'art et de littérature, préfèrent nettement "la vraie chose" : "Winnetoo aurait-il vraiment pu exister ?".

2. tandis que les adultes semblent privilégier la fiction. Corrigeons : " La fiction est plutôt l'affaire de certains adultes : littéralement enchantés par des " réalités " purement imaginaires (le sens ontologique de " réel " comme " non-rien " apparaît ici très fortement), certains contemporains préfèrent rechercher des " œuvres à tête fine ".

### ***Deux extrêmes.***

1. M. Collot, *La poésie moderne et la structure de l' horizon*, PUF, 1988, reproche au structuralisme littéraire - outre la négligence de la personne qui crée l'art ("le sujet") et de l'histoire dans laquelle cette personne se meut - la négligence de "la référence", c'est-à-dire de la référence à la réalité (extérieure à l'œuvre d'art).

Si les œuvres représentent la réalité, le structuraliste affirme qu'il s'agit invariablement d'une "distorsion" de la réalité (et donc d'une illusion).

Si les œuvres suggèrent la même réalité, elles sont considérées par le structuraliste comme des reprises "tordues" de textes antérieurs (et donc comme de l'"intertextualité"). L'art, notamment la littérature, est une forme de délire, de délire, c'est-à-dire d'étroitesse d'esprit.

**Note --** J. Derrida, le déconstructionniste, représente un extrême à cet égard : par exemple, dans ses *Marges de la philosophie*, Paris, 1972, il affirme que toute la tradition occidentale souffre de logocentrisme.

La "mimesis", la représentation de la réalité, trahit invariablement la croyance dans le "logos", c'est-à-dire la pensée, la parole et l'écriture en tant que reproduction véridique du langage. Ce qui doit être supprimé progressivement.

2. **M. Foucault**, *Parrèsia* (Libre parole et vérité), Amsterdam, *Crisis Research*, 1, 1989, représente l'autre extrême. À la fin de l'année 1983, ce (post)structuraliste, à l'université de Berkeley (Cal.), a donné des conférences sur la "parrèsia", la liberté d'expression (telle qu'elle se pratiquait dans l'Antiquité gréco-latine).

Quelqu'un ou un groupe, convaincu de la vérité malgré le danger qui lui est associé, estime qu'il est de son devoir de "critiquer", si nécessaire face à un despote absolu.

**Curieux** : J. Foucault lui-même a voulu être un orateur aussi véridique. Mais il l'a fait délibérément, en tant que critique ouvert d'une société "déformée" par les relations de pouvoir.

**Esthétique** - L'esthétique, c'est-à-dire la théorie de la beauté (et de l'art), a été introduite, en tant que terminus technicus, par Al.G. Baumgarten (1714/1762 ; ll. du rationaliste Christian Wolff) dans son *Esthétique*, 2 Bde, 1750/1758.

Dès 1735, dans ses *Meditationes de nonnullis ad poema pertinentibus*, Baumgarten part de la prémisse d'un sujet individuel qui traite le beau comme beau.

**Échantillon bibliographique** -- O. Pöggeler, *Die Frage nach der Kunst (Von Hegel zu Heidegger)*, Freiburg/Munich, 1984 (un livre qui clarifie les possibilités et la signification à notre époque de tout ce qui est art, sur la base de Hegel (Winckelmann, Creuzer), Schopenhauer, Hölderlin (Heidegger), Paul Celan (Van Gogh, Brancusi), e.a. en ce qui concerne l'architecture) ;

F. Koppe, *Grundbegriffe der Aesthetik*, Frankf.a.M., 1983.

Koppe : **a.** critique en profondeur l'esthétique du Positivisme, du Formalisme, du Structuralisme, du Matérialisme, de la Psychanalyse,

**b.** conçoit sa propre esthétique : dans la lignée de Dewey (mais avec un regard plus attentif à ce qui est réellement esthétique), Koppe voit l'"art" dans le fait que les besoins de la vie quotidienne ne sont pas exprimés dans le langage courant mais sont transmis dans une sphère non ordinaire. Ce qui manque à la vie quotidienne, ce "plus" offre l'art.

**Modèle appliqué : métaphore.**

**Échantillon bibliographique** -- Paul De Man, *Allegories of Reading (Figural Language in Rousseau, Nietzsche, Rilke, and Proust)*, Yale Univ. Press, New Haven/London, 1979.

Dans le sillage de Derrida, qui a la plus grande résonance aux États-Unis, De Man traite du transfert (métaphore) dans les textes littéraires et philosophiques. Ce qui frappe, c'est qu'il préserve également la méthode traditionnelle de lecture des textes.

**Note** : Depuis R. Jakobson (1896/1962 ; formaliste russe), les tropes - métaphore, métonymie - sont centraux :

H. Osterwalder, T.S. Eliot : *Between Metaphor and Metonymy (A Study of His Essays and Plays in terms of Roman Jakobson's Typology)*, Berne, Francke, 1978. L'ouvrage traite du renouvellement de la méthodologie en dramaturgie (= étude du drame).

**La triade "psychologie/sociologie/culturologie".**

On peut également considérer l'art et le texte d'un point de vue psychologique (éventuellement psychanalytique), sociologique et culturologique.

**Échantillon bibliographique** - T. Todorov, *Mikhtine et le principe dialogique*, Paris, 1981.-- Bakhtine critique le structuralisme qui accorde trop d'importance à la langue et à son utilisation en tant que système - en soi.

Il propose à la place une triade humaine :

- a.1 la voix qui parle (c'est-à-dire la personne, le "sujet" ou le "je")
- a.2. la voix à laquelle on s'adresse (c'est-à-dire la personne - dans - la société) et
- b. la "voix" (au sens métaphorique) dans laquelle on parle (c'est-à-dire la culture qui constitue le cadre de vie). Avec d'autres humanistes (par exemple, les chercheurs en sciences humaines et en sciences de l'homme), nous plaçons ce triptyque au premier plan.

**Psychologie...** Nous sélectionnons au hasard, parmi le nombre infini d'études sur le sujet, quelques exemples.

Lou Andreas-Salomé, *Friedrich Nietzsche*, Amsterdam, Arbeiderspers, 1987.

Lou Salomé (son mari s'appelait Andreas), d'origine russe, a fait la connaissance personnelle de Nietzsche par l'intermédiaire de Paul Rée en 1882. Avec les deux hommes, elle - la femme qui déteste les hommes - a vécu une sorte d'histoire d'amour chaste.

À partir de cette rencontre (E. RH. 30), elle décrit les textes de Nietzsche comme une image de sa personnalité : tel un Zénon d'Élée (+/- -500), ll. de Parménide, dont il défendait farouchement les enseignements, Nietzsche défendait telle ou telle thèse, tout en les confrontant tout aussi farouchement à telle ou telle thèse opposée (une perspective - pour utiliser le langage de Nietzsche - évoque, par contraste, l'autre). Telle est l'une des tendances psychiques de Nietzsche.

**Note** - Les Derridiens se sentent mal à cause de cette méthode. Mais qui aura une meilleure connaissance ("cognition" au sens de la possession d'informations solides) : Derrida qui s'attache à ce qu'il considère comme un texte suspect (le texte lui-même n'appartient pas à celui qui l'écrit) ou Lou qui a connu Nietzsche très personnellement ? Peut-être Derrida pourrait-il faire comme Nietzsche : essayer de défendre l'opinion adverse aussi farouchement que la sienne.

**Psychanalyse.**

**Échantillon bibliographique** -- John E. Jackson, *Passions du sujet (Essais sur les rapports entre psychanalyse et littérature)*, Paris, Mercure de France, 1990.

S. Bonzon, *Essais : Jackson et la littérature sur le divan*, in : *Journal de Genève* 19.01.1991, voit dans ce livre deux types de psychanalyse à l'œuvre :

a. éclairer - par la décision d'écrire - les attributs de valeur (désirs, attentes) de l'œuvre dans le destin de l'écrivain ;

b. mettre en évidence les "signes" (indications) à l'intérieur même du texte, dans lesquels l'écrivain se révèle quelque part avec sa pulsion, sa solitude, éventuellement avec sa haine, etc.



### **Sexologie.**

**Échantillon bibliographique.**-- Phyllis Trible, *God and gendered language*, Hilversum, Gooi and Sticht, 1988.

Aux États-Unis, cette œuvre est l'un des classiques. Trible, professeur à l'Union Theological Seminary, N.Y., veut dans ce livre - avec l'aide de la rhétorique (a.o. la stylistique) - interroger l'Ancien Testament sur les vestiges de l'usage du langage féminin. "Homme et femme, il (Yahvé) les créa" (Gn 1, 27), telle est la devise. La métaphore de la "matrice" (appliquée à Dieu à plusieurs reprises) est exposée. Des livres comme le Cantique des cantiques et Ruth - oui, l'histoire du Paradis - font l'objet de discussions "féministes".

**Sociologie.**-- P. Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982.

Ce ne sont pas tant les mots eux-mêmes, comme le préconisent Austin et d'autres linguistes, mais plutôt le système social dans lequel la parole est prononcée - avec ses relations de pouvoir dominantes - qui domine, en tant que propositions de base, la parole d'un "sujet" et l'écoute, ou l'audition, d'un partenaire ou d'un public. -- Ce qui est, bien sûr, en dehors du texte.

**Mod. appl.** : Ernest Mandel, *Meurtres exquis*, Paris, 1987.

Point de départ : la sociologie marxiste. Mandel est le théoricien de la IVE Internationale. Auteur d'un Traité d'économie marxiste.

Thème : le "polar", dont il retrace à la fois le succès et l'évolution. Le roman policier est également appelé "l'opium des nouvelles classes moyennes".

En effet, cela a commencé par des histoires de bandits de grand chemin, s'est poursuivi par des whodunit et la Série Noire USA - style, jusqu'aux histoires de détectives sociologiques depuis 1968.

Mandel lit le phénomène "polaire" jusqu'à ce qu'il découvre l'"hypothèse" qui y est à l'œuvre. Cette hypothèse, selon Mandel, est le sentiment de la classe moyenne que la société bourgeoise-capitaliste est un mystère opaque.

Qui, par exemple, démêle les mécanismes qui font monter - et descendre - les prix du pétrole ? Qu'est-ce qui se cache derrière le fait que notre pain quotidien devient soudainement beaucoup plus cher ?

**En conclusion**, la classe moyenne est prise dans un entre-deux inextricable.

**Note.**-- Dans le polar, en d'autres termes, la classe moyenne rencontre un modèle de l'original (société).--

**Au passage**, Mandel fait référence à Ernst Bloch (1885/1977 ; *Das Prinzip Hoffnung* ; *Pacifiste*) -- "Il n'y a rien d'étonnant à ce que les gens instruits soient, pour ainsi dire, obsédés par les histoires mystérieuses : après tout, toute la société bourgeoise ne fonctionne-t-elle pas comme un grand mystère ? C'est le raisonnement de Mandel.



### ***Le réalisme socialiste soviétique.***

La sociologie en tant que science littéraire est une chose. Le sociologisme en est deux : le sociologue postule que la “ science “ sociologique (elle dégénère alors en idéologie) peut “ expliquer “ tout ce qui concerne la littérature et l’art. En d’autres termes, la sociologie est “mise en avant” dans le sociologisme.

***Échantillon bibliographique --*** L. Trotzki, *Littérature et révolution*, Amsterdam, Arbeiderspers, 1982 ;

H. Siegel, *Sowjetische Literaturtheorie (1917/1940)*, Stuttgart, Metzler” 1981.

Lev Trotzki (1879/1940 ; théoricien de la révolution) a écrit, en 1923, le livre sur la littérature et l’art “socialistes” : critique féroce de ce qui a précédé ; théorie marxiste. Tout art a pour tâche de représenter la “réalité” (= réalisme) dans une perspective socialiste (= réalisme socialiste). Un livre de base dans l’Union soviétique de, à l’époque.

L’ouvrage de Siegel traite du développement du sociologisme au léninisme-marxisme doctrinaire-autoritaire. Ceci dans la lignée d’hommes comme G. Plechanof, V. Vorosfsky, A. Bogdanof.

### ***La critique sociale.***

La Nouvelle Gauche a fondé la critique sociale, où le terme “critique” n’est pas neutre mais Nouvelle Gauche, Gauchisme, réflexion.

***Échantillon bibliographique.--*** Cl. Hülsenbeck et al., *Het rode boekje voor scholieren*, Utr./Antw., 1970.-- Base : anti-autoritarisme. Dont l’exemple suivant, o.c., 22/29 (Autorité).

### ***Scène 2. L’autorité à l’école.***

Intervenants : professeur, femme de professeur, professeur principal, directeur.

Silence : élèves... “Je ne vous ai rien demandé”. “Vous faites ça à la maison ?”. “Non, tu t’assieds là !”. “Tu fais ça ailleurs mais pas ici, mon ami !”. “Vous êtes invité dans ma classe !”. “Tu ramasses ce pain”. “Vous pourriez être bien meilleur que le 2B”. “Vous sortez”.

C’est ainsi que partent les enseignants “critiques”, qui veulent “Tout le pouvoir au peuple”. Il est clair que l’art et la littérature doivent être passés au crible de ce cadre “démocratique”.

***Note*** - Quiconque suit la doctrine PCP (Politically Correct Persons) aux États-Unis ces dernières années sait que le gauchisme en vient à des “mesures” tout aussi autoritaires une fois qu’il a “pris le pouvoir” dans une université, par exemple.

Stephan Thernstrom, professeur à Harvard depuis 25 ans, le spécialiste le plus estimé aux Etats-Unis de l'histoire des relations raciales, a décidé d'abandonner son cours "*Peopling of America*".

Que lui reprochait-on ? Seulement voilà (il a blâmé le PCP) : il a utilisé des termes comme "Indien" (qui a été qualifié de "raciste") et "Oriental" (qui a été qualifié d'"impérialiste").

**Conclusion** --- Les "contestataires" des années 60 --- les Hippies et les Yippies --- ont entre-temps "conquis le pouvoir" dans les universités, se font appeler "PC" et "PCP" ; et, à la suite de Foucault, Lacan et Derrida, vilipendent les "Grands Livres" (= Platon, Augustin, Rousseau, voire Homère) qui constituaient jusqu'à présent les ouvrages de base pour les "freshmen" (les étudiants de première année).

**Sémanalyse** - Julia Kristeva (Bohème ; 1941/ ...), dans sa *Sémiotikè (Recherches pour une sémanalyse)*, Paris, 1969, crée une variante de la théorie des signes (sémiotique de Peirce ; sémiologie de Saussure). La sémanalyse identifie le phénomène du "texte" comme un produit de travail. Penser, parler et écrire, c'est du "travail" (un terme marxiste).

**Échantillon bibliographique.-- La chaologie...** Paul Claes, *Het netwerk en de nevelvlek (études sémiotiques)*, Louvain, Acco, 1979 (un ouvrage dans lequel le structuralisme est mis en discussion, mais de manière "critique" (la théorie des histoires de Greimas, par exemple, est attaquée), avec la sémanalyse de Kristeva comme prémisse).

**Modèle appliqué** : texte phénotexte/texte plaisir... Cette systémique (paire d'opposés) régit la sémanalyse,

**a. Phénotexte...** Ce que nous entendons en surface lors de la lecture n'est qu'un "phénotexte" (une expression issue de la biologie (phénotype)). Elle est le résultat du "travail" d'un sujet (personne, je) - en - communication et - en interaction avec les autres.

**b. Genotext.**-- Pensez à la théorie de l'hérédité avec son terme "génotype". - Le texte, dans sa "profondeur" (un terme structuraliste), est le "vrai" texte. Après tout, la personne pense, joue et écrit toujours en tant que membre d'une classe sociale (marxisme) et mue (consciemment) ou conduite (inconsciemment) par les couches inconscientes et subconscientes de l'âme (freudisme).

### **Conséquences.**

1. Une personne peut, en tant que membre d'une classe et en raison de tendances inconscientes ou subconscientes, dissimuler ou déformer consciemment.

2. Quelqu'un déforme inconsciemment la réalité dont il pense parler.

La semi-analyse "lit entre les lignes" (à travers la "surface", elle lit la "profondeur").

### **Culturologie.**

Le troisième membre de la triade, la culture, est un terme qui tourne autour de l'éducation ("paideia", dirait W. Jaeger), avec les valeurs éducatives nécessaires et suffisantes.

**Échantillon bibliographique** -- M. Bakhtine, *L'œuvre de Francois Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1982-2.

M. Bakhtine (1895/1975) se réfère aux écrits de Rabelais, dans la mesure où il s'est inspiré de la culture populaire comique du Moyen Âge. Cette culture populaire s'exprime par des textes (dictons) et des actions de toutes sortes, notamment pour se démarquer des dirigeants de l'époque. Le rire, tant ordinaire que lors des fêtes - carnaval, fêtes des fous, fêtes de l'âne, charivari -, allant jusqu'au rire grossier (le grotesque), afin de neutraliser le tragique de la vie en riant, est une caractéristique.

Bakhtine affirme que l'on ne comprend vraiment Rabelais que si l'on part de cette culture populiste.

**Note** -- La littérature culturologique de ce type rappelle par exemple Franz Boas, Edward Sapir, Benjamin Whorf qui voyaient la langue et la culture "en un".

Il est tout à fait clair que sans une compréhension du contexte culturel d'une œuvre d'art ou d'un texte (message), cette œuvre d'art ou ce texte (message) reste dans une large mesure inexprimée, voire illisible.

Pensez par exemple à *Endgame* de S. Beckett (lauréat du prix Nobel) : Hamm et Cloy, tous deux "épuisés" (leur fin de vie était au début de leur vie), vivent dans le "vide" (sens : le sens absolu du but et de l'absence de sens), qui culmine avec leur mort. Une telle pièce n'est-elle pas un "modèle" pour l'"original" qui représente plus d'un contemporain ?

**Paranormologie...** La paranormologie (H. Bender) parle des choses qui ne sont ni normales ni anormales. Ils ne s'inscrivent ni dans la vision biblique traditionnelle ni dans la vision rationaliste de la vie et du monde.

Elle (USA/Canada) 1991 : août, *Mystics in Our Midst, Modern Mystics* (pp. 54/64) n'a-t-il pas écrit : "Quand l'occulte est-il devenu si ordinaire ?

Et Michel Danthe, *Culture ésotérique*, dans : *Journal de Genève* 15.12. 1990, pas : "L'ésotérisme (note : l'intérêt pour l'occulte) fascine les uns et exaspère les autres. Souvent, elle laisse aussi les esprits rationalistes indifférents.

Et pourtant, la tradition ésotérique est présente dans de nombreuses cultures, à commencer par la nôtre”.

**Échantillon bibliographique** -- Eugenio Garin, *Moyen âge et Renaissance*, Paris, Gallimard, 1990 ;

Fuad Rouhani, trad, *Le livre divin*, Paris, Albin Michel, 1990.

Le premier livre traite de la période de transition entre le Moyen Âge et la Renaissance : Garin observe qu’une “formidable explosion de textes ésotériques” est visible. Si la magie, l’astrologie et l’alchimie ont revêtu une importance primordiale au cours du Moyen Âge “sombre”, elles sont apparues au grand jour au début de la modernité. La magie devient même la propriété commune de tous les grands penseurs et scientifiques de cette période de transition, comme un signe de “la puissance divine inhérente à l’homme”.

*Le Livre divin* est un chef-d’œuvre du mysticisme persan (comprenez : le type paranormal de contact avec le divin et/ou la divinité).

**Le scénario** : un père bienveillant convoque ses six fils et leur demande ce qu’ils aimeraient avoir le plus. La vierge la plus parfaite, l’excellence en magie, un calice miraculeux, l’élixir de vie, le sceau de Salomon, la maîtrise de l’alchimie sont les souhaits les plus fervents. Le père : “Tout cela, ce sont des biens matériels plats. Cependant, en les caricaturant, ils trahissent une soif spirituelle inextinguible qui ne s’étanche que dans le Mystère de Dieu.

**Note** : Aussi controversée soit-elle, la paranormologie (et son degré plus fort, l’occultisme) saisit une partie de la réalité. En ce sens, il est “objectif”.

Qui pourrait vraiment comprendre - ‘lire’ - les textes occultistes (et mystiques), sans une connaissance paranormologique-occulte vraiment solide ? C’est d’autant plus urgent que, depuis quelques décennies surtout, on assiste à une vague de mouvements occultes, d’idées, de figures, qui se résument tous dans le terme “New Age”.

Cela justifie pleinement que la paranormologie (plus l’occultisme) soit une science auxiliaire dans un domaine sérieux de l’art (il y a aussi l’art ésotérique) et de la littérature.

**La chaologie...** Qui ne connaît pas le nom de Prigogine, la principale autorité de l’ULB en matière de théorie du désordre ? Qui ne sait qu’entre-temps, le concept de désordre (de préférence déterministe ou du moins limité) commence à s’affirmer dans toutes sortes de domaines culturels ?

Les textes - scientifiques d'abord, non-scientifiques ensuite - apparaissent avec la régularité d'une horloge : ils présupposent la connaissance du désordre dans l'ordre.

Un seul *échantillon bibliographique* : *Délires chaos*, in : Actuel n° 133/134 (juillet / août 1990, 148/159, 242.

Désordre dans la presse, dans l'art (musique, entre autres), dans le dessin et la peinture, dans les sciences, dans les moments les plus insignifiants de notre vie quotidienne. Ce sont les thèmes de l'article. Avec des illustrations.

A.c., 159 -- "La science s'est longtemps méfiée de la beauté : un "bon" scientifique doit être absorbé par des formules arides ; surtout, il ne doit pas céder aux intuitions artistiques. La doctrine du désordre a complètement bouleversé ces préjugés.

Dans *Chaos*, New York, 1987, James Gleick dépeint l'étonnement des pionniers de la chaologie lorsqu'ils ont vu sur l'écran de l'ordinateur les spirales psychédéliques, la vie végétale en effervescence, les feux d'artifice et les galaxies de points.

Tous ces explorateurs, en changeant les paramètres, en transformant les couleurs - touch and go - en essayant de trouver l'ordre dans le désordre, - ils ont tous découvert qu'ils avaient une âme d'artiste quelque part.

Oshri va plus loin : "L'artiste et le scientifique chérissent des méthodes analogues : tous deux sont des esprits créatifs". Un peu plus loin : "Pendant des années, Oshri a été une déception : enfant, il a dû choisir entre deux "passions", le dessin et les mathématiques.

Il a choisi de dessiner mais sur écran d'ordinateur. -- dit Oshri : "Nous atteignons aujourd'hui le point de rencontre entre la science et l'art,-- grâce à l'ordinateur.

J'ai développé un design autour de cette histoire de rencontre : *Pieces of Mind*. Il s'agit d'un film d'animation dans lequel je conçois l'esprit humain comme un objet fragile avec ses "touches", ses limites, ses fluctuations".

### ***L'art comme ordre dans le chaos.***

***Échantillon bibliographique.***-- L. Zonneveld, *Olga crée l'ordre dans le chaos*, in : Panacée (Magazine pour une vie plus saine et consciente) (Lage Vuursche) 2 (1990) : 40 (juillet), 63.

L'artiste Olga van Rhede est un peintre. Outre le fait qu'elle considère le fait d'être artiste comme un processus de maturation et de conscientisation, elle place un objectif dans son travail : "créer de l'ordre comme contrepoint artistique à cette société trépidante". Elle surmonte la souffrance et l'agitation excessive par une "attitude contemplative".

***Jusqu'à présent***, nous avons considéré le texte (l'art) comme un événement synchronique. Nous l'examinons maintenant d'un point de vue diachronique : d'abord, une explication métabétique.

***Échantillon bibliographique*** -- G. Shapira, trad., Edeltraud Danesch/Othmar Danesch, *Le monde fascinant de la flore alpine*, Zurich/Munich, 1981.

L'ouvrage parle, o.c., 12/19 (*Les premiers botanistes des Alpes*) du changement de mentalité. Ce qui, en termes simples, est l'objet de la métabétique (Van den Bergh).

***La Renaissance - selon ses auteurs - a changé "le regard" :***

"un regard nouveau" se produit. Résultat : la première description des fleurs alpines date de Johann Müller (Rellikon, Argovie). Dans un long poème - rappelons qu'un Parménide d'Élée a également écrit la première ontologie en vers - il décrit l'ascension du Stockhorn (1536).

Il mentionne par exemple la gentiana lutea (la gentiane jaune, -- sur les alpages, les prairies alpines, au-dessus de 1.000 M. d'altitude), dont on fait encore la célèbre boisson digestive), le veratrum album (en allemand : Weisser Germer), la nigritella nigra (= n. angustifolia ; allemand : Schwarzes Männertreu ; français : orchis vanillé).

Conrad Gesner (°1516 Zurich) a réalisé les premiers dessins. Gesner était un humaniste. Il a écrit un traité de botanique : Descriptio montis fracti (littéralement : Description de la montagne fendue). Avec la permission du maire Nik. von Meggen, il a escaladé le Mont Pilate, dont le sommet est divisé, en 1555. Hauteur : 2,132 M..

***Le phénomène métabétique.***

1. L'ascension de la montagne a longtemps été interdite : au pied du pic - selon la légende - se trouvait la dépouille mortelle de Pilate, le gouverneur romain. Si quelqu'un jetait une pierre dans le lac et perturbait immédiatement la paix éternelle du "saint", une tempête de neige détruirait toute la région", disait le mythe. -

2. Gesner a soumis le mythe à un examen "rationnel" - les Mileziens antiques ont raison. "Je supposerai volontiers que Pilate n'est jamais venu à cet endroit et même, s'il y est venu, qu'après sa mort, il ne possédait pas la capacité de faire le bien ou le mal parmi les hommes", a déclaré Gesner. "Le mythe n'a aucune base rationnelle. C'est ce que dit Gesner, qui a osé escalader la montagne.

***Sémiotique historique (sémiologie).***

B. Mojsisch, Hrsg, *Sprachphilosophie in Antike und Mittelalter*, Amsterdam, Grüner, 1986 (Bochumercolloquium 02/04.06.1982) ;

U. Eco, *Semiotics and Philosophy of Language (Advances in Semiotics)*, Bloomington, Ind., Indiana University Press, 1984 ;

id., *Latratus canis*, in : Tijdschr.v.filos. (Louvain) 47 (1985) : 1 (mars), 3/14.

Ce que nous venons de voir à propos des plantes alpines, à savoir un changement de mentalité, nous le voyons aussi, par exemple, dans l'enseignement des signes : - l'utilisation du mot "signe".

Selon Eco, cela ressemble à ceci : du Corpus Hippocraticum (Hippocrate de Kos (-460/-377 ; fondateur par excellence (il était loin d'être le seul) de la méthode de guérison "philosophique", qui a pris la place de la méthode de guérison mythique)) à la Stoa (fondateur : Zénon de Kition (+/- -336/-264)) - selon Eco - une distinction est faite entre la théorie du langage, qui traite des signes verbaux ('onomata', nomina), et la théorie des signes, qui traite des signes naturels ('semeia', signa).

Déjà le pythagoricien Alkmaion (= Alkmeon) de Kroton (-520/-450 ; médecin) distinguait entre "aithanesthai", la connaissance directe (perception), et "xunienai", la connaissance indirecte au sens de ce qui est expérimenté, compris.

Selon Alkmaion, les choses cachées ne nous sont connues qu'indirectement, par des signes, des symptômes "tekmeria". - La théorie des signes jusqu'à et y compris la Stoa comprend la théorie des signes naturels d'une manière analogue : "si maladie, alors symptôme ; bien, symptôme, alors maladie" ; "si feu, alors fumée ; bien, fumée, donc feu :".

C'est le raisonnement qui sous-tend les signes dans la nature. Mais les signes verbaux ont une structure différente : ils se réfèrent à des actions (données) un peu comme une définition se réfère au défini. "Si le mot, alors il a signifié par lui" et "si elle a signifié par un mot, alors le mot".

Dans sa *Sémiotique et philosophie du langage*, Eco a essayé de montrer - il le dit dans *Latratus canis*, 5 - que ce n'est qu'à partir de Saint Augustin de Tagaste (354/430 ; plus grand père de l'Eglise en Occident), explicitement voulu par lui, qu'émerge la première théorie générale des signes.

Les signa, les signes, comprennent, pour Augustin, les signes naturels et les signes verbaux. Mais la manière dont elles sont interprétées dans l'esprit humain reste flottante : tant le raisonnement que l'équivalence (une définition consiste en un modèle qui coïncide parfaitement avec l'original) restent flous.



### ***La fracture postmoderne.***

La “postmodernité” signifie le fait qu’une certaine mentalité se développe - déjà à la fin du 18e siècle, avec le Sturm und Drang - par laquelle le sens et la valeur de la modernité (depuis la Renaissance) sont remis en question.

Ce qui, encore une fois, est un phénomène métabolique. Le sens postmoderne du soi, de la nature (le cosmos) et des autres êtres humains est différent de celui d’un Galilée, d’un Descartes ou d’un Locke, qui croyait au “sens de l’histoire (culturelle)” en tant qu’œuvre de la raison (d’où le terme “Rationalisme”) qui, dans les sciences (d’où le terme “Scientifique” ou “Scientisme”) et dans les sciences appliquées (d’où le terme “Technicisme”), jetait les bases du progrès (d’où le terme “Progressisme”).

O. Guitard, trad., Jerrold Seigel, Paris-Bohème (1830/1930), nous montre dans la bohème parisienne (et internationale), c’est-à-dire un certain nombre d’oisifs esthétisants qui veulent une société et une culture “alternatives”, un nouvel élan vers la postmodernité. En effet, le bohémien(ne) veut tout sauf travailler, comme tout le monde dans le système moderne doit le faire, s’il veut “exister” (“gagner sa vie”).

Ce qui suit, à savoir toutes sortes d’“alternatives”, conserve quelque part ce “grand refus”, typique de la postmodernité.-- Cette définition négative est d’ailleurs presque la seule qui soit généralement valable. Car les postmodernes, dans leur anarchisme, vont dans les directions les plus diverses.

### ***Le “nouveau roman”.***

“Le roman nouveau” est assez connu. Juste ça.

**a. Le roman traditionnel** - en tant qu’histoire - contient un parcours de vie qui a un “sens”. Il y a une “intrigue” (nœud, c’est-à-dire là où la tension de l’histoire commence pleinement) qui, à terme, mène à un dénouement. Nous y reconnaissons un passage continu du temps, dans l’ordre du cours réel de la vie. L’espace dans lequel se déroule le scénario (l’événement) est continu. La psychologie y est la perspective dominante.

**b. Le “nouveau” roman** (nous disons : postmoderne) - en tant qu’histoire - contient des fragments (débris) de l’un ou l’autre cours de la vie (cf. 97 : Zelig), ne montre ni nœud, ni complications, ni dénouement comme un tout cohérent (en même temps le cours du temps est aussi “fragmenté”),-- se déroule ou dans des lieux discontinus,-- montre des interprétations fragmentaires (qui remplacent la psychologie traditionnelle du roman).-- Un fait métaphysique.

### **Exemple 16.-- Typologie littéraire. (111/115)**

Il existe des types de textes, d'œuvres d'art... Cette évidence n'empêche pas les discussions parfois vives lorsqu'il s'agit de définir ces types... types, "genres"... Donc, d'abord une définition logique du "type".

**Échantillon bibliographique--** Ch. Lahr, *Logique*, Paris, 1933-27, 606s.--

Typologie" signifie :

a. l'étude des types de données (par exemple, les plantes) dans un système ou une collection,

b. l'inscription (avec ou sans explication) de l'espèce.

**Point de départ** : des données singulières - des individus - dont on peut examiner la similarité/cohérence (caractéristiques communes) et surtout la différence/incohérence (différences/écarts spécifiques ou génériques).

**Pratique** : a. Les types existent toujours ensemble au sein d'une même collection (système) et se supposent mutuellement ;

b. Pourtant, ils sont toujours mutuellement exclusifs.

**Base** : l'induction. À partir des similitudes et des différences, des coïncidences et des lacunes identifiées (= induction sommative ou sommaire), on conclut à la généralisation (= induction amplificatrice).

Or, l'induction sommative est invariablement une induction statistique : au sein d'une même collection (système), les données ne sont jamais nulles ou identiques à cent pour cent, mais il y a des pourcentages.

### **Amplification - induction analogique.**

Analogie" signifie "en partie identique (cohérent) en partie différent (incohérent)".

Dans la langue grecque ancienne : partiellement identique.

Ch. Lahr, *Logique*, 608/611 (L' analogie) note que le terme "analogique" est métonymiquement applicable à un type d'induction.

### **Modèle appliqué.**

a. Fait établi (= échantillon) : la planète Mars ressemble à la Terre (forme ronde, axe de rotation).

b. Expansion (= amplification) des connaissances : de même que la Terre a une atmosphère, de même - peut-être (hypothèse) - Mars a-t-elle une atmosphère.

En d'autres termes, en tant qu'acte inductif, l'analogie est un raisonnement qui...

1. sur la base de similitudes établies (connexions)

2. décider d'autres similitudes (connexions) qui n'ont pas (encore) été établies.

**Application** - On lit un texte et on y remarque un certain nombre de caractéristiques - par exemple, il est fortement chargé de sentiments (genre "lyrique"). On est frappé par des textes similaires qui sont également lyriques. On peut comparer avec d'autres types de textes qui - apparemment - ne sont pas lyriques - par exemple le texte d'un livre de

mathématiques. On en conclut qu'il existe au moins deux types de textes. C'est l'induction.

Mais - et c'est ici que commence la discussion sans fin entre "spécialistes" - suit maintenant l'induction analogique : ce texte lyrique a par exemple comme caractéristiques a. la vénération de la déesse Aphrodite, b. le partenariat au sein d'une communauté "lesbienne", c. au sein des relations lesbiennes néanmoins une préparation directe à un bon mariage (en passant : ce sont les caractéristiques principales des poèmes de la poétesse grecque antique Sapfo (-650/-550) qui avait une école ouverte à Mytilène).

Eh bien, j'ai ici le texte suivant, apparemment de nature lyrico-érotique ; il aura donc (peut-être (hypothèse)) les mêmes caractéristiques. - Or, tout le monde sait que, par exemple, à notre époque, il n'existe plus de communauté de pensée et de vie érotique sacrée telle que celle fondée par Sappho, et que la poésie "lyrico-érotique" sera d'un autre type.

### ***La difficulté de l'induction littéraire.***

Quel (texte ou corpus de) textes prendra-t-on maintenant pour les étiqueter comme "typiques" - lyrique typique par exemple ? Grec ancien ou contemporain ? Selon le choix effectué, la définition peut être très différente. C'est pourquoi définir et redéfinir n'est jamais terminé.

***En conclusion***, nous vous donnerons quelques points essentiels. Ne nous perdons pas dans d'interminables chamailleries hyper-sophistiquées, qui sont largement arbitraires.

### ***Échantillon bibliographique***

-- Käte Hamburger, *Die Logik der Dichtung*, Stuttgart, 1957-1 ;

P. Cadiot, trad., Käte Hamburger, *Logique des genres littéraires*, Paris, Seuil, 1986 (traduction française de l'ouvrage précédent).

***Par ailleurs***, le terme "logique" signifie ici a. la logique appliquée et b. la logique appliquée à la classification (= typologie) en genres.

Hamburger, s'appuyant sur la théorie de la prononciation, distingue deux types principaux, le fictionnel (= mimétique) - épopée, récit, drame, film - et le lyrique, avec des types mixtes. Son œuvre reste un monument .

J.-M. Schaeffer, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*, Paris, 1989 (ouvrage qui souligne très justement la multiplicité (et la contradiction) des prémisses qui président à la définition).

Plus utile comme dictionnaire : Br. Réauté/ M. Laskar, éd., Henri Benac, *Guide des idées littéraires*, Paris, Hachette, 1988.

Travaux moins généraux : H.G. Tan, *La matière de Don Juan, et les genres littéraires*, Leiden University Press, 1976.

(Le thème de “Don Juan” se retrouve dans différents types de textes, surtout dans le théâtre, moins dans le roman) ;

H. Servotte et al, *Hedendaagse Britse literatuur (Littérature britannique contemporaine) (Roman, poésie et théâtre depuis 1945)*, Louvain / Amersfoort, Acco, 1989.

***Types essentiellement littéraires et non essentiellement littéraires.***

Un manuel : J. Gob, *Précis de littérature Française*, Bruxelles, 1947.

Après des notions introductives (textes scientifiques, philosophiques, “esthétiques” (lire : belletristes)) et un exposé de la compétence linguistique (recherche/arrangement/mise en forme (= rhétorique aristotélicienne), poésie, exercices de composition (description, récit, -- traité)), l’auteur aborde les types de textes.

Il distingue - à mon avis à juste titre - deux grands types de textes littéraires.

***-- a.-- Les textes essentiellement “littéraires”,***

c’est-à-dire des textes qui peuvent être considérés comme des “belles lettres” (et donc de nature belletriste). L’élément esthétique prédomine : il s’agit principalement et au premier degré de l’expérience de la beauté. Ainsi : la description (par exemple, la description poétique d’un beau paysage), la narration (pensez à la nouvelle, au roman),-- le lyrisme (un poème émouvant par exemple), le drame (par exemple, une pièce de théâtre d’Aischulos).

***-- b -- Les textes littéraires accidentels (accidentels),***

c’est-à-dire les textes qui, d’un point de vue pragmatique, c’est-à-dire du point de vue du résultat visé, ne visent pas en premier lieu la beauté : textes didactiques (= textes explicatifs,-- pratiquement : traité), parmi lesquels les textes philosophiques et historiques sont traités de la même manière, ainsi que la critique textuelle. L’auteur ajoute une remarque sur la satire et la presse. -

Le facteur décisif ici n’est pas, comme dans le cas de Käte Hamburger, une théorie des énoncés, mais la présence ou l’absence d’une intention esthétique.

En tant que présupposition de la typologie, ceci est équivalent à la présupposition de Hamburger, par exemple,

***Modèle appliqué.--*** Rien de mieux qu’un texte singulier.

***Échantillon bibliographique.-*** J.-G. Lossier, *Poésie.-- Sur les pas de Sappho in : Journal de Genève* 22.06.1991.-- Nous nous contentons de citer L’auteur : “Loin de sa région natale, le Valais (en allemand : Wallis, en S.-Suisse), Pierrette Micheloud retrouve sa patrie où brille la lumière hellénique,-- dans un recueil de poèmes aux parfums de roses, de myrrhe et de mélisse.

Il s'agit des paysages de Sappho. (...) -- Dans un langage semi-poétique, il poursuit : "Entre la femme et la nature, le lien est si fort que seule la femme peut purger de la plénitude des heures "la goutte d'éternité". Presque joyeusement, elle endure l'angoisse qui traverse son âme "comme un vent de montagne qui souffle sur les chênes". P. Micheloud place ce vers de Sappho en début de chapitre pour bien montrer d'où vient son inspiration".

***Deux extraits.***

Sous l' aile de ton épaule - Ma tête enivrée - D' ambroisie. Douceur - De laisser l' heure couler - Rivière limpide.

Intraduisible. (Sa pensée est apparemment la suivante : "Je me repose sous ton épaule, ivre d'ambroisie. Je laisse le temps s'écouler comme une rivière limpide : je ressens tout avec une telle douceur.

**Note.** - L'"ambroisie" est la nourriture des divinités comme le nectar est sa boisson, selon la mythologie grecque.

Lossier cite un deuxième couplet : être, rayonner - Notre ascendance divine. Je suis là guettant - La plus infime percée - De cette présence d' être. J' allume de force - Les pierres sous l' eau muette.

***Pensée***

1 : rayonner notre origine divine à travers notre être même ; pensée

2 : Je regarde attentivement vers la percée de cette présence de l'être ; pensée

3 : Je me sens obligé d'allumer les pierres sous l'eau taciturne.

***Commentaire final : une vision païenne de la vie.***

Lossier : "L'essence est une passion que l'aimée ('l'aimée') recherche partout comme un ravissement. Elle se confond avec l'envie,-- l'envie que Sappho a exprimée dans une de ses odes.

Le poétique y jaillit d'une "aube située dans un temps avant que la vie n'existe".

L'imagerie est imbriquée dans le contexte de la religion d'Aphrodite de Sappho. L'imagerie est celle de Sappho, qui, même dans une vision du monde totalement païenne, unissait la terre, la mer et le ciel en un seul tout.

***Intertextualité*** - On disait "tradition" : Micheloud, dans sa poésie lesbienne, ressuscite la poésie archaïque dans un langage contemporain.

Donner une définition strictement scientifique du lyrisme est, à notre avis, presque impossible. Pourquoi ? Parce que le lyrisme appartient à ces réalités quelque peu phénoménales (dans la mesure où le lyrisme devient un comportement extérieurement perceptible), - oui, même rationnelles (notre esprit, quand il est esprit, est aussi raison et raison), mais essentiellement transempiriques (non directement perceptibles par les sens) et même trans-rationnelles (la simple raison et la raison terrestres y font défaut).

Néanmoins, une description approximative - grâce à l'énumération des caractéristiques nécessaires et suffisantes - est possible afin que la forme essentielle (= ce qui distingue le lyrisme du reste) devienne claire.

### **1. caractéristique1.-- Subjectivité.**

Le lyrisme "subjectif" est appelé lyrisme dans la mesure où il s'écarte de celui qui se rapporte à lui-même, à son environnement et à ses semblables en tant qu'être doué.

### **caractéristique2.-- Réactions sensorielles.**

Le "lyrisme" est un terme qui, depuis la période romantique (fin du 18e siècle et plus tard) et le symbolisme (milieu du 19e siècle et plus tard), comprend l'expression vive de réactions émotionnelles. Par exemple, les passions (pulsions telles que l'amour, la haine, la luxure, l'envie, la jalousie), des émotions fortement ressenties comme l'enthousiasme pour un idéal, la colère pour une injustice, le deuil d'une personne décédée. Mais aussi des méditations discrètes sur, par exemple, le sens ou le non-sens de la vie... C'est le contenu, la matière.

### **2. Le libellé.**

Soit en vers, soit en prose. A une condition au moins : l'articulation esthétique. Avec F. Koppe, *Grundbegriffe der Aesthetik*, Frankf.a.m., 1983 (E.R. 100), nous définissons l'esthétique comme le non-ordinaire. Comme non-banal. À moins que la banalité ne suggère délibérément quelque chose de "non-ordinaire".

Les formes plus concrètes sont nombreuses. Le texte suivant est une illustration de la forme des mots utilisés.

**a.** L'ode, depuis Pindaros de Kunoskefalai (Boiotia ; -518/-438 ; ancien lyriciste grec), est un chant, accompagné ou non de musique (par exemple la lyre) ayant pour thème la célébration d'une divinité ou d'un héros ou du destin.

**b.** L'élégie est une réponse douce, souvent mélancolique, à des thèmes tels que l'amour et la mort... Mais il existe, bien sûr, d'innombrables variantes, jusqu'aux chansons pop et aux chansons de rue... Voilà pour la conception.

**En conclusion**, un type est défini dans la mesure où le contenu (thèmes et réactions émotionnelles à ceux-ci) et la forme (formulation en langage non ordinaire) peuvent être répertoriés.

**Exemple 17.-- Type de texte : rhétorique scientifique. (116/120)**

“La recherche scientifique repose sur des faits vérifiables qui peuvent être testés et discutés de manière intersubjective - par le dialogue.

La littérature en serait l’antithèse : la fiction ne doit pas se préoccuper de la vérité ou de la contre-vérité, de l’objectivité, de l’efficacité. Les interprétations ont toujours une couleur personnelle”.

C’est ainsi que J. Gerits introduit sa critique de livre de Hugo Brandt Corstius et al, *Forensen tussen literatuur en wetenschap*, Utr./Antw., Veen, 1990. L’œuvre en question traite d’un certain nombre de scientifiques professionnels qui sont en même temps des littéraires. Ils disent ce qu’ils pensent de la relation entre la science et la littérature. “Fait-on quelque chose de différent quand on fait de la science et quand on fait de l’art ? Certains ont réduit les deux activités à la même chose ou presque ; d’autres - la majorité - ont fait une distinction claire.

Ainsi, Hélène Nolthenius (1920-2000) (professeur d’histoire de la musique et romancière) disait : “La science est ma profession. Être écrivain est ma vocation. Le même matériau est parfois la raison de l’écriture d’un essai scientifique, parfois d’une novella”.

Il en va de même pour Hella Haasse, qui écrit des biographies dans lesquelles les faits sont vérifiables et l’ensemble qui compose le texte est néanmoins “fictif” : il y a une différence entre une biographie scientifique et une biographie “littéraire” (bellettriste).

**L’avis de G.-G. Granger (1920/2016 .).**

Granger est un rationaliste convaincu des Lumières, qui dans sa *Pensée formelle et sciences de l’homme*, Paris, 1967, 21/24 (*Rhétorique et contenus*), tente de faire valoir le point suivant.

**1.-- Langage scientifique**

Il se distingue radicalement du langage “ rhétorique “ ; ce dernier s’enferme “ dans un univers de mots “ (o.c.,21).

**2.-- Travail scientifique**

Ce travail utilise le langage non seulement comme un moyen de communication entre scientifiques, mais aussi comme un moyen d’interprétation entre les scientifiques et les données observées, de sorte que les objets du monde de l’observation deviennent “maniabiles”.

La rhétorique, en revanche, n’utilise le langage que comme moyen d’influence entre les sujets, ne serait-ce que pour susciter une expérience esthétique chez l’orateur comme chez l’auditeur.

**Conclusion** - La science est plus que des mots, de “beaux” mots : c’est une affaire, y compris dans sa communication.



### ***Rhétorique scientifique 1.***

“Fait-on quelque chose de différent quand on fait de la science que quand on fait de la rhétorique ?”, telle est la question. La réponse est restrictive : oui et non.

Le premier type de rhétorique scientifique est l'éducation scientifique. En particulier : l'enseignement des sciences.

**Modèle appl.** : géométrie. -- L'enseignant entre dans la classe. Montre - ostensiblement ou déictiquement - par exemple un carré de métal. Dessine un carré sur le plateau. Prononce le nom “square”. Il fait passer le carré de métal d'une pupille à l'autre, pour qu'il soit regardé, oui, manipulé. “Manipulé” fait... Que se passe-t-il maintenant ? Sur le plan rhétorique, deux choses.

#### ***A. Sur les moyens d'indication.***

Interpréter”, c'est a. isoler un donné (de préférence au sens ontologique) b. de la totalité de tout ce qui est (“être”), -- lui donner un nom et le rendre “gérable” -- par exemple, le concept géométrique “carré”, une fois correctement défini, donne lieu à l'introduction d'une formule de calcul “côté x côté” (la surface). Immédiatement, la place devient rationnellement gérable.

#### ***B. Concernant les détergents.***

L'équerre métallique en circulation, le dessin au tableau, le mot “équerre”, -- la formule de calcul, -- tout cela est contenu dans le processus de compréhension qu'est la leçon sur l'équerre, entre le professeur et les élèves.

C'est ainsi que les élèves apprennent à interpréter comme l'enseignant interprète - par ce processus de compréhension. Le concept du carré, avec l'ensemble des choses qui vont avec lui (métonymiquement) et qui lui sont similaires (métaphoriquement), est entré dans l'esprit des élèves : le “message” (l'information sur le carré) est “entré”.

### ***La rhétorique scientifique 2.***

Non seulement l'enseignement des sciences est structuré de manière rhétorique de bout en bout - et constitue donc un type de texte à part entière : le travail scientifique est également, du moins en partie, rhétorique.

#### ***a.-- Une rhétorique scientifique subversive.***

**Échantillon bibliographique** -- M.A. Finocchiaro, *Galileo and the Art of Reasoning (Rhetorical Foundations of Logic and Scientific Method)*, Dordrecht, Reidel, 1981.

L'œuvre de Galilée - *Dialogo sopra i due massimi sistemi del mondo, ptolemaico e copernicano* - est discutée en profondeur, notamment la notion de “révolution scientifique” de Galilée.

C'est comme si Galilée, partant de son "hypothèse" de "rationalité", hypothèse qui, outre la rationalité réelle (la base de la vraie science dite moderne) comporte une forte dose d'objectif miné - incendiaire -, avançait une "rhétorique".

Ce n'est pas surprenant : George Sarton ne nous a-t-il pas appris que Galilée, par pur préjugé contre l'astrologie de l'époque telle qu'il la comprenait, ne voulait même pas... enquêter - oui, enquêter (ce qui est la plus innocente de toutes les méthodes) - pour savoir si la lune avait ou non une influence sur les marées.

**En conclusion**, un Granger, en tant que rationaliste des Lumières, ne semble même pas connaître de tels faits.

***b.-- La rhétorique dans les étapes d'une révolution scientifique.***

Thomas Kuhn (1922/1966) - avec Karl Popper, Imre Lakatos et Paul Feyerabend, l'un des "grands" épistémologues de notre époque (cf. A. Chalmers, *What is science called ?* (Sur la nature et le statut de la science et de ses méthodes), Meppel / Amsterdam, 1981, 114/127 (*les paradigmes de Kuhn*) - décrit le concept de 'paradigme' dans son *De structuur van wetenschappelijke revoluties*, Meppel, 1976-2, 135.

Traduit : exemple de manuel de méthode scientifique. "Si nous examinons la vaste littérature expérimentale (...), nous soupçonnons que quelque chose comme un 'paradigme' (note : du grec ancien 'paradeigma' parangon) sous-tend également l'observation.

Ce qu'une personne "voit" dépend 1. à la fois de l'objet qu'elle regarde 2. et de ce qu'elle a appris à voir grâce à ses expériences visuelles et conceptuelles antérieures.

En l'absence d'une telle formation, il n'y a, pour reprendre les termes de William James (1842/1910 ; pragmatiste américain), qu'"une confusion florissante et bourdonnante".

Le grand psychologue de la religion qu'était James met ici brillamment en mots - dans une métaphore - ce que Granger appelle "l'ingérabilité".

***De la confusion florissante à la facilité de gestion***

**a.** Ce que Kuhn oublie, c'est que le premier à "voir" ce qui doit être vu a vu sans paradigme préalable et l'a capturé dans un concept.

**b.** Mais venez, nous adhérons à celui qui ne voit qu'après ceux qui ont vu avant lui.

**Modèle appliqué...** Un professeur enseigne ce qu'est une camera obscura, la boîte fermée à l'intérieur d'un appareil photo (par métonymie : l'appareil photo lui-même).

Sans l'aspect visuel (voir une caméra), sans l'aspect conceptuel (=compréhension) qui l'accompagne, parce que l'enseignant se réfère à l'objet avec le terme "camera obscura", l'élève "voit" (expérience au moins une) et "comprend" (formulation du concept général) en fait "une confusion florissante", une chose "non traitée" et "ingérable", par exemple une armoire.

### ***Processus de conservation.***

L'apprenant voit un objet, en saisit la compréhension générale. En introduisant le terme - le nom (dirait Platon) - dans le vocabulaire linguistique des apprenants, l'enseignant situe le phénomène de la "camera obscura" dans le système linguistique.

Immédiatement, la communication et la compréhension se développent entre les apprenants et les autres utilisateurs de la langue. Tous les utilisateurs de la langue prononcent le même mot, une fois qu'ils sont confrontés à ce fait.

***En conclusion***, le processus d'apprentissage est le fait qu'un fait, nommé et clarifié en un concept, entre dans l'esprit de l'ignorant par le biais de l'interprétation et de la compréhension. Le professeur a enseigné aux apprenants un paradigme... qui est de la pure rhétorique. De l'enseignant aux apprenants.

### ***Le modèle de Kuhn.***

Le cas de la camera obscura est un modèle. Maintenant l'original : la rhétorique entre scientifiques professionnels. O.c., 36.-- "A un moment ou à un autre - entre 1740 et 1780 - les théoriciens de l'électricité ont pu pour la première fois accepter sans discussion les fondements de leur domaine.

**1.** À partir de ce moment, ils se sont lancés dans des problèmes plus concrets et plus cachés, et - de plus en plus - ont rapporté leurs résultats dans des articles adressés à d'autres théoriciens de l'électricité plutôt que dans des livres destinés au monde développé en général".

En d'autres termes, ce que le premier a vu et établi dans sa compréhension, un nouveau paradigme, est maintenant transmis par des moyens de persuasion (moyens d'interprétation et de compréhension) afin qu'il soit accepté par les autres penseurs.

**2.** "En tant que groupe, ils ont réalisé - poursuit Kuhn - ce que

- a. les astronomes de l'antiquité
- b. les chercheurs de mouvements au Moyen Âge,
- c. les physiciens-opticiens à la fin du 17ème siècle,
- d. les historiens-géologues atteints au début du XIXe siècle.

En particulier, ils ont produit un paradigme qui s'est avéré capable de diriger les recherches de l'ensemble du groupe.

Sauf avec l'aide de la "sagesse rétrospective", il est difficile de trouver un autre critère (op. : critère de distinction) qui déclare aussi clairement qu'un domaine est une science".

Immédiatement, Kuhn formule, sans le dire, qu'un paradigme doit d'abord trouver son entrée - "il doit entrer" - avant que les scientifiques en tant que groupe puissent y trouver un exemple de la façon de travailler et ... que cela se fait en écrivant pour des leaders d'opinion afin de les convaincre. Ce qui est de la pure rhétorique.

**Conclusion...** Granger commet une erreur terminologique. Il confond la "rhétorique creuse" - "creuse" dans le sens de "ne contenant presque aucune information réelle" (ce que les spécialistes de la communication appellent la "redondance") - avec la "rhétorique sans plus". Après tout, un terme peut être chargé de jugements de valeur de trois façons :

***Mélioratif, neutre, péjoratif.***

Ce différentiel aurait pu sauver Giger de ses préjugés rationalistes... Nous utilisons systématiquement le terme "rhétorique" dans ce cours de manière neutre, de sorte que l'on peut trouver parfois de la bonne rhétorique, parfois de la mauvaise rhétorique. Dans le cas de Granger, seule une mauvaise rhétorique scientifique peut être détectée, car il utilise le terme de manière péjorative.

***Application de la théorie ABC.***

"Si A et B, alors C" était le son de la R.E. 49 : A est un objet, un phénomène. Par exemple, la roue à aubes de Lorenz. B est le paradigme, c'est-à-dire la prémisse dans l'esprit pour que A devienne intelligible. Dans ce cas, le concept de chaos (on dit aussi "désordre déterministe"). C est la compréhension de A grâce à (comme une application de) B.

Ici : la roue à eau de Lorenz tourne dans une direction... Jusqu'à ce que soudain - de façon imprévisible, incalculable - il tourne dans la direction opposée.

Nous savons maintenant que Lorenz voulait clarifier ce modèle d'origine, les phénomènes météorologiques étant au moins partiellement imprévisibles (car sujets aux "effets papillons" (petites causes, grandes conséquences)) pour ... collègues incrédules. Il voulait introduire son paradigme, qui allait à l'encontre du déterminisme généralement admis, par le biais d'une diversion (une image, un modèle).

***Il s'agissait d'une rhétorique au sens propre du terme :*** étayé par des moyens d'interprétation et de compréhension, un phénomène clarifié par un concept, voire par un modèle mécanique, la roue hydraulique, était "vu" et "compris" par d'autres scientifiques.

**Conclusion...** S'il n'est pas péjorativement mal compris, le terme "rhétorique" est le mot juste pour ces processus de communication.

**Exemple 18.-- Type de texte : rhétorique philosophique. (121/125)**

Il est évident que - à part dans les sciences - dans les textes philosophiques, le parti pris rhétorique est au moins aussi présent.

Pensez au fait que de nombreux philosophes ne s'adressent pas seulement à leurs pairs, mais aussi au grand public. Ce grand public n'est donc pas spécialisé. Cela implique que les textes dans lesquels les philosophes s'adressent à ce public sont "vulgarisables". Ce qui, soit dit en passant, est également le cas lorsque - comme cela arrive souvent - des scientifiques ou des vulgarisateurs diffusent la "science" au grand public.

**Vulgariser" signifie :**

1. sur un original - soit les textes scientifiques authentiques, soit les textes philosophiques authentiques -

2. parle en termes de modèle - un texte facile à lire.

En particulier dans la vulgarisation scientifique - mais aussi, et de plus en plus, dans la vulgarisation philosophique - le modèle peut être très différent de l'original. S'il n'en devient même pas une caricature.

La vulgarisation est une forme très répandue de "faire" et donc de rhétorique. Une rhétorique qui se situe à la frontière des sciences et des philosophies.

Considérons maintenant la rhétorique dans le cadre de la philosophie proprement dite. En particulier : dans l'enseignement de la philosophie et dans la communication philosophique entre penseurs.

**Échant. bibliogr.:** Sam. IJsseling, *Rhétorique et philosophie (Que se passe-t-il quand on parle ?)*, Bilthoven, 1975 (un ouvrage de base) ;

id., *Mimesis (Over schijn en zijn)*, Baarn/ Schoten, 1990 (dans lequel la relation "philosophie/rhétorique", sous forme de problèmes de base (fiction, illusion, miroir et exemple, intertextualité, interprétation (herméneutique), contexte), est à nouveau discutée).

R. Harvey, traducteur, *Michel Meyer, From Metaphysics to Rhetoric*, Kluwer Acad. Publ., 1989 (après l'effondrement du linguisme - pensez à la folie structuraliste - des années 60, vient la rhétorique (comme nouveau paradigme ?)) ;

M. Charles, *L'arbre et la source*, Paris, Seuil, 1985 (Charles est le directeur de la revue *Poétique* et l'auteur de *Rhétorique de la lecture* ; "la source" signifie "le commentaire", "l'arbre" signifie la rhétorique).

Voici quelques ouvrages sur le sujet. Il y en a de plus en plus.

### ***Positivisme thérapeutique.***

Une figure centrale du “positivisme linguistique” est Ludwig Joseph Wittgenstein (1889/1951). Né dans une famille de Vienne. Etudes de mécanique à Berlin (1906), à Manchester (1908). À Manchester, il s’intéresse à l’aéronautique.

A découvert la question des fondements des mathématiques (a étudié Frege et Russell). En 1921, paraît son premier ouvrage, le *Tractatus Logico-Philosophicus*. 1920/1926 : professeur à ... plusieurs écoles primaires en Basse-Autriche.

En 1929, Wittgenstein reprend ses études de philosophie à Cambridge. Il y devient professeur de philosophie (1930/1936 ; 1939/1947). Son deuxième ouvrage majeur, *Investigations philosophiques*, a été publié en 1949.

Ce curriculum vitae dit quelque chose de la personne et de l’âme.

Travaux récents sur Wittgenstein : Dan. Nicolet, *Lire Wittgenstein (études pour une reconstruction fictive)*, Paris, Aubier ;

G.-G. Granger, *Invitation à la lecture de Wittgenstein*.

**A propos** : les ouvrages qui veulent “ faciliter “ la lecture de Wittgenstein - pensez à la “ vulgarisation “ - se multiplient. - Raison pour laquelle, entre autres, H. De Dijn, *La création de Wittgenstein*, in : Notre Alma Mater : 44 (1990) : 4 (nov.), 328/345 écrit :

“Le Tractatus est l’élaboration condensée d’une vision philosophique originale et complète. Le texte est court mais extrêmement difficile. Il n’est pas surprenant qu’il existe de profondes divergences d’opinion entre les commentateurs, même en ce qui concerne les passages les plus importants”. (A.c., 330).

“En résumé, l’idée générale du Tractatus se résume à ceci :

a. tous les problèmes philosophiques traitables doivent être éliminés par l’analyse du langage

b. les questions plus profondes doivent être gardées sous silence”. (Ibid.).

Bertrand Russell a réagi à l’ouvrage : Wittgenstein affirme ce qu’il perçoit lui-même comme la “vérité” - sans arguments logiquement rigoureux - ce à quoi Wittgenstein répond : “Les arguments gâcheraient la beauté de la vérité, comme une fleur est tachée par des mains boueuses”.

En d’autres termes : le Wittgenstein du Tractatus introduit l’esthétique.

Autre aspect : “Wittgenstein était généralement impitoyable envers les étudiants qui, à son avis, faisaient des remarques stupides ou superficielles. En même temps, il était conscient que ses auditeurs ne le comprenaient souvent pas : “Je montre à mes étudiants des fragments d’un énorme paysage de puzzle dans lequel il leur est impossible de s’orienter”.

“Wittgenstein était impitoyable et exigeant jusqu’au contact quotidien, dont on sortait souvent épuisé. La plupart de ceux qui l’aimaient le craignaient aussi. Il ne cherchait pas à avoir beaucoup de contacts avec ses collègues. Il préférait la compagnie de jeunes étudiants masculins. Il trouvait les articles philosophiques de la principale revue *Mind* moins intéressants que certaines histoires criminelles populaires. (...)

Ce n’est qu’aujourd’hui - quarante ans après sa mort - que des cercles plus larges commencent à apprécier quelque peu la profondeur et la radicalité de sa pensée”. (A.c., 333w.)

Et vers 1930, Wittgenstein a commencé à se rendre compte que son *Tractatus* pouvait être amélioré, voire révisé : il a découvert qu’en plus de l’usage mathématique-logique et empirique hyper rigide du langage, il existait d’autres usages du langage. Par exemple, le langage quotidien de chacun.

**Explication...** Nous ne méprisons pas les gens ordinaires au nom d’un hyperintellectuel comme Wittgenstein. C’est pourquoi nous rendons son problème compréhensible.

**1.** Le concept de “début” et de “fin”. Je peux demander le début et la fin d’une leçon, par exemple. En fait, on fait ce qui suit :

**a.** il existe un cadre temporel, à savoir le système horaire officiel, qui fonctionne comme un cadre de pensée indépendant ;

**b.** dans laquelle nous situons le début et la fin de diverses activités et événements quotidiens.

**2.** Le concept du début et de la fin de l’univers. -- Avons-nous également un cadre temporel dans lequel nous pouvons situer le début et la fin de l’univers ? Ce à quoi Wittgenstein répond que, puisqu’il n’existe pas de cadre temporel incluant l’univers (ce qu’il tente de rendre vrai), la question du “début et de la fin de l’univers” est une question dénuée de sens et donc non autorisée.

**Paradigme.**-- Wittgenstein généralise ce cas à tous les cas de philosophie concernant les problèmes fondamentaux. Les discours dénués de sens en sont l’exemple type.

**Conclusion :** ce que de nombreux penseurs ont trouvé significatif pendant des siècles, Wittgenstein le trouve dénué de sens. “Il est paradoxal que ce solitaire - ne voulant faire aucune concession à un public - ayant un grand mépris pour la philosophie académique - soit aujourd’hui non seulement une figure centrale du philosophisme contemporain mais semble même plaire à un large public”. (A.c., 328).

Il n’est pas surprenant que Wittgenstein se place délibérément en dehors du “grand courant de la civilisation européenne et américaine”.



## ***La rhétorique.***

### ***1. Wittgenstein se met en garde :***

“Ce livre est écrit pour ceux qui sont sensibles à l’esprit dans lequel il est écrit. Cet esprit est - je crois - différent de l’esprit du grand courant de la civilisation européenne et américaine. L’esprit de cette civilisation est étranger et antipathique à l’auteur (...).

J’écris donc pour des “amis” qui sont dispersés dans le monde entier”. Ainsi la préface des *Investigations philosophiques* (1949).

En d’autres termes, Wittgenstein connaît les limites de sa rhétorique :

- a. Parmi les personnes traditionnelles, en Europe et aux Etats-Unis/Canada, sa parole n’est pas acceptée ;
- b. il est accepté par ses pairs. Sa rhétorique est en accord avec cela.

### ***2 C’est la raison de :***

l’absence d’argumentation traditionnelle et la présence d’une influence esthétique : “Wittgenstein était parfaitement conscient de l’affinité entre son “raisonnement philosophique” et une “démonstration” esthétique.

G.E. Moore, *Wittgenstein’s Lectures in 1930/1933* (in his *Philosophical Papers*, London, 1959, 315) dit : “Tout ce que fait l’esthétique est d’attirer votre attention sur quelque chose, de placer les choses les unes à côté des autres. Ce à quoi Wittgenstein ajoute : “ Le même genre de raisons a été rempli (...) en philosophie “. (De Dijn a.c., 338).

***Thérapie*** - Voilà donc une esquisse de positivisme “thérapeutique” : c’est une méthode de guérison telle qu’elle “résout” tous les problèmes philosophiques - comprenez : de nature traditionnelle. Il est convaincu qu’en tant que médecin, il se trouve face à un malade dont l’esprit a été affecté par ... la pensée traditionnelle.

***Conclusion.*** - Wittgenstein veut une solution de changement. Comme toute la contre-culture, comme le post-modernisme. Comme toutes les alternatives. Mais à sa manière très personnelle et archi difficile.

***Un analogue...*** Manfred Thiel, *Der Nihilismus (Heidegger und die Sophistik)*, Heidelberg, Elpis, 1986, est un extrait de M. Thiel, Karl Jaspers (*Deutschlands Weg in der Emanzipation*), Heidelberg, 1986.

L’ouvrage reflète la controverse entre deux existentialistes, Heidegger et Jaspers (1883/1969) : “Heidegger revendique pour lui-même un style de pensée totalement nouveau (...). Moi, au contraire, je vis comme quelqu’un qui essaie d’être à la hauteur de la ‘philosophia perennis’ (philosophie traditionnelle)”. De plus, Heidegger est extrêmement difficile, car il est anti-occidental de manière radicale.

### ***Une deuxième analogie.***

P. van Tongeren, ed., *Nietzsche als arts van de cultuur (Diagnostics et pronostics)*, Kampen, 1990.

En tant que penseur pas tout à fait autre, Nietzsche se voyait apparemment comme un “médecin de la culture” : la culture traditionnelle depuis Platon et le christianisme était, à ses yeux, une culture malade.

En plus des facteurs culturels mentionnés, le bouddhisme, même la démocratie et la science, surtout le nihilisme (tel qu’il le conçoit).

Comme un Wittgenstein : d’abord non accepté dans les cercles traditionnels, Nietzsche est accepté par le national-socialisme, -- par l’existentialisme, le structuralisme (y compris le déconstructionnisme).

En d’autres termes : une réalisation postmoderne. Négatif : “ le grand refus “ (de tout ce qui est occidental) - cf. E.R. 110 - ; positif : “ la misarchie “ (pour reprendre le terme même de Nietzsche : le mépris de tout ce qui fait autorité).

Les quatre grands domaines de la culture - la science, l’art, l’éthique et la religion - sont abordés. On a parlé d’un “boom Nietzsche aux proportions presque mondiales”, comme ce fut le cas pour Wittgenstein.

**Note --** Les médecins culturels apparaissent de plus en plus : H. Veldhuis, *No understanding for the other (La critique d’Emmanuel Levinas sur la philosophie occidentale, en particulier sur la pensée de Husserl et Heidegger)*, Utrecht, Faculté de théologie, Rijksuniversiteit, 1990.

Husserl et même Heidegger, selon Levinas, poussent la pensée grecque antique encore plus loin, malgré les apparences contraires. La Bible, avec son Dieu transcendant, est bien sûr à l’origine de la critique de Levinas.

R. Burggraeve, *Homme et semblable, responsabilité et Dieu (L’éthique métaphysique d’Emmanuel Levinas)*, Louvain / Amersfoort, Acco, 1986.

Levinas (1905/1995), dans sa *Totalité et infini*, La Haye, Nijhoff, 1961, dénonce la méconnaissance du semblable - “l’autre” - dans la pensée occidentale, notamment chez Husserl et Heidegger. Il la qualifie de “violence par excellence”.

**Note. - Rhétorique.--** J. Van de Wiele, *Compte rendu de lecture*, in : Tijdschr.v.filos. 50 (1988) : 4 (déc.), 726v., dit : Levinas est “rigide”, “têtu”. De plus : “ On a l’impression que la philosophie de Levinas se caractérise par une logophilie parfois irritante (...). En réalité, on est seul face à la marée propulsive de la rhétorique”. (A.c., 727).